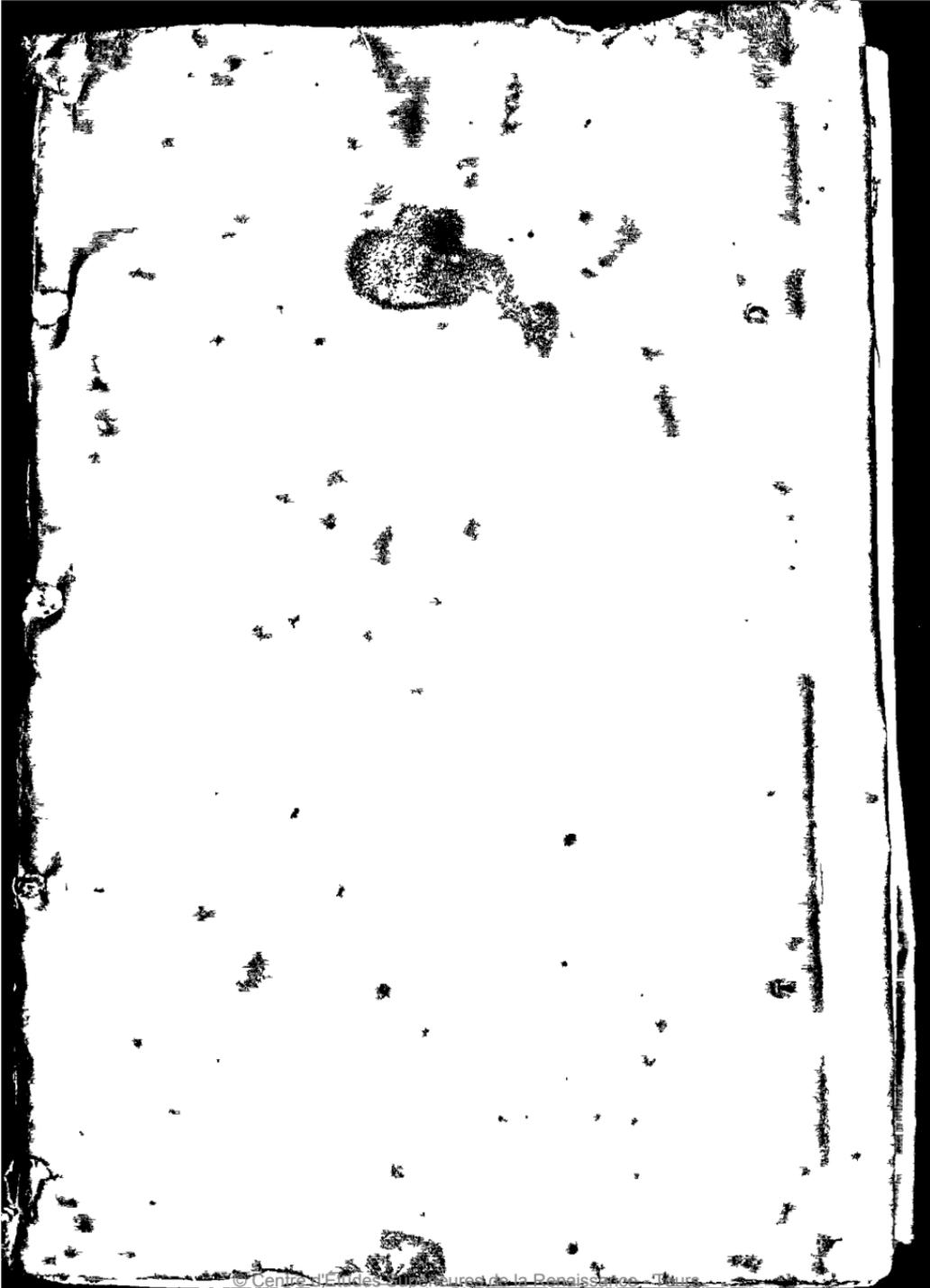


Les Bibliothèques Virtuelles Humanistes

Extrait de la convention établie avec les établissements partenaires :

- ces établissements autorisent la numérisation des ouvrages dont ils sont dépositaires (fonds d'Etat ou autres) sous réserve du respect des conditions de conservation et de manipulation des documents anciens ou fragiles. Ils en conservent la propriété et le copyright, et les images résultant de la numérisation seront dûment référencées.
- le travail effectué par les laboratoires étant considéré comme une « oeuvre » (numérisation, traitement des images, description des ouvrages, constitution de la base de données, gestion technique et administrative du serveur), il relève aussi du droit de la propriété intellectuelle et toute utilisation ou reproduction est soumise à autorisation.
- toute utilisation commerciale restera soumise à autorisation particulière demandée par l'éditeur aux établissements détenteurs des droits (que ce soit pour un ouvrage édité sur papier ou une autre base de données).
- les bases de données sont déposées auprès des services juridiques compétents.

Copyright - © Bibliothèques Virtuelles Humanistes



0 AV
12 f
20

103 SENEQUE. Les Livres dorez de L. Annae Seneca, prince des philosophes Stoïques. Contens plusieurs beaux & profitables enseignemens pour toutes personnes, etc. De la traduction de Gabriel Chappuy, Tourangeau. Paris, G. Buon, 1585, in-8, (12) + 218 p., veau double anc. à recouvr. (371) 30 NF.

Première traduction française par G. Chapuis; dédiée à Monseigneur le Cardinal de Vaudemont. Rousseurs dans la marge inférieure.

Handwritten notes:
L. Annae Seneca
Paris, G. Buon, 1585
in-8, (12) + 218 p.
veau double anc. à recouvr.
(371) 30 NF.
Première traduction française
par G. Chapuis; dédiée à
Monseigneur le Cardinal de
Vaudemont. Rousseurs dans
la marge inférieure.

LES
LIVRES DOREZ
DE L. ANNÆE S.
NEQVE PRINCE DES
Philosophes Stoïques.



*Contenans plusieurs beaux & profitables enseignemens
pour toutes personnes, qui veulent aïre en repos &
tranquillité d'esprit; & monstrans les privilèges des Sa-
ges, & la difference qui est entre eux & leurs contraires.*

Les traictés y mentionnés sont en l'page suyuante
A MONSIEUR LE CARDI-
NAL DE VAUDEMOÛT.

De la traduction de GABRIEL CHAP-
PVS, Tourangea.



A PARIS,
Chez Gabriel Buon, au clos Bruteau, à l'en-
seigne Saint Claude.

M. D. LXXV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Dela vi heureuse. I.

Dela tranquillité de la vic. } I.
II.

Dela biefueté de la vic. I.



A TRÈS-ILLVSTRE ET
REVERENDISSIME,
Charles de Lorraine, Cardinal
de Vaudemont, Euesque &
Comte de Thoul, Prince du
Saint Empire, &c.

MONSEIGNEUR, si
l'on passe de leger
une chose principal-
lement reprehensi-
ble en nostre Sene-
que, à sçauoir le cõ-
seil de s'auancer la mort, à l'exemple de
ce Caton qu'il a si souuent en la bouche
& duquel il faict si grand cas, pour s'e-
stre procuré sa fin, i' ose affirmer, suiuant
l'opinion de plusieurs hommes doctes,

à ij

EPISTRE.

que ce Philosophe de la secte des Stoïques, bien qu'il fust Payen, a parlé Chrestiennement, illuminé de quelque rayon de la sagesse celeste, si n'estoit que l'ignorance des sacrez mysteres de nostre religion l'a aucunement obscurcie en luy, & n'a permis qu'il soit venu à la parfaicte cognoissance de Dieu, quoy qu'aucuns estiment qu'il ait eu familiarité à Rome, avec S. Paul Apostre de nostre Sauueur Iesus Christ, & qu'ils ont escrit quelques lettres l'un à l'autre, comme par erreur, l'on a presuppposé, au moyen d'un petit liure, qui contient quelques missives enuoyees de part & d'autre entre S. Paul Apostre, & Senèque: mais souz un tiltre faulx & menteur. Toutesfois, S. Hierosme, personnage de tant vif & singulier iugement que tout le monde scait, & le premier du consentement de tous, entre les Docteurs de la sainte Eglise n'a point

EPISTRE.

faict de difficulté de mettre Seneque au nombre des saincts autheurs, à cause, ce croy-ie, de son esprit presque diuin, & de sa tres-grande erudition, accompagnée de tant de sentences & diuins preceptes, qu'il en est esmerueillable. Tertullian, Lactance, S. Augustin & toute l'antiquité estime qu'il a bien senty & escrit de Dieu, & du seruice d'iceluy. Lactance Firmian, en ses liures des institutions diuines, met en auant ses sentences du tout diuines, & l'appelle le plus subtil de tous les Stoïques, comme cete sentence de la majesté & prouidence de Dieu; *Magnum (inquit) nescio quid , maiusque, quàm cogitari potest, numen est, cui viuendo, operam damus. Huic nos approbemus : nam nihil prodest inclusam esse conscientiam: paremus Deo.* Qu'est-ce, ie vous prie, que celuy, ayant cognoissance de

à ij

EPISTRE.

Dieu, eust peu dire & alleguer de plus
 veritable, qu'a dict cet homme ignorãt
 la vraye religion ? Car, comme dit le
 mesme Lactance, il a exprimé la ma-
 jesté diuine, disant qu'elle est plus gran-
 de, qu'elle puisse estre comprinse par
 l'esprit humain; & a touché la mesme
 source de verité, ayant opinion que la
 vie des hommes n'est vaine & inutile,
 comme les Epicuriens veulent qu'elle
 soit, mais, que ceux-là qui viuent iu-
 stement & sainctement, appliquent,
 en viuant, leurs actions & œures à
 Dieu. Est il possible de trouuer, un au-
 theur payen, qui ait escrit chose plus cõ-
 forme aux lettres diuines, & presque
 à ce Pseaume du Prophete Royal Da-
 uid, commenceant; In exitu Israël de
 Ægypto, &c. qu'a faict nostre Sene-
 que, en ces propos qui s'ensuiuent, Si-
 mulachra (inquit) deorum vene-
 rantur; illis supplicant genu posi-

to, illa adorant, illis per totum as-
 fident diem, aut astant; illis stipē
 iaciunt, victimas cædunt: & cūm
 hæc tantopere suspiciant, fabros
 qui illa fecere contemnunt; Quid
 inter se tam contrarium, quàm
 statuarium despicerere, statuam a-
 dorare? & eum ne in conuictum
 quidem admittere, qui tibi Deos
 faciat? Quam ergo vim, quam po-
 testatem habere possunt, cūm ipse
 qui fecit illa, non habeat? Sed ne
 hæc quidem dare his potuit, quæ
 habeat, videre, audire, loqui, mo-
 ueri. Quisquã ne igitur tam inep-
 tus est, vt putet aliquid esse in si-
 mulachro Dei, in quo ne hominis
 quidem, quicquã est præter um-
 bram? *Tertullian susnommé, en son A-
 pologetic, & S. Augustin en la Cité de
 Dieu, font mentiõ de beaucoup de cho-
 ses que Seneque a escrit, ès liures de la*
 ã iiij

Superstition des Romains & des Gentils. Sçauroit on plus Chrestiennement, donner, aucun precepte à un Chrestien que cetuy cy, par lequel il conclud sa dixiesme Epistre à Lucius, en cete maniere. Sic viue cum hominibus, tanquam Deus videat: Sic loquere cum Deo, tanquam homines audiant. Je ne veux point icy alleguer la louange, que chacun luy donne, pour l'illustration de tant de lieux de la Philosophie; des mœurs; des causes trescachées des choses naturelles, de la maniere de disputer & haranguer, non par preceptes mais par exemples des Orateurs par luy alleguez sachant que les choses susdictes, par lesquelles il appert que ce Philosophe Payen a Chrestiennement escrit, le rendent beaucoup plus louable, que tout le reste de la philosophie, & art oratoire qui estoit en luy. Et pour ce seul regard (combien que la

EPISTRE.

gloire & excellence de nostre Senecque soit grande, en tout genre de sciences) sçachant, Monseigneur, que vous estes une des fermes colonnes de l'Eglise Chrestienne & Catholique, i'ay prins la hardiesse de targuer mon petit labour de vostre nom tresillustre, & consacrer à vostre Reuerendissime Excellence ces trois Livres, De la vie heureuse: De la tranquillité de la vie: & de la Briefueté de la vie, de ce nostre Senecque, auquel S. Hierosme (lequel, comme vous, seruoit, estant tressainct & venerable Cardinal, de pivot, d'appuy & fondement; pour soustenir l'Eglise & sainte maisõ de Dieu, laquelle pour le present a plus de besoin d'estre biẽ appuyée & soustenue que iamais par la bonne vie & doctrine des Prelats & principaulx Pasteurs, comme vous faiçtes contre tant d'heresies, qui s'efforcẽt iournellement de la ruiner & abatre)

n'a dedaigné donner le nom de sacré
 autheur, comme nous auons deia tou-
 ché, à cause des Chrestiennes & sain-
 ctes sentences d'iceluy, semées par tous
 ses liures, par lesquelles, estant Payen
 il acquiert plus d'honneur & de louan-
 ge, d'auoir parlé Chrestienement, que
 sil eust esté Chrestien, comme aucuns
 veulent, d'auoir en certaines choses, es-
 crit, en Payen, suuant l'opinion de sa
 Secte. Receuez donc, Monseigneur ce
 petit present, lequel vous venant à gré
 ie m'esforceray moyennant la grace de
 Dieu, de mettre bien tost, souz vostre
 mesme nom tres-illustre, faueur &
 deffense, le reste de ce tant graue autheur
 en lumiere, combien qu'il soit fort sca-
 breux & difficile, attendant chose qui
 soit encore plus conuenable à la pieté &
 religion Chrestienne, de laquelle vous
 estes parfaitement Zelateur, comme
 demonstrent les reformatiōs qu'il a

EPISTRE.

pleu à vostre Excellēce de faire, en vostre Euesché de Toul, où elle faict estroitement obseruer les statuts & decretz du S. Concile de Trente, de maniere, que tant à cete occasiō, que pour ce que vous estes tant amateur des lettres & lettrez que d'une merueilleuse diligence & labeur, vous vous tenez, d'ordinaire, cinq & six heures le iour, à l'estude, sans mettre en compte une infinité de rares vertuz qui reluisent en vostre Excellēce & la grande humanité dont elle est ornée, combien que ie sois des moindres qui mettent la main à la plume i'ay osé acheminer vers elle, ce petit liure, pour luy aller humblement baiser les mains, & se remettre, souz son appuy & faueur, à fin de semondre pareillement les plus doctes plumes, de toucher les diuines louanges d'icelle, combien qu'elles paroissent assez d'elles mesmes, sans estre autrement publiees par les escrits

EPISTRE.

*d'aucun. Cependant ie prie nostre bon
Dieu,*

*MONSEIGNEUR, vous donner
en parfaicte santé, heureuse & longue
vie, & en fin, apres tant d'œuvres pies
& saintes, le salaire & merite d'icel-
les, par la coronne de gloire. De Paris,
ce xxv. iour de. Ianuier 1585.*

Vostre treshumble & tref-obeis-
sant seruiteur GABRIEL
CHAPPVYS Tourangeau.



SOMMAIRE DES CHAPITRES.

DV LIVRE DE LA VIE HEUREUSE.



SENEQUE monstre, que le chemin est malaisé qui tend à la vie heureuse: propose de l'enseigner, aduisant ne suivre l'erreur des precedents, mais viure selon la raison, & non par l'exemple & similitude des premiers, qui ont erré, & du peuple desenseur de son mal.
chap. i. fueillet. 14. b.

Il monstre que le pire est du costé de la multitude: ce qu'il appelle vulgaire: ne iuge par l'exterieur de l'homme: discerne par l'esprit le vray, & declaire quels sont les ennemis de celuy qui veut viure heureusement.
chap. ij. fol. 17. a.

Le Philosophe ayant monstre que les choses belles par dehors sont miserables par le dedans, & qu'il fault chercher ce qui est le plus beau en la plus secrette partie, propose son opinion, comme il se gouuenera en ce traité de la vie heureuse. cap. ij. 18. b. 16. a.

Que la definition du souuerain bien se peut estendre & eslargir: & comment: que mesme chose se

S O M M A I R E

peut diuersifier de forme, la puissance sauue & entiere, & que la gayeté par force suit l'homme vertueux. chap. iij. 20. b.

Que le mespris & negligence de fortune donne la liberté: que celuy est heureux qui ne desire & ne craint: qu'il n'y a difference entre les pierres & les hommes ignorans. chap. v. 22. b.

Que nul se peut dire heureux sans la santé; qui est sain; & qui celuy, qui se peut appeller heureux: & que la volupté se separe de la vertu, contres les Epicuriens. chap. vj. 24. a.

Que la volupté conuient à la vie deshoneste, que la vertu reseite: les differences des deux: que la volupté s'amortit lors qu'elle delecte le plus. chap. vij. 25. b.

Que la volupté doit accompagner, & non pas conduire la droicte volonté: que la nature doit garder: que c'est tout un viure heureusement & selon la nature: ce que le personnage bien composé & vertueux doit auoir: que l'homme doit faire comme le monde & Dieu gouuerneur del'Vniuers, lequel tendant es choses externes, retourne neantmoins en soy, &c. chap. viij. 27. a.

Que la paresse & le doute demonstrent guerre & inconstance: que l'on ne demande ou appete la vertu à cause de la volupté, en quoy consiste le souverain bien: que la vertu est le pris de soy. chap. ix. 29. a.

Que les fols sont remplis de volupté, & les voluptueux meschans: que la vertu tire l'oreille, qu'elle n'est endormie: que la Temperance est ioyeuse & agreable, &c. chap. x. 31. a.

DES CHAPITRES.

- Que la vertu gouverne la volupté, si elle suit, pource que suivre, est de celuy qui obeit ; gouverner, de celuy qui commande : que la vertu ne peut retenir son nom, si elle depart de son lieu. chap. xj. 32. a. b.
- Que la difference est grande des volupté & plaisirs des fols, mauvais ; & des sages, reprenant ceux qui attribuent au vice la vertu, & luy donnent honnesté tiltre. chap. xij. 32. a.
- Opinion touchant la secte d'Epicure : preceptes d'Epicure : esperance de bonne nature : que le trop nuict en la volupté ; & qu'il ne se trouue en la vertu, qui est reiglee. chap. xij. 35. b.
- Que celuy est lasche qui fait la vertu chambriere de la volupté : ceux que la volupté possede : voluptueux à qui compare : que l'abondant en plaisirs & volupté est serf de plusieurs. chap. xij. 37. b.
- Qu'il aduient grand mal & chose estrange de ioindre la vertu à la volupté : que la liberté est inuincible, & quand : que la vertu seule monte, où reside le souverain bien : vieil precepte, Suy Dieu : que c'est liberté d'obeyr à Dieu. chap. xv. 39. a. b.
- Quel est le conseil & suasion de la vertu : qu'elle suffit à bien & heureusement viure. chap. xvi. 42. a.
- Que le vertueux, pour responce à vne infinité d'obiec-
tions cy mentionnees, par son aduersaire, doit exercer les œures de la vertu, non pour se penser rendre parfait, mais pour estre meilleur que les mauvais. chap. xvij. 43. a.
- L'obiecction susdicte & continuee, laquelle est res-
ponduë par le Philosophe, qu'il parle de la vertu, non de luy. chap. xvij. 45. a.
- Quel le iugement de la mort de Diodore Philosophe

S O M M A I R E

- Epicurien, qui s'est tué soy-mesme : & la deffense de ce faict. chap. xix. 46. a.
- Il persiste en la response aux precedentes obiections : remonstre que le parler vertueux, mesmes sans l'effect, est à louer. Propositions de l'homme constant & vertueux. chap. xx. 47. b.
- Que ceux qui haïssent la vertu ressemblent aux animaux nocturnes ; qui haïssent la lumiere : obiection aux vertueux : responses à icelles mesmes. chap. xxj. 49. b.
- Qu'il est meilleur que le sage soit riche, que pauvre, pour exercer la vertu : ce qui sert de response à son haineux que le sage ne se mesprise : que les richesses n'ont mesme lieu en la maison du sage, & en celle de son contraire. chap. xxij. 51. b. 52. a.
- Que le sage peut avoir de grandes richesses honnestement acquises : qu'il doit donner, & comment : que le mauvais don est compté entre les deshonestes pertes. chap. xxij 53. b.
- Qu'il est difficile de donner, par iugement & raison : comme le don & bien faict se doit conferer que la liberté est ainsi appelée pource qu'elle depart d'un cœur libre : qu'il y a des Philosophes amateurs de sapience : autres qui l'ont desia acquise, & les propos des uns & des autres. chap. xxiiij. 55. b.
- Pourquoy & comment le sage ne met les richesses, au rang des biens ou choses bonnes : que quelque chose qui puisse aduenir au sage, soit mal, soit bien, il ne change de volonté & constance ; mais qu'il ayme mieux le bien que le mal ; laisse, que l'aduersité. chap. xxv. 58. a.
- Conclusion que le Sage ne vit autrement qu'il parle : qu'il

qu'il y a grande difference entre les richesses du Sage, & celles du fol: que le Sage desnüé de ses richesses ne perd rien du sien: qu'il supporte l'erreur de son haineux & contraire, comme Iupiter les folies des Poëtes qui disent mille sottises de luy.

chap. xxvi. 61. b.

Le Philosophe introduiët Socrate parlant: monstre que le sage est constant & immobile comme le rocher, en la mer, frappé & battu des vagues & des vents, autres obiections contre le sage, &c.

chap. xxvij. 64. b.

Que le sage preuoit les tēpestes qui menatent les ignorans: que la vie est diuisée & entrecoüppée de diuerses volontez & propositions: que le pire des maulx est changer les mesmes vices, ique ce qui est requis & estimé de plusieurs est trouué bon, & non par ce qu'il fault loüer & demander. Ce que disent les Stoïques.

chap. xxviii. 67. a.

Le Philosophe veut prouuer qu'il ne delaisse point les preceptes de ceux de sa secte, & promet user de diuision en ce qu'il dira, à une bonne fin.

chap. xxix. 69. b.

Recherche de la verité, en quoy y a deux sectes contraires: les opinions d'icelles, pour quelles causes le sage ne se mestera de la Republique: ce qui est requis del homme.

chap. xxx. 70. b.

Le Philosophe pose & établit deux Republicques, l'une, pour la contemplation, l'autre pour l'action.

chap. xxxi. 72. a. b.

Le Philosophe s'applique icy à la preuue des choses susdictes: monstrant que chacun veut scauoir & cognoistre les choses incogneües, quel lieu nature a

S O M M A I R E

donné à l'homme pour estre regardé attentiuement : que l'homme est trop mortel, pour paruenir à la cognoissance des choses mortelles : que la cōtemplation n'est sans action : que la vertu, sans action, est vn bien imparfaict : que le sage en repos, fait plus qu'un autre en action: trois manieres de vie. chap. xxxij. 73. b. 74. a.

D V P R E M I E R L I V R E D E
L A T R A N Q V I L L I E
de la Vie.

LE Philosophe se demonstre atteint d'une infirmité qui ne se peut dire ny maladie ny santé: ne tendant au droit vaillamment, ny au mal aussi. chap. i. 81. a.

De l'instabilité & incōstance du monde. ch. ij. 87. a.

De l'exercice de l'esprit. chap. iij. 93. b.

A quoy il fault aduiser, deuant qu'encommencer quelque affaire: qu'il se fault mesurer. chap. iiij. 101. a.

Le Philosophe enseigne d'aduiser aux affaires que l'on veut attenter, si elles surpassent point noz forces, & qu'il n'en fault entendre autres que celles auxquelles l'on peut donner & esperer fin. chap. v. 101. b. 102. a.

Qu'il fault eslire les hommes: qu'il faut considerer à quoy nostre naturel est le plus propre, ou à l'estude, ou à l'action. chap. vi. 102. b.

Des choses qui delectent l'esprit: des commoditez & profits de l'amitié, & que l'amy se doit eslire vniuersel & exempt de conuouitise. chap. viij. 103. b.

DES CHAPITRES.

- Du changement de l'esprit.* chap. viij. 105. a.
*De la vaine gloire, laquelle l'homme sage, pour viure
 heureusement & en tranquillité, doit retran-
 cher.* chap. ix. 108. a.
*Le Philosophe enseigne icy, à porter patiemment l'ad-
 uersité.* chap. x. 111. a.
De la vertu & constance de l'homme sage. chap. xi.
 113. b. 114. a.
*Des diuagations & courses çà là, contre la volonté
 & deliberation.* chap. xij. 119. a.
De la diuersité de fortune. chap. xij. 121. b.
De la menace de la mort. chap. xiiij. 122. a.
*Qu'il vault mieux rire que plorer des choses: qu'il ne
 fault ny rire ny plorer des mœurs & vices des hō-
 mes: ce qu'il fault faire en son mal: la mort des
 bons iuste cause de se fascher & contrister: l'as-
 duelle obseruation de soy fasche & trauaille: la so-
 litude & compagnie se doivent pratiquer l'une
 apres l'autre: qu'il fault donner relasche aux es-
 prits qui languissent de la continue des labours: cō-
 seil de boire, pour noyer les ennuy.* chap. xv. 125. a. b.

DV SECOND LIVRE DE
 LA TRANQUILLITE.

- Q**ue l'entree du chemin de la vertu semble de
 loin difficile & scabreux, mais qu'il est aisé
 a ceux qui en aprochent. chap. i. 134. b.
*Le Philosophe monstre que Caton est un plus certain
 exemplaire de sagesse, qu'Ulysse & Hercules, du
 viel temps: & que l'on ne luy a peu faire iniure
 & offense.* chap. ij. 136. b.
Obiections à ce que le Philosophe diët que le sage n'est
 ē ij

S O M M A I R E

- Suscept à l'iniure, & offense: & responce à icelles.*
chap. iij. 138. a.
- Que tout ce qui se fait arrogamment contre le sage,*
est fait en vain. *chap. iij. 140. b.*
- Il argumente & prouue que l'iniure n'appartient &*
touche le sage. *chap. v. 142. b.*
- CHAPITRE. VI. · 145. a.
- Il respond à ceux qui disent que ce Sage tel que dessus,*
ne se trouue point. *chap. viij. 147. a.*
- Que personne ne peut nuire, ou seruir au sage: que le*
sage est semblable à Dieu, hors mis le mortel.
chap. viij. 149. b.
- Que le conseil se trouue seulement, au sage, & que les*
conseils des autres ne meritent ce nom, mais sont
frandes & tromperies, & desordonnez mouue-
ments des esprits. *chap. ix. 151. a.*
- Ayant fait diuision de l'iniure & contumelie, apres*
qu'il a parlé d'une partie, il vient maintenant à
l'autre. *chap. x. 153. a.*
- Que le sage reçoit quelques atteinces & traueses,*
mais les surmonte, & reprime. *chap. xi. 154. b.*
- Que le sage a enuers tous telle volonté que nous auons*
enuers l'enfant, qui a fait iniure, dont on ne se
fait que rire, & que l'erreur de l'un & des au-
tres est egalle, mais en choses differentes & plus
grandes. *chap. xij. 156. b.*
- Que le sage ne prend les iniures qui luy sont faites ou*
dictes, autrement que le Medecin, celles du malade.
chap. xij. 158. a.
- Que le sage repugne à l'opinion de tous, & ne s'accor-*
de avec le peuple es choses qu'il trouue bonnes ou
mauuaises, pource qu'il prend un autre chemin que

- le vulgaire. chap. xiiij. 160. b.
 Que le sage resiste aussi bien à plusieurs maux ensemble, qu'à un particulièrement, & que Epicure mesmes ne donne à la fortune lieu & accès en la maison d'iceluy. chap. xv. 162. a.
 Que la contumelie ou l'offense de paroles n'est que l'ombre & le soupçon de l'iniure, & n'en fault faire cas. chap. xvi. 164. a.
 Que c'est vne maniere de vengeance d'oster le plaisir de l'iniure de paroles à celuy qui l'a faicte, & qu'il fault aller au deuât du moqueur. chap. xvij. 165. b.
 Qu'estant moqué & offensé de paroles iniurieuses, n'est fault faire compte, & se trouuera autre, qui vengera l'iniure & rendra bien le change au moqueur: avec exemple de celà. chap. xvij. 167. b.
 Que les imparfaicts se doiuent proposer d'auoir à demourer parmi les iniures mesmes, à fin qu'estés attendues, elles leur semblent legieres & faciles à porter. chap. xx. & dernier. 170. a.

DV LIVRE DE LA BRIEFVE TE DE LA VIE.

Que la vie de l'homme, contre la plainte commune des hommes, d'Hippocrates, & d'Aristote, n'est courte: mais assez longue, quand elle est bien employee. chap. i. 172. b.
 Le Philosophes monstre que la vie est mal employee, en mille choses vicieuses, qui faict que nous trouuons la vie courte, & que nous sommes paruenus à la fin d'icelle, sans y penser. chap. ij. 174. a.
 Les choses qui abregent la vie de l'homme, & luy ostent

- beaucoup de son âge, de maniere qu'il luy en demeure bien peu, & éstât vieil, meurt neantmoins, avant le temps, & non meur. chap. iij. 176. b.
- Que c'est une folie bien grande de differer la vie, c'est à dire les sains conseils iusques à l'âge auquel il nous fault mourir, & auquel l'on ne se peut pas assenrer de paruenir. chap. iij. 178. a.
- Que le diuin Auguste souhaitoit le repos & entédoit à se demesler d'affaires, pour paruenir à la tranquillité: que l'homme sage est du tout libre & à soy; contre l'opinion de Ciceron, lequel éstant retiré en son Tusculan, se dict & appelle demy-libre. chap. v. 179. b.
- Que ceux qui ont detesté l'action & mauvais deparatement de leurs ans, n'ont chāgé les autres ny eux-mesmes aussi: que la vie encore qu'elle surpassast mille ans, ést courte, quand elle ést employee aux vices: & que la science de viure ést difficile, & celuy ne vit pas, qui ést occupé. chap. vi. 182. a. b.
- Que tous precipitent leur vie & travaillent du desir de l'aduvenir, éstans degousteZ des choses presentes: Et quel ést celuy duquel la vie ést en seureté. chap. vij. 184. b. 185. a.
- Que celuy qui ést vieil, n'ayant vescu à soy, ne se peut dire auoir long temps vescu, mais bien auoir esté long temps: que le temps ést chose precieuse; de laquelle toutesfois l'on fait grand marché: & que la vie court à la fin, sans y penser. chap. viij. 187. a.
- Que le delay ést la plus grāde perte de la vie, que l'attente en ést le plus grand empeschement: & qu'il ne fault laisser le present certain, & qui ést en nostre pouuoir, pour ce qui ést incertain & en la

DES CHAPITRES.

main de fortune. chap. ix. 189. b.

Qu'il fault combattre contre les affections, de force nō par subtilité, diuision de la vie: que le passé est certain, & hors du pouuoir de fortune, que la souuenance de la chose mal faicte est desagreable: que le passé est tousiours present à ceux qui viuent bien, & que le present appartient à ceux qui sont occupez ailleurs que pour soy. chap. x. 191. b.

Il monstre comme les empeschez ne viuent long tēps, & que les vieilles mesmes d'entreux disrent accroissement & adionction de leurs annees, & craignent de mourir, cognissans à la fin, mais tard, leur faulte. Que ceux qui viuent en repos, à eux, viuēt longuement, ou iouissent d'une longue vie. chap. xi. 194. b.

Il reprend les vices de son temps, & monstre qu'en ceux-là qui en sont entachez ne se peut trouuer le repos, mais la paresseuse affaire, & occupation de nulle valeur. chap. xij. 196. a.

Qu'il est iouissant du repos: qui au contraire, demy-viuant. Il taxe ceux là mesmes qui sont esprins de desir d'apprendre choses vaines & inutiles. chap. xij. 199. b.

Il monstre la vaine diligence d'aucuns, & ceux qui vrayement iouissent du repos, & se peuuent dire viure. chap. xiiij. 202. a. b.

Qu'il y a des familles des nobles esprits, iouissant des vrais biens, qui croissent d'autant plus qu'ils sont diuisez à plusieurs, & rendent les mortels, immortels: que tous les temps seruent au sage, comme à Dieu, & quels sont ceux de courte vie & pleine de soucy, & qu'en fin, mais trop tard, ils cognois-

- sent leur faulte. chap. xv. 206. a
- Il prouue que ceux desquels il a parlé à la fin du chapitre precedent, ne peuuent se dire iouyssans de longue vie, souz ombre qu'ils desirent & inuocquent la mort, & trouuent le iour long. Que les Roys ont deploré leur puissance & pourquoy: avec l'exemple de Xerxes Roy des Perses. chap. xvi. 208. a.
- Que les ioyes sont meslees de crainte, les temps & vie miserable & courte de ceux lesquels acquerēt avec grand travail les choses qu'ils possèdent encore avec vne plus grande peine. chap. xvij. 210. a. b.
- Il s'efforce de detourner son amy Paulin des affaires publiques, bien qu'i honorables, pour l'amener au repos des hommes sages, auquel neantmoins l'on ne demeure ocieux, mais employé en plus grande comparaison, que les communes & vulgaires. chap. xvij. 212. a. b.
- Il continue à inciter son amy de se renger à la tranquillité, qui rend la vie longue & heureuse, monstrāt la condition miserable des occupez aux choses vulgaires & communes à la tourbe & multitude. chap. xix. 214. b. 215. a.
- Que plusieurs ayans ou pouuans viure en repos demādent mesmes, vieils, les occupations, & en allegue un exemple d'un Turrianus, auquel Cesar auoit donné congé de se reposer, & exemption de charge. chap. xx. 216. b.

F I N.



LA VIE DE LVC.
ANNÆ SENEQVE,
le plus excellent & cele-
bre des Philosophes
Stoïques.

Recueillie de Tacite & Suetone.

Veu qu'il y a beau-
coup de choses
excellamment es-
criptes , & ensei-
gnees par les hô-
mes tresages, les-
quelles nous doiuent aisément
enflammer & exciter à vne droi-
cte maniere de viure, induits à ce

A

faire ou par l'autorité des tres-excellents personnages , ou par les nobles exemples, qui nous seruent de leçon ; ie ne sçay toutesfois cōme nous deuenons sours, de maniere que ne profitans en rien par la cognoissance de tant de bons arts & disciplines, nous sommes endormis d'vne certaine paresse, & ne prenons garde, de quel honneur, & gloire immortelle, tousiours ont flory ceux, lesquels se font du tout addonnez aux estudes, par le moyen desquelles les affaires heureuses sont ornees, & les contraires & aduerses se portent patiemment : cōme ont faict ceux, lesquels ont escrit, avec non moindre elegance que grauité, plusieurs choses, à fin de rendre & faire par leurs escrits, la vie meilleure, ou heureuse. Mais ceux-cy

ayans apliqué leur esprit à tres-
grandes choses , & cognoissans
qu'autres ayans acquis le nom de
Sages, auoient faiët souuent, pre-
mier qu'eux, le mesme, ont estimé
aussi deuoir necessairement faire,
que ces choses là ne fussent consti-
tuees , auant que les mœurs des
hommes & des villes fussent par
eux establies ; lesquels ayans tra-
uailé és choses, la cognoissance
desquelles pouuoit, de bons, ren-
dre les hommes meilleurs, s'il y a
quelque sentiment aux enfers, &
en ceux qui y demeurent, doiuent
certainement estre bien fachez de
cela, & se repentir d'vn tant bon &
sainët office, attendu qu'ils voyent
& cognoissent manifestemēt que
par leurs vueilles, souciz, & pen-
sées, ils n'ont faiët & sçeu gangner
& obtenir aucune chose, qui peust

feruir & profiter, à l'institution, & discipline de ces temps. O ignares esprits! ô aueugles entendemens! ô vaines pensees des hommes! Car nous ne repûtons aucune chose bonne, sinon ce que l'opinion du vulgaire iuge tel, & ce qui est estably & colloqué en la temerité de fortune: & quant aux choses par lesquelles, comme par certains degrez, on tient que les hommes s'ôt montez au ciel, nous les estimons vaines & inutiles: au moyen dequoy aduiët, qu'vne tant mauuaise pensee & proiect s'est insinué & glissé és cœurs des hommes, que noz affaires se sont tousiours de mal en pis portees, de maniere qu'estans deualez si bas, à peinc pouuons nous, trouuer le moyen de nous releuer, ou rehauffer. La cōuoitise extreme a prins accrois-

fement; l'avarice est augmentee; la volupté domine, laquelle est ennemie de la raison; & par maniere de dire, offusque les yeux de l'entendement, de sorte qu'il ne peut cognoistre ce qui est vrayement bon, ny discerner les choses sinceres des mauuaises, fausses & fardees. Ce qu'estant ainsi, mes amis, i'estime que c'est tresbien faiçt, & sur tout i'aprouue grandement & trouue bon, que nous obeissions aux preceptes & enseignemens des tres-sages hommes, de peur que les escrits s'esuanouïssent avec les mesmes auteurs. Car ils ont fort diligemment & avec grace & ornement escrit & illustré beaucoup de choses, lesquelles nous donneront renomée & honneur immortel, si nous les voulõs poursuiure. Et d'iceux, Solon, So-

crates & Platon ont esté les Princes & Chefs. Plusieurs autres, en outre, ont esté reputez Sages, entre lesquels, celuy duquel ie dois parler, Luce, Annæ Seneque, non sans grande cause, doit estre mis, & proposé en auât. Car comme noz anciés eussent diuisé toute la Philosophie en trois parties, à sçauoir en la naturelle, ou Physique, Morale, & en la maniere de disputer, que l'on appelle Dialectique, il est certain, qu'Aristote a ingenieusement & songneusement compris aussi la partie qui concerne les mœurs, & en a parfaictement parlé, par le menu. Car apres qu'il eut paracheué en ses Ethiques, la partie, qui est dicté Monastique, il escriuit les Oeconomiques, d'une si grande diligence, si faut croire le bruit, que personne n'eust peu

plus proprement ny sainctement
 escrire, & dresser l'affaire familiale
 & mesnage domestique, que luy.
 Et certainement ie ne trouue cho-
 se plus admirable, que cete manie-
 re là de philosopher, laquelle cõfi-
 ste plustost en l'action, qu'en la
 cognoissance. Car i'ay tousiours
 eu cete opinion, avec les hommes
 sçauans, qu'il n'y a aucune de tous
 les arts & sciēces, laquelle soit plus
 necessaire à la societé des hom-
 mes, pour biē viure, que celle seu-
 le, laquelle traite de la maniere de
 viure. Veu donc qu'entre ceux là
 qui sont mis au nombre des pre-
 miers, Aristote est facilement le
 Prince de tous, & le plus excellent,
 ie n'ay toutesfois aucun, ny des
 Latins, ny des Grecs, que nous de-
 mandons pour le faict des actions
 requises de l'homme de bien, egal

à Luce Seneque. Car comme ce grãd personnage d'entre les Grecs, Aristote , a estably le Souuerain bien, en la vertu, ainsi ce nostre Seneque a demonstřé aux Latins, par vne merueilleuse exhortatiõ, quelles actions doiuent sortir de la vertu, ou quels doiuent estre les effects d'icelle. Parquoy est ce à bon droict, qu'il a esté appellé, de tous les hommes de nostre siecle, Maistre de la vie, attendu qu'il a estably tout le fruiet de la Philosophie, en l'actiõ, de maniere qu'il est malaisé à celuy de viure honestement & vertueusement, qui n'a leu les exhortations & preceptes d'iceluy, desquels ses liures sõt tous remplis: lesquels quand nous venons à lire, quel Philosophe ne contemnerons nous? Mais pour ce que l'on ne pourroit iamais af-

sez parler de la continence, integrité & sagesse de cet hōme, nous dirons quelque peu de chose cy apres, de son origine nation & vie.

L V C E Annæe Seneque, de nation, Hespagnol, yssu de Cordube, vulgairement dicté Cordoue, & de profession Philosophe de la secte Stoique, fut de vie nō moins entier & excellent, que de sçauoir & science. Iceluy prins par Cnéc Domitius Ænobarbus (qui auoit esté enuoyé avec l'armee Romaine, pour prédre Cordube, ou Cordoue tresforte ville d'Hespagne, laquelle festoit reuoltee de la subiectiō des Romains) avec ses deux freres, Iunius Annæe Gallion, & Luce Annæe Mela, pere du Poete Lucan, fut faiçt libre. Et ayant eu le don de liberté, se transporta à Rome avec ses freres & son nep-

ueu, à la suasion & instâce de Domitius. Et là, il fut tant honoré de tous, que plusieurs ont pensé qu'à cete occasion, l'Empereur Claudius conceut haine & indignation à l'encontre de luy. Et pourtant Claudius, ou à l'instigation des hommes enuieux, ou poussé du vice de nature, banit Seneque en l'Isle de Corse: ce que luy-mesme a mentionné en sa Tragedie, intitulée Octauié, quand il dit:

*Quid me potens fortuna, fallaci mihi
Blandita vultu, sorte contentum mea
Altè extulisti, grauius vt ruerem, edita
Receptus arce, tôtque perspicerè metus?
Melius latebã, procul ab inuidia malis
Remotus, inter Corsici rupes maris:
Vbi liber animus, & sui iuris, mihi
Semper vacabat, studia recolenti mea.*

C'est à dire,

Pourquoy m'as tu, Fortune, en me

trompant de face,

*Esleué hault , content de ma fortune
basse?*

*A quoy faire m'as tu guindé en lieu si
hault,*

*Pour preuoir tant de peurs , & prendre
vn plus grand sault?*

*I'estois mieux loin des maulx , venans
d'enuie inique,*

*Caché entre les rocs de cete mer Corsi-
que*

*Où l'esprit libre estant totalemēt à soy,
Comme i'estudiois , vaquoit tousiours
à moy.*

Or apres que Claudius eut faict mourir la femme Messaline, à cause de sō publique adultere, il print pour femme Agrippine fille de Germanicus, autresfois femme & espouse de Cneus Domitius , & mere de Neron. Cete cy impetra de Claudius , la restitution de Se-

neque, de maniere qu'il fut reuo-
 qué de son exil. Et comme Clau-
 dius & Agrippine luy eussent don-
 né la charge de Neron, apres que
 Claudius fut mort, il accreut tant
 en puissance, autorité & richesses,
 qu'il se procura & attira par vne si
 grande prosperité & abondance
 des biens de Fortune, l'enuie de
 plusieurs. Car il fut Consul & Se-
 nateur, Precepteur ou Maistre de
 Neron, & demoura long temps,
 en sa maison, en tresgrand credit
 & honneur: de maniere que tout
 le temps que Nerō a simulé & cō-
 trefaiēt l'homme de biē, & a sem-
 blé faire l'office & le deuoir d'vn
 tresbon Prince, il ne faisoit rien &
 ne se passoit aucune chose, par
 l'Empereur, sans l'aduis & bon
 conseil de Seneque. Mais apres
 qu'il eut espousé Popeia Sabina,

*Touchant
 les richesses de Sene-
 que voy
 Tacite, au
 liure 15.
 & Budé
 au 5. de
 Assé.*

procedee d'un pere ayāt esté Questeur, laquelle auoit esté aupara-
 uant mariee à vn Cheualier Ro-
 main, qui fut occis par son com-
 mandement & vouloir, le dou-
 ziesme iour d'apres le diuorce
 d'Octauiē, laquelle il repudia, sous
 ombre & pretexte qu'elle estoit
 breheigne ou sterile, l'on estima
 que cete femme, conspira la mort
 de Seneque, ou pource qu'il fe-
 stoit souuēt efforcé de retirer Ne-
 rō de l'amour de cete femme, lors
 que du viuant encore d'Octauiē, il
 l'entretenoit & en auoit son plai-
 sir, la tenant pour concubine, ou
 pource qu'elle sçauoit bien, que
 les choses qu'elle disoit & faisoit
 avec Neron, n'estoient agreables à
 Seneque. Ce que cogneu par ce
 tres-sage personnage, il delibera
 impetrer de Neron repos & tran-

quillité, & se deporter entieremēt de toute affaire ciuile, sans aller à la Cour, à fin de passer plus seurement le temps de sa vieillesse. Parquoy il pria Neron de receuoir tous ses biens & richesses, & de deferer ou donner ses estats & honneurs à vn autre, s'excusant sur l'indisposition de sa santé & vieillesse, laquelle le chargeoit & augmentoit de iour en iour. Parquoy il alloit & se promenoit par les chāps de la Champagne, & autres lieux ioignans la ville: & en cet acheminemēt & retraite, il a escrit la plus grande partie de ses epistres à Lucilius. En ce temps là, Seneque estoit d'auanture retourné de la Champagne, & s'estoit retiré à Nométan, sienne metairie, où Neron enuoya Syllanus Tribun de la cohorte Pretorienne, estant desia

presque nuict & le iour commençant sur le soir à brunir, lequel environna ce lieu de gens d'armes, & entra en la maison de Seneque, où il trouua cet excellent personnage qui souppoit avec sa femme Pauline, & deux siens amis. Syllanus luy exposa incontinent & declara la charge qu'il auoit de Neron, portant, & contenant le mandement d'iceluy ce que s'ensuit : ou que de son bon gré, il se fist mourir, ou qu'il encourust l'espece de mort que luymesme il luy ordonneroit. Il amenoit l'occasion de la mort : que Seneque, en haine de Neron, festoit retiré de la ville, & n'assistoit à ses amis, qui estoient en peine & ennuy. Auquel Seneque fit responce, d'une grande constance de cœur, qu'il n'auoit abandonné ses amis, & que personne n'auoit

esté par luy destitué, ou par negligence ou par paresse : mais qu'il faisoit plus de cas de son repos, que de l'amitié d'aucun : qu'autrefois il festoit employé pour les autres, & que pour lors il vaquoit à soy-mesme & à la cõtemplation de nature. Et quant à ce que l'on tenoit qu'il eust Neron en haine, qu'il estoit bien certain & assuré que Neron ne croioit pas ces choses là : que pour cete cause il ordonnast & de sa mort & de sa vie, comme il luy plairoit, & qu'il ne s'en soucioit pas autrement : qu'il n'auoit rien, pourquoy il deust desirer la mort, & qu'il ne cognoissoit en la mort, aucune chose mauuaise, pour laquelle il deust desirer la vie, & qu'il estoit deia paruenü iusques là, qu'il n'estoit resolu de faire aucun vœu & priere

aux

aux Dieu & aux hommes, ny pour la vie, ny pour la mort. Alois Syllanus ayant muny la metairie & maison de Seneque de soldats, l'en retourna vers Neron, auquel, en la presence de Popeia, il recita ce qu'il auoit faiët, & luy donna raison de sa charge. Neron ayant entendu cela, demanda à Syllanus, de quel visage, Seneque auoit ouy telle ambassade qui luy auoit par luy esté faiëte: auquel le Tribun fit responce, qu'il n'auoit veu ny remarqué en Seneque, aucun vestigey ny signe de crainte. Néro renuoya donc lediët Tribun vers Seneque, pour hast r les choses lesquelles luy .uoient esté vn peu au precedent enchargées & expressement commādées. Mais Syllanus craignant de se presenter deuant Seneque enuoya l'vn de ses Cen-

teniers l'ad uertir de la derniere heure de necessité, & qu'il luy failloit mourir: lesquelles parolles furent ouyes par ce tressage & prudent personnage, d'une face & cœur constant & immobile. & cōmanda qu'on luy apportast des tablettes, pour tester. Mais voyant tous ses parens & amis, trop indignes & fâchez de la mort d'iceluy, il se tourna vers eux, & tenant en sa main, les tables de son testament, il parla à eux; & estant là au milieu de tous, il leur tint long temps propos de la vertu & sagesse; & les remercia tous amplement, & pour cete cause, d'autant que selon la grandeur de leur bienueillance à l'édroit de foy, il ne s'estimoit encor, leur auoir deuëment satisfait; il dist, qu'il vouloit par testament leur laisser & leguer, tout ce qu'il

*Mais le Cē
senier em-
pescha de
cefaire. Li-
se Tacite
au 5. liure*

auoit de plus beau & agreable: laquelle chose ayant en memoire, ils pourroyēt retenir pour eux, le renō des arts & choses louables. il dist que ce qu'il vouloit leur leguer, estoit l'image de sa vie; en quoy il ne sembloit signifier autres choses, sinon qu'ils eussent à suiure ses pas, & à viure comme il auoit faict Et ayāt dict ces choses, il se tourna, de ses amis qu'il regardoit, vers sa femme Pauline, laquelle touchée de douleur & desplaisir sur tous ceux la qui estoient presens, ne pouuoit durer ny d'esprit ny de corps tant elle estoit troublée & esperdue pour l'honneur de l'accident. Parquoy il l'embrassa gracieusement, & l'exhorta, de porter patiemment cete iniure de sa mort, disant que le temps estoit venu à cete heure là,

auquel il deuoit vertueusement
 d'effect, approuuer & testifier, les
 preceptes de sa tressaincte Philo-
 sophie, sans plus les debatre, ou
 soustenir par dispute, & qu'il n'e-
 stoit possible ; par aucune autre
 chose, obtenir vne meilleure im-
 mortalité que lors qu'il est force
 de mourir, d'estre non seulement
 pourueu de patience, mais aussi,
 meü d'vn desir & ardeur de se des-
 pouiller du manteau mortel. Par-
 quoy, mamye Pauline, dist il, dō-
 nez vous de garde de plorer & re-
 gretter cete mienne mort, comme
 si elle estoit ignominieuse & à mō
 deshōneur, de peur que vous sem-
 bliez ou m'auoir trop aymé, ou a-
 uoir porté enuie à ma gloire. Estāt
 dōc aagé de cent quatorze ans, ou
 dauantage, il commanda de luy
 ouurir les veines des bras, & des

cuiſſes, à fin que le ſang fortiſt en plus grâde abondance, lequel toutesfois à cauſe de la grande vieilleſſe, glacés veines, ne pouuoit ſortir. Parquoy voyant qu'il demeuroit trop à mourir, il pria Statius medecin, ſon amy, de luy donner vne poiſon preparée, laquelle luy fuſt donnée, mais par la debilité des membres, elle ne peut paſſer iuſques au cœur. Il ſe fit donc faire vn bain d'eaux plus que mediocrement chaudes ſuiuant le conſeil de Statius: & quand il y fut entré, il tint quelques propos, & parolles, ayant deſia la voix attenüée, dignes de ſon immortalité. Et puis ſentât que la mort approchoit pour monſtrer, q' il ne ſ'en foucioit pas, & que l'homme ne la deuoit pas craindre; premiere-ment il regarda, comme en riant

ses amis, & puis il print de cete eau, entremeslée de sang, & la respandit sur soy disant. le consacre cete liqueur, meslée de sang & d'eau, à Iupiter liberateur; par lequel cōme ie pense il entendoit le vray Dieu; & ayant dict cela il rendit biē tost apres l'ame & mourut. Ses amis luy dresserēt avec grād honneur, pōpe funebre: & cōme il estoit au baing il fit, cōme l'ó croit, l'epitaphe, de son sepulchre, lequel fut apres entaillé & graué en marbre:

Cura, labor, meritum, sumpti pro munere honores,

*Ite: alias posthac sollicitate animas:
Ite procul à vobis Deus euocat, illicit actis*

*Rebus terrenis, hospita terra, vale.
Corpus auara tamen solennibus accipe sacris:*

*Namque animam cælo reddimus,
ossa tibi.*

C'est à dire

*Soin, merite, labeur, honneurs prins
pour salaire*

*Allez: autres ames sollicitez d'af-
faire*

*Cy apres: loin de vous, or Dieu
m'appelle à soy.*

*Ayant mis fin d'icy aux affaires peu
fermes*

*Terre à Dieu; toutesfois le corps,
auare, enfermes;*

*Car nous rendons au ciel, l'ame: les
oz à toy.*

Or quant à l'âge de Seneque, on peut coniecturer, qu'il auoit cent quatorze ans, quand il mourut, si d'auanture il ne passoit encore cet âge, ayant plus que moins d'ans. Car il dit qu'il a peu ouï la viue voix de Ciceron. Il est donc

vray semblable qu'il estoit à cete heure là capable de raison & doctrine; Car quand ie viens à supputer en moy mesme les tēps qui se sont passez depuis la mort de Ciceron, iusques à celle de Seneque, il me souuiēt de cecy cogneu & manifeste à chacun, que Cicerō fult tué par le commandement de Marc Antoine, enuiron les commandemens de la principauté du Triumuiat, ou des trois hōmes à sçauoir, Octauius, Antoine & Lepide. Il appert assez que Octauius commanda l'espace de douze ans, avec Antoine, estāt neantmoins l'Empire diuisé. Mais apres qu'Antoine fut vaincu, il tint seul la monarchie du monde, l'espace de quarante quatre ans, ou enuiron. Or Tibere succeda à Octauius, & regna vingt & trois ans; à

celuy cy succeda ce cruel monstre de C. Caligula, lequel fut Empereur l'espace de trois ans dix mois & huit iours: apres la mort duquel, Claudius eut l'Empire, par l'espace de quatorze ans, sept mois & vingt & huit iours: auquel ceste tresfarouche & cruelle beste de Neron succeda, fils adoptif de Claudius, lequel fut Empereur l'espace de treize ans, sept mois & vingt & neuf iours, tous lesquels temps redigez ensemble, feront & establiront cent quatorze ans, trois iours. Or Seneque mourut, l'an onzieme de l'Empire de Neron, deux ans deuant que S. Pierre & S. Paul receussent la coronne de martyre. Parquoy depuis la mort de Cicerō, iulques à celle de Seneque, sont escoulez cent douze ans, ou enuiron. Reste à voir mainte-

nant quel âge, auoit Seneque entour les derniers iours & fin de Ciceron. Car veu qu'il escrit qu'il estoit suffisant & capable, d'ouir l'eloquence de Cicerō, nous pouuons presumer qu'il n'auoit pas moins de douze ans: & pour cete cause, il appert que Seneque a biē vescu six vingts quatre ans. Je n'ay donc menty d'auoir dict, que Seneque est venu iusque à l'âge de cent quatorze ans: Finalement aucuns affirment que Seneque Philosophe moral est l'auteur des tragedies: car François Petrarque en vne sienne epistre, dit que ce Seneque les a faictes: mais Bocace le nie; de l'opinion duquel est ce tresdisert Collucius, attribuant cet œuure à son frere Seneque: de quoy ce n'est affaire à nous de iuger, veu que la cause en est encore

ANNÆE SENEQVE. 14
sur le bureau, & indecite: & quoy
qu'il en soit, venons à ce que nous
auons proposé de faire, oyons cet
excellent Philosophe és choses,
qui peuuent former noz vies &
mœurs.

!



LE LIVRE DE LVCE
ANNÆE SENEQVE,
tres-subtil Philosopher
Stoïque.

DE LA VIE HEVREUSE,
adressé à Gallion son frere.

De la traduction de GABRIEL
CHAPPVYS, Tourangeau.

*Senèque monstre, que le chemin est mal aisé qui tend
à la vie heureuse: propose de l'enseigner, aduisant
ne suivre l'erreur des precedents, mais viure selon
la raison, & non par l'exemple & similitude des
premiers, qui ont erré, & du peuple defenseur de
son mal.*

CHAP. I.

 H A C V N veut viure heu-
reusement, Gallion mon-
strere: mais on ne voit
goute à cognoistre que c'est qui

DE LA VIE HEVREUSE. 15
faict la vie heureuse. Et est tant
dificile d'acquérir la vie heureuse,
que celuy lequel plus ardent &
vitey court & s'y transporte, s'en
esslongne le plus. S'il s'est abusé
au chemin qui meine au cōtraire,
de maniere qu'il ait prins l'un
pour l'autre, cete ardeur, & vitesse,
& promptitude est cause de plus
grande interualle, d'un plus grand
chemin à faire. Il faut donc pre-
mieremēt proposer qu'est ce que
nous appetons; & puis il nous
fault bien aduiser & regarder, par
où nous puissions soudainement
y aller; ayans à entendre en chemin
mesme, pourueu qu'il soit droict,
de combien nous aduançons tous
les iours, & approchons de ce à
quoy la naturelle conuoitise nous
pousse & induit. Certainement
tant que nous vaguons & errons

par cy par là, ne fuiuás le cõducteur
 mais le bruit & clameur discordát
 de ceux qui appellent, à choses di-
 uerses, la vie briefue se passe & 'sẽ-
 ploye entre les erreurs, cõbien que
 nuict & iour nous trauaillions
 pour la bonne volonté & enten-
 demẽt Parquoy que l'on aduise &
 ordonne, & où nous tendions, &
 quel chemin nous deuõs prendre,
 nõ sans la guide de quelqu'vn ex-
 perimẽté, qui cognoisse les choses
 que nous voulõs aborder pour les-
 quelles nous allõs en auát. Car cer-
 tainemẽt icy est la mesme cõditiõ,
 qui se voit és autres peregrinatiõs
 ou voyages: En ceux lày a quel-
 que limite comprins; & les habi-
 tans enquis & interrogez du che-
 min, n'endurent que l'on se for-
 uoye. Mais icy, chacune voye fort
 triste & tressou daine principale-

DE LA VIE HEVREUSE. 16
ment deçoit. Il nous fault donc
faire sur tout, & ne deuons auoir
chose plus recommandee, que de
prendre songneusement garde,
que nous ne suiuiions en la manie-
re des bestes la troupe des prece-
dets, cheminās & dressans noz pas
nō où il fault aller, mais là où l'on
va. Et certainement il n'y a chose
qui nous embrouille & enuelope
de plus grands maux, que ce que
nous nous cōposons & formōs se-
lon le bruit, estimans les choses
tresbonnes, lesquelles sont rece-
ües d'vn grand & commun con-
sentement, & desquelles y a beau-
coup d'exemples; de maniere que
nous viuons non selon la raison,
mais par l'exemple & similitude.
De là procede ce grand amas des
vns tombās de force sur les autres.
Ce qui aduient en vn grand maf-

sacre & occisiõ d'hommes, quand
 le peuple mesme se presse, person-
 ne ne tombe, en sorte, qu'il n'en
 attire vn autre sur soy; les premiers
 seruent de ruine aux suiuaus; on
 peut voir que cela aduient en tou-
 te la vie; personne n'erre seulemēt
 pour soy, mais est l'auteur, & la
 cause de l'erreur d'autruy. Car il
 nuit d'estre appliqué aux prece-
 dents; & comme chacun ayme
 mieux croire que iuger, l'on ne iu-
 ge iamais de la vie, l'on croit touf-
 iours. Et l'erreur que nous auons
 receu des predecesseurs, de main
 en main, nous demeine, agite &
 precipite, nous perissons par les
 exemples d'autruy. Nous guerirõs
 & recouurerons santé, pourueu
 que nous separions de la compa-
 gnie. Et maintenant le peuple tiēt
 bon pour defendre & soustenir
 son

*Erreur des
 premiers
 perd les
 autres.*

DE LA VIE HEVREUSE. 17
son mal. Pour cete cause, le mes-
me aduient que l'on voit aduenir
aux assemblées, esquelles ceux là
mesmes qui ont faict les preteurs
s'esmerueillent qu'ils ayent esté
faicts, quand la mobile faueur les
a menez. Nous aprouuõs les mes-
mes choses que nous reprenons.
Telle l'issue de tout iugement, au-
quel selon plusieurs, la cause est
donnée.

*Il monstre que le pire est du costé de la
multitude: ce qu'il appelle vulgaire:
ne iuge par l'exterieur de l'homme:
discerne par l'esprit le vray, & de-
clare quels sont les ennemis de celuy
qui veut viure heureusement.*

CHAP. II.

C



VAND il est question de
 la vie heureuse, il n'est pas
 besoin que tu me respon-
 des cecy, en la maniere des dissen-
 tions : Cete partie semble estre la
 plus grande. Car pour cete raison
 elle est la pire Les affaires humai-
 nes ne se portent pas tant bien,
 que les choses meilleures plaisent
 & soyēt agreables à plusieurs . La
 tourbe & multitude est argument
 de ce qui est tresmauvais. Cher-
 chons ce qui a esté tresbien faiçt,
 & non pas ce qui est tres vtile &
 commun : & ce qui nous establit
 en la possession de la felicité eter-
 nelle, non pas ce que trouue bon
 le vulgaire tresmauvais interprete
 de la verité. Or i'appelle le vulgai-
 re, tant ceux qui portent la Chla-
 myde, ou court-habit militaire,
 que les coronnez. Car ie ne regar-

*La plus
 grande par-
 tie, la pire.*

*Ce qu'il
 appelle
 vulgaire.*

de pas la couleur des habilleméts, desquels les corps sont couuerts; ie ne croy mes yeux, touchant l'hōme. I'ay vne meilleure & plus certaine lumiere, pour discerner les choses vrays, des fausses. Que l'esprit trouue le bien de l'esprit. Si iamais il luy est loisible de respirer & se retirer en soy, ô comme luy-mesmes, de lors de soy confessera à soy-mesme & dira la verité. Quand ie pense à ce que i'ay dict, ie le voy en plusieurs. l'estime execration des ennemis, tout ce que i'ay desiré & appeté: O bons Dieux! que ce que i'en craint a esté meilleur, que ce que i'ay desiré. I'ay eu *amitié avec plusieurs, & (s'il ya neant-moins quelque grace entre les mauuais) ie suis retourné, de la haine, en grace, ie ne suis pas enco-re amy à moy-mesme. I'ay mis tou-

Il ne iuge pas l'exterieur de l'homme.

L'esprit, lumiere pour iuger de la verité.

** ou plus tost initié.*

te peine de me soustraire & retirer de la multitude, & faire à la parfin quelque chose notable. Qu'ay-ie faiçt autre chose sinon que ie me suis opposé aux traits & môstré à la malueillâce ce qu'elle pourroit mordre & reprendre ? Vois tu ceux là, qui louent l'eloquence, qui suiuent les richesses, qui flatēt la grace & credit, qui exaltent la puissance ? Tous ou bien sont ennemis, ou (ce qui est à l'egal) le peuuēt estre. Ily a entre le peuple aussi grand nombre d'enuieux, que de ceux qui s'esmerueillent.

*Quels sont
ennemis
de celuy
qui cher-
che la vie
heureuse*

Le philosophe ayant monstré que les choses belles par dehors sont miserables par le dedans, & qu'il fault chercher ce qui est le plus beau en la plus secrette partie, propose son opinion, comme il se gouvernera en ce

CHAP. III.

VOIRE mesmes, ie cherche plus-tost quelque chose bonne par vsage que ie sente, non que ie montre. Les choses que l'on aduise & regarde, ausquelles l'on s'arreste, que l'un avec merueille & estonnement, montre à l'autre, & sont belles, claires & luisantes par dehors, sont miserables au dedans. Cherchons quelque chose, qui ne soit bonne en apparence, mais solide & egale, & plus belle, en la plus secrette partie. Tirons cela & le recherchons. Il n'est pas mis loin, il se trouuera. Il fault seulement sçauoir où tu mettras & estendras. Nous passons main-

*Les choses
belles par
dehors, mi-
serables en
l'interieur*

*Il fault
chercher ce
qui est le
plus beau
en la plus
secrete
partie.*

tenant, comme en tenebres, les choses proches, rencontrans les choses mesmes que nous desirós. Mais à fin que ie ne te tire par lógs détours, ie passeray souz silence les opinions des autres; car c'est vne chose longue de les nombrer & reprendre: reçooy la nostre. Mais quád ie dy la nostre, ie ne n'assubiectis pas ny lie, à aucun des principaux Stoïques. I'ay comme eux, puissance & autorité de iuger & opiner. Parquoy ie suiuray aucun, ie commanderay à quelque autre de diuiser son opinion. Et parauánture estant cité aussi apres tous, ie ne reietteray rien des choses que les premiers auront estably & ordonné, & diray: Ie iuge cecy d'auantage. Ce pendent, ce qui est d'accord entre tous les Stoïques ie consens à la nature des choses.

*Opiniõ du
Philosophe.*

*Proposition
du Philo-
sophe.*

C'est sagesse, ne se foruoyer d'icelle, & se former selon la loy & exemple d'elle mesme. Parquoy la vie heureuse est conuenable à sa nature, laquelle ne peut aduenir autrement, que lors en premier lieu que l'entendement est sain, & en perpetuelle possessiõ de sa santé. Et puis s'il est fort & vehemēt, apres tresbeau & patient, propre aux temps, & curieux de son corps & des choses qui appartiennent à iceluy: & toutesfois soungeux & diligēt, des choses qui instruisēt & formēt la vie sans admiratiõ d'aucun, ayant malgré soy ou mal volontiers à vser des biens & presens de la fortune, & n'ayant à seruir. Tu entens biē, que ie ne adiouste que la perpetuelle tranquillité suit la liberté reiettant les choses ou qui nous irritent & fachēt, ou qui

La perpetuelle tranquillité, suit la liberté.

C iij

nous espouuâtent. Car au lieu des voluptez & des choses ou qui sont petites, ou fragiles, & nuisibles és crimes mesmes, vient vne grande ioye constante, qui ne se peut esbranler, & iuste, & la paix avec la concorde de l'esprit & la grâdeur avec mäsuetude. Car toute brutalité & cruauté procede de l'infirmité.

Que la definition du souuerain bien se peut estendre & eslargir: que mesme chose se peut diuersifier de forme, la puissance sauue & entiere, & que la gaieté par force suit l'homme vertueux. C H A P. I I I I.

NOSTRE bien se peut aussi definir autremēt, c'est à dire, comprēdre par vne mesme sentēce & nō par mesmes parolles. Com-

me vne mesme armée, ores est espandue au large, ores est referree à l'estroict, ou bien est courbée, par le milieu, en cornes sinueuses, ou bien se monstre de droict front; & neantmoins en quelque maniere qu'elle soit assise & ordonnée, elle a vne mesme force, & volonté de tenir bon pour mesme partie; ainsi la definition du souuerain bien se peut aucunesfois estendre & eslargir, aucunesfois ramasser & restraindre en soy. Certainemēt ce sera vne mesme chose, si ie dy: Le souuerain bien est le cœur qui ne fait cas des accidents & choses fortuites, qui est ioyeux & content, par la vertu; ou vne inuincible force de l'esprit, ayāt l'experience des choses douces & agreables en l'effect avec grande humanité, & soucy des conuersans avec elle.

*Maniere
de la defi-
nition du
souuerain
bien.*

Parquoy il me plaist de le definir en sorte, que nous dissons cet hōme là heureux, auquel rien n'est bon ny mauuais, sinon le bon & mauuais esprit; l'obseruateur de l'honesteté, content de la vertu, que les choses fortuites n'esleuent ny abaissent ou doutent, qui ne cognoist aucun plus grand bien, que celuy, lequel il se peut donner à soy mesme, & auquel le contemnement & mespris des voluptez sera la vraye volupté: Et si tu veux vaguer & courir çà & là; tu peux transferer en vne & autre face vne mesme chose, & luy dōner diuerse forme, la puissance toutesfois sauue & entiere. Car qui nous empesche de dire heureux l'esprit libre & dressé, stable, constant & sans crainte, exempt de peur, & hors de cupidité? auquel l'honesteté

*Mesme
chose diuer
sifiée de
forme, la
puissance
sauue.*

est le seul bien ; la deshonneur, le seul mal? Le reste de la vile tourbe des choses n'ostera rien à l'heureuse vie, & n'y adiouftera aussi, venant & se retirant, sans l'augmentation & detrimement du souverain bien. Il fault, vueille ou non, que la continuelle gaieté, & grande liesse, venant d'enhault, suiue & accompagne cetuy cy fondé en cete sorte, comme celle qui s'esjouit de ses biens, & n'en desire de plus gráds que les domestiques. Que ne pese il & balance bien ces choses avec les petites & friuoles, & avec les mouuemens d'un petit corps qui ne perseverent? Auquel iour il aura esté au dessouz de la volupté, & sera au dessouz de la douleur.

*La gaieté,
par force,
suis l'homme
me vertueux.*

L I V R E I.

*Que le mespris & negligence de fortune
ne dōne la liberté: que celuy est heu-
reux qui ne desire & ne craint: qu'il
n'y a difference entre les pierres &
les hommes ignorans.*

C H A P. V.



OR tu vois comme celuy
s'assubiectira à vne mau-
uaise & nuisible seruitu-
de que les voluptez &
douleurs, seigneuries & domina-
tiōs tres-incertaines, & tresimpuis-
santes possederōt alternatiuemēt.
Il fault donc sortir, vers la liberté.
Il n'ya aucune autre chose qui l'à
donne que la negligence & mes-
pris de la fortune. Alors vient à
soudre cet inestimable bien, le re-
pos de l'esprit colloqué en assure-
ce & exaltation, les terreurs reiet-

ou tyranniques

*Ce qui
donné la
liberté.*

tées, par la cognoissance de la verité: la ioye grande & constante, l'affabilité & liesse du cœur: desquelles choses il se delectera, non comme de biens, mais comme de choses procedées de son bien. Pource que i'ay liberalment cōmencé à parler de nostre matiere, celuy se peut dire heureux, lequel ne desire & ne craint, par le moyen & benefice de la raisõ. Et pource que les pierres sont pareillemēt exemptes de crainte & de tristesse, il ne fault, pourtant, qu'aucun les die heureuses, pource qu'en icelles n'est l'intellec̃t ny la cognoissance de la felicité. Estably en mesme lieu & reng des hommes, que l'hebetée nature, & l'ignorance de foy, a mis au nōbre des animaux & bestes brutes. Il n'ya point de difference entre les pierres & ceux

*Pierres &
hommes
ignorans
de mesme.*

cy. Car les pierres n'ont aucune raison : ceux cy l'ont mauuaise, & à leur dam, aduifée & industrieuse, mais peruerse. Car personne ne peut estre dict heureux, estant hors de la verité. Parquoy la vie heureuse, est immuable & estable au droict & certain iugement. Car l'esprit est pur & exempt de tous maux, l'ors que non seulement il aura euité les dechiremens, voire mesmes les pincemés & accusations, ayant tousiours à demourer ferme où il s'est arresté, & deffendre & maintenir son siege, mesme contre la fortune, irritée & luy faisant la guerre. Car quant à ce qui concerne la volupté combien qu'elle s'espède çà, delà, qu'elle vienne & se coule de tous costez, & flate ou adouffe l'esprit de ses blandices & attraits, &

*L'esprit
pur &
exempt de
tous maux
quel*

DE LA VIE HEVREVSE. 24
offre ou aproche maintes choses,
les vnes, des autres, par lesquelles
elle nous sollicite & poursuit en-
tierement; qui est celuy des mor-
tels, pourueu quil luy reste quel-
que trace d'homme, qui vueille e-
stre flaté & meü de plaisir & vo-
lupté iour & nuict, de maniere
qu'abandonnant l'esprit il s'apli-
que au corps?

*Que nul se peut dire heureux sans la
santé; qui est sain; & qui celuy, qui
se peut appeller heureux: & que la
volupté se separe de la vertu, contre
les Epicuriens.*

C H A P. V I.

MAIS, dit il, l'esprit aura
aussi les plaisirs & volup-
tez. Qu'il les ait, ie le veux,
& soit assis iuge & arbitre de luxu-

*Nul heu-
reux sans
la santé.*

*Qui est
heureux.*

re & des voluptez, qu'il se rem-
plisse d'elles toutes qui ont accou-
stumé de delecter les sens: & puis
qu'il regarde les choses passées, &
se souuenât des anciennes volup-
tez, qu'il s'esjouisse des premieres,
& aproche des futures, & ordon-
ne ses esperances: & tandis, que le
corps est cōblé du plus sain plai-
sir, & s'engresse de volupté, qu'il
pèse aux choses futures: il me sem-
ble d'autât plus miserable, pource
que c'est folie d'ēbrasser les maulx
au lieu des biens. Il n'ya personne
heureuse sans la santé; & nul n'est
sain, lequel appete les choses nui-
sibles, au lieu des tresbonnes &
profitables. Parquoy celuy qui est
de droict iugement, est heureux.
Celuy qui est content des choses
presentes; quelles elles soient, &
amy de ses besongnes, & affaires
est

DE LA VIE HEVREUSE. 25
 est heureux. Celuy est heureux, au-
 quel la raisõ recõmãde toute la dif-
 positiõ de ses affaires. Ceux qui,
 entre ces choses, ont dict que la
 volupté est le souuerain bié, adui-
 sent bien, cõme ils l'ont estably en
 lieu deshoneste. En cete manie-
 re, ils nient que la volupté se puisse
 separer de la vertu, & disent que
 nul ne vit honnestement, qui ne
 viue avec plaisir & volupté, & au
 contraire, que nul ne vit avec plai-
 sir ou voluptueusement, qui ne
 viue avec honnesteté. Je ne voy
 point comme ces choses diuerses
 & differentes se puissent lier & cõ-
 ioindre ensemble. Quelle occasiõ
 ya il, ie vous prie, pour laquelle la
 volupté ne se puisse separer de la
 vertu? elle ne se pourra d'auanture
 separer, de ce que tout principe
 de bien vient de la vertu. Les cho-

*La vertu
 se separé
 de la vol-
 lupté.*

D

les mesmes que vous aymez & appetez prouiennent des racines d'icelle. Mais si ces choses estoient ensemble, & n'estoient separées, verrions nous pas certaines choses agreables, mais non hōnestes; & autres treshonnestes, mais rudes & facheuses?

Que la volupté conuient à la vie deshonneste, que la vertu reiette: les differences des deux: que la volupté samortit lors qu'elle delecte le plus.

C H A P. V I I.

La volupté conuient à la vie deshonneste. **A** D I O V S T E Z maintenant, que la volupté appartient & conuient à la vie treshonneste. Mais la vertu n'admet point la mauuaise vie. Et au-

cuns sont mal-heureux, non ans la volupté, mais à cause de la volupté mesme. Ce qui n'aduiç 'roit pas, si la volupté se fust entremeslée à la vertu, laquelle se passe souuent de la volupté, & iamaïs n'en a affaire. Pourquoi mettez vous ensemble choses dissemblables, voire mesmes diuerses? La vertu est *D e s* vne certaine chose, haulte, esleuée, *de a v r.* & Royale, inuincible, ne se pou *t t, s v o-* uant laisser: la volupté, est chose *l pié.* basse, seruite, imbecile & caduque, qui fait sa demeure aux bo. de. aux & tauernes. Tu trouueras la vertu au temple, au parlement, en la cour, de bout & ferme, po. idre. ise, colorée, & ayans les mains endurcis du cal: la volupté, au contraire cachée le plus souent, & cherchant les tenebres: molle, eneruée ent. ur les bains & estu-

ues, & lieux qui craignent l'Edile, trempée de vin & d'onguent, pasle & fardée, & pollue de medicaments. Le souuerain bien est immortel; il ne peut sortir, il n'a satieté ny repentēce. Iamais la droicte pensée & entendement ne brusle, & n'est à soy en haine & n'a changé aucune chose, pource qu'il a tousiours suiuy les choses tresbō-

*La volupté
s'estaint
lors qu'elle
delecte le
plus.*

nes. La volupté s'estaint lors qu'elle delecte le plus: elle n'a beaucoup de lieu; parquoy elle saoule incontinent, & est ennuyeuse, & languit apres la premiere force & impetuosité. Et iamas ce n'est certain au mouuement duquel la nature se trouue. Ainsi certainement ne peut estre aucune substance de ce qui vient & passe tressoudainement, ayant à perir au mesme vsage & pratique d'iceluy. Car il

DE LA VIE HEVREUSE. 27
paruient où il prend fin; quand il
commence, il tend à la fin.

*Que la volupté doit accompagner, &
non pas conduire la droicte volonté:
que la nature doit garder: que c'est
tout un viure heureusemēt & selon
la nature: ce que le personnage bien
composé & vertueux doit auoir:
quel hōme doit faire comme le mōde
& Dieu gouuerneur de l'uniuers,
lequel tendant és choses externes,
retourne neantmoins en soy &c.*

CHAP. VIII.

 V E dira l'on de ce que Obiection
la volupté se trouue aussi
biē aux bons qu'aux mau-
uais? Le deshonneur & des-hon-
nesteté ne delecte pas moins les
vilains & deshonestes, que font
les choses excellentes & nobles,
D iij

les honnestes. A cete cause les anciens ont enioinct de suiure vne tresbõne vie, non tresplaisante ou voluptueuse, de sorte que la volupté serue non de conduite ou guide, mais de cõpagne à la droite & bõne volonté: Car il se fault seruir de la nature comme de guide: la raison obserue & reuere icelle, elle prend conseil d'elle. C'est donc vne mesme chose, viure heureusement, & selon la nature. Je declareray maintenãt qu'est cela. Si nous conseruõs songneusement & hardiment les perfections du corps & proprietiez de nature, cõme données pour vn temps & fugitiues, si nous n'en receuons la subiectiõn & seruitude; & les besõnes d'autruy ne nous possedõt, si nous tenons les choses agreables & accidentelles au corps, en

*La nature,
doit seruir
de guide.*

DE LA VIE HEVREUSE. 28
 mesme lieu & estime, que nous
 faisós au cāp le secours, & armeu-
 re legere. Que ces choses là seruēt
 ou obeissent & ne commandent
 pas : & en cete maniere elles sont
 en fin vtiles à l'entendemēt. L'hō-
 me vertueux ne se corrompe des
 choses externes, & soit indonta-
 ble, s'esmerueillant de foy, tant
 seulemēt se fiant en l'esprit & pre-
 paré de part & d'autre quoy qui
 aduiēne, ouurier de la vie. L'asseu-
 rāce & fiance d'iceulx ne soit sans
 science, & ne soit sans constance.
 Ce qui luy a vne fois pleu luy de-
 meure, & qu'il n'y ait aucune ray-
 eure en se ordō iances & decrets.
 L'on entend bien, encore que ie
 ne le die, qu'vn tel personnage se-
 ra composé & bien ordonné, & Personna-
 gel n
 c mp sé.
 avec vne douceur & humanité,
 magnifique en ce qu'il fera : la

D iiii

vraye raison fera entee és sens, & prendra de là, ses principes: pource qu'elle n'a autre chose d'où elle s'esforce, ou bien d'où elle reçoie force & impetuosité, vers le vray & retourne en elle mesme. Car le monde aussi qui comprend toutes choses, & Dieu gouverneur de l'vniuers, téd certainemét és choses exterieures, mais toutesfois en tout il retourne de toutes parts en soy. Que nostre esprit en fasse autant, quand ayât fuiuy ses sens, il se fera estendu és choses externes, qu'il soit maistre d'iceux & de soy, & par maniere de dire, qu'il surmonte & gaigne le souuerain bien. En cete maniere se fera vne mesme force & puisſâce à soy d'accod; & cete certaine raison là naistra, ne discordant point & ne hesitant ou estant attachée és opi-

niós & fátasies, ny en sa persuasiõ. Laquelle lors qu'elle se dispose, qu'elle a consenty à ses parties, & par maniere de direy conuient, a attainct le souuerain bien. Car rien ne reste de mauuais, ny rien de lubrique ou de glissant : rien en quoy elle aheurte, ou tombe.

Que la paresse & le doute demonstrent guerre & inconstance: que l'on ne demande ou appetite la vertu à cause de la volupté, en quoy consiste le souuerain bien: que la vertu est le pris de soy.

C H A P. IX.

 L L E fera toutes choses selon sa volonté: & ne fera rien inopiné; mais tout ce qu'elle fera sortira au bié de ce-
luy qui faict, facilement, habile-

*Ce qui de-
monstre
cōsention
& incon-
stance.*

Obiection.

ment & sans tergiuerfation, ou reculemēt, pour ne venir au poinct. Car la paresse & le doute, ou l'hesiter, demonstrent le debat & l'inconstance. Parquoy tu peux dire hardiment, que la concorde de l'esprit est le souuerain bien. Car les vertuz deuront estre là où sera le cōsentemēt & l'vniō: les vices ont dissention & contrarieté. Mais tu ne reueres aussi la vertu pour autre chose, me dis-tu, sinō pource que tu esperes & attans quelque volupté d'icelle. Premièrement, encore que la vertu doie donner la volupté, on ne la demande & appetite pas pourtant, pour l'amour d'icelle. Car elle ne suggere ou dōne celle là, mais aussi celle cy: & ne traueille pour cete cy, mais cōbien que le labour d'icelle demande ou requere autre chose, aussi

DE LA VIE HEVREUSE. 30
elle obtiendra cecy. Comme au
champ, qui a esté labouré pour
y semer le bled, naissent parmy
quelqs fleurs, cōbiē que le semeur
ou laboureur ait eu autre volonté
& intention, cecy neantmoins est
survenu : ainsi la volupté n'est fa-
laire n'y la cause de vertu, mais ad-
ionction & accroissement. Elle ne
plaist pas, pource qu'elle delecte,
mais elle delecte, pource qu'elle
plaist. Le souverain bien consiste *En quoy*
au iugement mesme, & habitude *gist le sou-*
de l'entendement tresbon, laquel- *uerain*
bien.
le ayant parfaicte & accomplie &
s'estant l'esprit ceinct & environ-
né de ses fins & limites, le souve-
rain bien est consommé & par-
faict & ne desire rien d'avantage.
Il n'y a rien hors le tout, non plus
qu'outre, où delà la fin. Parquoy
tu erres, quand tu demādes, qu'est

ce pourquoy ie demande & recherches la vertu . Car tu demandes quelque chose par dessus le fouuerain & supreme , interrogeant , que ie cherche & demande hors la vertu mesme . Car elle n'a rien de meilleur; elle est elle mesme le prix & loyer de foy . Cecy est il peu grand ? Quand ie te dy; Le fouuerain bien est, la constante rigueur de l'esprit, & la prouidence, la subtilité, la santé & la liberté, la çoncorde & l'honneur: demandes tu encor, quelque chose de plus grand, à laquelle tout cecy que ie viens de dire se rapporte? Pourquoi me nommes-tu la volupté? Je cherche le bien de l'homme, non du ventre qui est plus libre & conuenable aux bestes brutes.

*La vertu
est le prix
de foy.*

Que les fols sont remplis de voluptez,
 & les voluptueux meschans: que la
 vertu tire l'oreille, qu'elle n'est en-
 dormie: que la Temperãce est ioyeu-
 se & agreable. &c.

CHAP. X.

V dissimules, dit-il, ce que *objections.*
 ie dy. Car ienye qu'aucun
 puisse ioyeusement & plai-
 samment viure, sil ne vit aussi hon-
 nestement. Ce qui ne peut adue-
 nir aux muets animaux, ny à ceux
 qui mesurent leur bien par le man-
 ger & viande. Je certifie, dit il,
 clairement & deuant tous, que
 celle vie que i'appelle plaisante &
 voluptueuse, n'aduiet, sans la ver-
 tu adioincte. Mais qui est celuy *Responce.*
 qui ignore, que ceux qui sont les
 plus fols, sont fort remplis de voz
 voluptez, & que les voluptueux

abondent en meschanceté & que l'esprit mesmes suggere nō seulement les mauuaises mais aussi plusieurs especes & manieres de volupté? En premier lieu, il suggere l'insolence, & la trop grande estime de soy, l'arrogance par dessus les autres, & l'aveugle & incōsideré amour de ses affaires: les abondantes delices, la reiouissance des moindres & pueriles causes, & mesme le taxer & brocarder; le babiller & l'outrecuidance s'esioüissant des iniures, la paresse & la dissolution de l'esprit pesant & pour soy tardif. La vertu ecarte toutes ces choses là, & tire l'aureille, & estime les voluptez, deuant que de les admettre: elle ne fait pas grand compte de cell's qu'elle a aprouué (car aussi elle en admet & accepte aucunes) ny de l'vsage

*La vertu
tire l'au-
reille.*

d'icelles : mais la Temperance est gaye & agreable. Or veu que la Temperance mesprise la volupté, elle est l'iniure du souuerain bien. Tu embrasses la volupté, ie la re- primes. Tu as fruition de la volupté : ie m'en fers. Tu l'estimes le souuerain bien : Et quant à moy ie ne pense qu'elle soit seulement vn bié. Tu fais toutes choses pour l'amour de la volupté ; & moy , ie ne fay rien pour elle. Quand ie dy que ie ne fay rien à cause de la volupté, ie parle du sage , auquel seul tu accorde la volupté.

*La tempe-
rance agre-
able.*

Que la vertu gouuerne la volupté, si elle suit, pource que suiure est de celuy qui obeit; gouuerner de celuy qui commande: que la vertu ne peut retenir son nom, si elle depart de son lieu.



R ie n'appelle le sage, sur lequel est aucune chose, à moindre raison que la volupté. Mais estant occupé & saisi d'icelle, comment résistera il au travail & au danger; à la pauvreté, disette, & à tant de menaces qui environnent l'humaine vie & bruyent entour d'icelle? Comment supportera il la mort? comment endurera il la douleur? comment pourra il résister aux troubles & traverses du monde & des puissans ennemis, estant vaincu par vn tant mol & effeminé aduersaire? Il fera ce que la volupté aura suadé. Or sus vois tu pas qu'elle suadera beaucoup de choses? Elle ne pourra, dis-tu, suader des-honnestement, pour ce qu'elle est adioincte à la vertu.

Obiection.

Vois

Voistu pas de rechef, quel est le *Response à l'objection*
 fouuerain bien, auquel est besoin
 de garde, pour estre bien? Mais
 comment est ce que la vertu gou-
 uernera la volupté, que elle suit:
 veu que suiure, appartient à celuy
 qui obeit; gouverner & regir, à
 celuy qui commande? Vous met-
 tez derriere ce qui commande: Et
 en vostre endroit, ou de vostre
 part l'excellent office de la vertu,
 est de suggerer & dōner les volup-
 tez. Mais nous verrons si la vertu
 est encore vertu, à l'endroit de
 ceux qui l'ont tant inhumaine-
 mēt traitée: laquelle vertu ne peut
 retenir son nom si elle est departie
 de son lieu: Cependant, touchāt
 nostre question, ie monstrey
 plusieurs assiegez & environnez
 des voluptez enuers lesquels la
 fortune a espandu & prodigué

**suivant
 quelque
 autre lec-
 ture, il
 faudroit
 traduire,
 gouster.*

E

*Exemple
des voluptueux, fa-
vorisez de
fortune,
qui ont e-
sté me-
chans.*

tous les dons & presens, lesquels neantmoins il est force que tu auoues, mechans. Voy Nomētanus & Apicius, lesquels recherchent les biens (comme ceux là appellent) de la terre & de la mer, & recognoissent ou remarquent sur ta table des animaulx de toute sorte. Voy ceux là mesmes, qui regardent, de leurs liëts, leur cuisine qui delecte leurs oreilles de son & harmonie des voix : leurs yeux, par les spectacles : & leurs palais, par le goust & saueurs. Tout leur corps est prouoqué de molles, delicates & douces fomentations. Et à fin que les narines ne chommēt, ce lieu mesme est imbué & rempli de diuerses odeurs, en quoy l'õ sert à la luxure ou excès. Tu diras là s'õt es voluptez & toutesfois bien ne leur fera, pource qu'ils

Que la difference est grãde des voluptez & plaisirs des fols, mauuais; & des sages, reprenant ceux qui attribuent au vice la vertu & luy dōnent honnestē tiltre.

CHAP. XII.

MAL, dit il, leur sera, & se porteront mal, pource que plusieurs choses entrecement, & ont accostumé de suruenir, lesquelles troublent l'esprit; & les opinions, entre elles contraires, inquieteront & traouailleront l'entendement. Ce que i'accorde estre ainsi. Ce neantmoins ces mesmes fols inegaulx & soumiz au coup de repentence cōtraire, reçoieuēt de grãds plaisirs & voluptez; de maniere qu'il fault

E ij

*Voluptés
des sages.*

confesser que lors qu'ils les reçoivent ils sont aussi eslongnez d'ennuy & facherie, que de bon auis & entendement; & (ce qui aduiét à plusieurs qu'ils affollent d'une gaye folie, & deuiennēt en fureur par le ris. Mais au contraire, les voluptez des sages sōt remises, humbles & modestes; & sont quasi languissantes, ferrées & à peine notables; comme celles qui viennent n'estāt appellées, & cōbien qu'elles viennēt d'elles mesmes, ne sont en honneur, & ne sont receuës & accueillies, par aucune ioye de ceux qui les parçoient. Car ils les entremessent à la vie, comme le ieu, & recreation entre les choses serieuses. Qu'ils cessent donc de ioindre les choses non conuenables, & apliquer la volupté à la vertu, par lequel vice, ils flattent

tous les plus meschans. Pource que celuy la; plongé és voluptez vagāt tousiours & yure, sçait qu'il maine vne vie voluptueuse, il pense viure aussi avec la vertu: car il entend que la volupté ne se peut separer de la vertu. Et puis, il attribue la sagesse à ses vices, & se vante des choses qu'il deuroit cacher. Parquoy ils ne sont voluptueux, estans induits par Epicure, mais estans addonnez aux vices, ils ont caché leur luxure & desbord, au sein de la philosophie, & courent d'accord, là où ils entendent louer la volupté. Et cete volupté n'est pas estimée d'Epicure: certainement ie le pense ainsi, veu qu'elle est sobre, seiche & maigre: mais ils courent de volcé, au mesme nom cherchans quelque couverture & defense à leurs luxurieux plaisirs.

E iij

Parquoy ils perdent, ce qu'ils tenoyent, és maulx, pour feul bien, la hôte de pecher & faire mal. Car ils louent les choses qui les deuroyent rédre honteux, & se glorifient du vice, & pour cete cause il n'est pas mesme licite à l'adolescence de se releuer, depuis qu'un honneſte tiltre a esté donné à vne deshōneſte pareſſe & faincantiſe.

*Opinion touchant la ſecte d'Epicure:
preceptes d'Epicure : eſperance de
bonne nature : que le trop nuit en
la volupté; & qu'il ne ſe trouue en
la vertu, qui eſt reiglée.*

C H A P. X I I I.

VOICY pourquoy, cete louange de volupté ſe trouue pernicioſe, pour ce que les hōneſtes preceptes ſont

cachez au dedans ; & ce qui corrompt se monstre dehors. Certainemēt cete est mon opinion & iugemēt (ie diray cecy outre le gré de populaires & sectateurs) que Epicure commande choses sainctes & droictes, & si vous aprochez de prés, choses tristes: car cete volupté est reuoquée au petit & bas; & dit establie à la volupté la loy que nous disons establie à la vertu. Il commande qu'elle obeisse à la nature. Or ce qui suffit à la nature, est peu à la superfluité. Qu'y a il donc? Celuy, quiconque soit, lequel appelle le paresseux loisir & oisiveté & la gourmádise & luxure, felicité, cherche vn bon auteur à vne mauuaise chose: & cependāt qu'il en viēt là induit par vn doux nom, il suit la volupté, non celle qu'il oit, mais celle qu'il a appor-

*Preceptes
d'Epicure.*

tée: & quād il a commancé d'estimer & reputer les vices sēblables aux preceptes, ils'abandōne à eux, les suit, & prend ses plaisirs, nō en crainte, ny en cachettes, & mesmes n'ayant la teste couuerte. Parquoy ie ne dy pas ce q̄ tiennēt plusieurs des nostres, que la secte d'Epicure est maistrresse des mechancetez, ou escole du mal; mais ie dy cecy; Elle a mauuais bruit, elle est infame: & sās cause. Et aucun ne peut sçauoir celà, s'il n'a esté admis au dedās. Le front mesme donne lieu à la fable, & prouoque à vne mauuaise esperance. Cela est tel, qu'est l'homme vaillāt & vertueux, vestu de la robe de fēme. La pudicité constante & ferme, la vertu t'est sauue. Ton corps ne vaq̄; à aucune impudicité mais le tympan est en ta main. Parquoy q̄ l'on eslise vn tiltre hōneste

*Opinion,
touchant
Epicure.*

& l'inscriptiō mesme, incitāt l'esprit à repousser les vices, lesquels effeminēt incontinent qu'ils sont venuz. Quiconque s'est approché & est venu à la vertu, a dōné esperance d'une genereuse & bonne nature. Celuy qui suit la volupté, *Esperance de bonne nature.* semble enerué, abbatu, degenerāt soudain, & ayant à paruenir aux choses des-hōnestes : si quelqu'un ne luy distingue les voluptez, à fin qu'il sache, quelles d'entre elles, demeurent & se tiennent, au dedans du naturel desir, quelles sont celles qui meinent en ruine, & sont infinies, & plus elles s'emplissent, plus sont insatiables, ne se pouuans remplir. Or sus que la vertu precede, tout pas & vestige sera asséuré. La trop grāde volupté *Le trop en la vertu.* nuit; il ne fault pas craindre que le trop se trouue, en la vertu, pource

qu'il y a moyen & ordre en icelle.

*Que celuy est lache qui fait la vertu
chambriere de la volupté: ceux que
la volupté possède: voluptueux à
qui comparez: que l'abondant en
plaisirs & voluptez est serf de plu-
sieurs.*

C H A P. XIII.



E qui traueille par sa
grandeur, n'est bien,
ou chose bonne. Or
quelle chose est mieux

proposee que la raison, à ceux auf-
quels est echeu d'auoir vne nature
raisonnable: Et si elle plaist, preste
de ioindre, si cecy plaist, à sçauoir
qu'un train marche entour la vie
heureuse; la vertu aille deuant, que
la volupté accompaigne, & se tiē-
ne entour le corps, comme l'om-

*Ce cōman-
cement
semble ad-
ionsté, us-
ques à ces
mots: La
vertu ail-
le deuant.*

bre. Certainement, de bailler la vertu tres-excellente, pour chambriere à la volupté, c'est le fait d'un esprit, qui ne reçoit rien de grand. La vertu soit la premiere, qu'elle porte ces enseignes. Nous aurons neantmoins la volupté, si nous sommes maistres & modérateurs d'icelle. Quelque chose impetrera de nous par priere: rié ne nous cōtraindra. Mais ceux qui ont donné les commancemens à la volupté, ont esté priuez de l'un & de l'autre. Car ils perdent la vertu. Au reste, ils n'ont pas la volupté, mais la volupté les ha & possede; par le default & indigence de laquelle ils sont tourmentez, ou perduz, par l'abondance. Ils sont miserables, si elle les abandonne: plus miserables, si elle leur regorge & en ont trop. Comme surprins en

*Lascheté
de faire la
vertu chā-
briere de la
volupté.*

*Ceux que
la volupté
possede.*

*Belles com-
paraisons.*

la mer Syrtique, ores ils sont laissez à sec, ores ils nagent, plongez en l'onde, par le torrent. Et cecy aduient par vne trop grande intemperance, & par l'aveugle & inconsideré amour de la chose. Car il est dangereux d'obtenir les choses mauuaises, au lieu des bonnes. Cōme nous chassons, aux bestes sauvages, avec trauail & danger, de maniere que la possession d'icelles, apres que nous les auons prin-
 ses, nous donne aussi de la peine & de la sollicitude; car souuent elles dechirent & desmembrent les maistres; ainsi ceux qui iouissent & obtiennent de grands plaisirs & voluptez, sont entrez en vn grand mal, & icelles prin-
 ses ont prins ceux qui les ont pensé prendre. Et d'autant qu'elles sont en plus grand nombre & plus grandes, d'autant

*L'abondāt
 en volu-
 pte, serf
 de plu-
 sieurs.*

celuy-là est moindre , & serf de plusieurs,lequelle vulgaire appelle heureux. Je veux demourer encore en l'image de cete chose. Cõme celuy qui recherche les gistes des bestes sauuages , & estime auoir faiçt beaucoup de les prendre aux lacqs & toiles , & d'environner les grandes forests, de chiens, pour les suyure à la trace, laisse les choses meilleures & principales, & renonce à plusieurs deuoirs & offices, ainsi celuy qui suit la volupté, postpose toutes choses, & negligé la premiere liberté, & fournit & paye pour le ventre, il ne s'achete les voluptez , mais il se vend à icelles.

Qu'il aduient grand mal & chose estrange de ioindre la vertu à la volupté: que la liberté est innuincible, &

L I V R E I.

*quand: que la vertu seule monte,
où reside le souverain bien : vicil
precepte, suy Dieu: que c'est liberté
d'obeir à Dieu.*

C H A P. X V,



V'EST CE toutes-
fois, dict-il, qui em-
pesche, de confondre
ensemble la vertu &
la volupté, & de faire le souverain
bien tel, qu'il soit ensemble & hō-
neste & agreable, vertueux & vo-
luptueux? Car partie de l'honne-
ste ne peut estre, sinō l'hōneste. Et
le souverain bien n'aura pas sa sin-
cerité, s'il voit en foy quelque cho-
se dissemblable au meilleur. Et la
ioye certainement, laquelle pro-
cedde de la vertu, combien qu'el-
le soit vn bien, n'est toutesfois
partie du parfa et bien, non plus

que la tranquillité l'est de la lieffe, combien qu'elles naissent de tres-belles causes. Car ces choses là s'ont biens, mais qui suivent le souverain bien, & ne le consomment ou parfont. Mais celuy qui fait vne société de la volupté & de la vertu, & non égalité, hebete, & rebouche, par la fragilité d'un bien, tout ce qui se trouue de vigueur, en l'autre, & la volupté par ce moyen, subiugue, & assubiectit, en fin cete liberté inuincible, si elle n'a cogneu chose plus precieuse que foy. Car (ce qui est vne grande seruitude) elle commence auoir besoing de fortune. La vie soit ennuieuse & trauaillee, soupçonneuse, craintiue, redoutant l'accident, & les suspenduz moments des temps. Tu ne donnes à la vertu vn graue fondemēt, immobile, mais

*Ce qui ad-
vient de
joindre la
volupté à
la vertu.*

*La liberté
inuincible.*

tu veux qu'elle soit & demoure en lieu subiect à volubilité & incōstance. Et y a il chose plus muable & inconstante, que l'attente des choses fortuites, & la diuersité du corps, & des choses qui le touchent? Comme est il possible que celuy là obeisse à Dieu & reçoieue volōtiers tout ce qui luy peut aduenir, ne se plaignant du destin, interprete gracieux de ses accidens, s'il est esmeu, aux moindres eguillōs des voluptez & douleurs? Mais certainemēt il ne peut mesmes, estre bon defenseur de la patrie, ny protecteur des amis, s'il tēd aux voluptez. Parquoy le souverain biē mōte au lieu, d'où il ne peut estre tiré, par aucune force, où n'a entree, ny la douleur, ny l'esperance, ny la crainte, ny aucune chose, qui rende pire le droict,

&

*où monte
le souue-
rain bien.*

& premieremēt du ſouuerain biē.

Or il n'y a que la vertu qui puiſſe monter là. Ce lieu difficile d'accés, & pendant ſe doit frayer & rompre, par le pas d'icelle. Elle ſera conſtante, & ſupportera vaillamment tout ce qui aduiendra: elle ſera non ſeulement patiente, mais le mal luy viendra à gré, & ſçaura que toute la d'ifficulté des temps eſt la loy de nature. Et comme le bon ſoldat, endurera ſes playes, numbrera ſes cicatrices, & affligé & catré de traicts, & dards, mourant, aymera l'Empereur pour lequel il tombera mort, elle aura en l'eſprit, ce vieil precepte, Suy Dieu. Mais quiconque ſe plaint, ploie & gemit, eſt contraint par force de faire les choſes commandees, & neantmoins eſt tiré mal-gré

*La vertu
ſeule monte
où reſide
le ſouue-
rain bien.*

*Vieil pre-
cepte: Suy
Dieu.*

F

*Folie d'estre plu-
stost tiré,
que sui-
ure.* soy aux choses enioinctes. Or
quelle folie est-ce d'estre plu-
stost tiré, que suiure? Certaine-
ment, aussi grande, que par vne fo-
lie & ignorance de sa condition,
estre faché de ce qu'il t'est aduenu
quelque chose mauuaise & cōtrai-
re? ou s'esbahir & estre indigné des
choses, lesquelles aduiennent au-
tant aux bons qu'aux mauuais: ie
dy les maladies, le trespas, les debi-
litez, & autres inconueniēs & tra-
uerfes qui tombent en la vie hu-
maine. Tout ce qu'il fault souffrir
par la cōstitution de l'vniuers, soit
d'vn grand effort retranché de l'es-
prit. Nous sommes contraints à ce
fermēt, d'ēdurer les choses mortel-
les: & n'estre troublez ny esmeus
de celles qu'il n'est en nous d'eui-
ter. Nous sommes naiz au Royau-
me: c'est liberté d'obeir à Dieu.

*Inconue-
niens de la
vie huma-
ine.*

*Liberté
d'obeir à
Dieu.*

Quel est le conseil & suasion de la vertu: qu'elle fuffit à bien & heureusement viure.

C H A P. X V I.

LA felicité donc est assise, en la vertu. Que te suadera & conseillera cete vertu? Que tu n'estimes aucune chose, ou bonne ou mauuaise, laquelle n'aduiendroit ny par vertu, ny par malice. Apres, que tu sois immobile, cōtre le mal, par le biē, à fin que tu resēbles Dieu, de la part qui est licite. Qu'est-ce qui t'est promis, pour ce fait & obseruation de ce conseil? choses grandes & egalles aux diuines. Tu ne seras en rien contrainct, tu n'auras faulte d'aucune chose: tu seras libre, assure, sans dommage: tu ne seras rien

suasio & conseil de la vertu.

F ij

en vain : tu ne seras, en rien empesché. Toutes choses te viendront à souhait, riē n'aduiēdra contrainte, rien ne succedera cōtre l'opiniō & volonté. Quoy donc ? cete parfaicte & diuine vertu suffit elle à viure heureusement ? Pourquoy ne suffiroit elle ? ains elle ne suffit que trop. Car de quoy peut auoir faulte, celuy qui est mis hors du desir de toutes choses ? qu'est-ce que default exterieurement à celuy, qui a recueilly & amassé en soy toutes choses siennes ? Mais celuy qui tend à la vertu, encore qu'il ait cheminé fort auant, a besoin de quelque indulgence, & faueur de fortune, cōbatant encores & luitant entre les choses humaines, ce pēdāt qu'il deslie ce nœuel, & tout lien mortel. Qu'importe-il dōc ? De ce q̄ les vns sōt liez, les au-

DE LA VIE HEVREUSE. 43
tres astraincts, & les autres empes-
chez aussi. Celuy qui s'est auancé
aux choses plus hautes, & s'est es-
leué le plus hault, traine & tire la
longue chaine, n'estant encore
libre; toutesfois desia au lieu de
libre.

*Que le vertueux, pour responce à une
infinité d'objections cy mention-
nees, par son aduersaire, doit exer-
cer les œuures de la vertu, non pour
se penser rendre parfait, mais pour
estre meilleur que les mauuais.*

CHAP. XVII.

 I donc aucun de ceux-
là, qui abboient, se-
lon leur coustume, cō-
tre la philosophie dit,
Pourquoy donc parles tu plus ver- *objection.*
tueusemēt que tu ne vis pas? Pour-

quoy souz mets tu les parolles au
 superieur, & estimes que l'argent
 te soit vn instrument necessaire?
 Pourquoi es tu esmeu de la perte?
 Pourquoi iettes tu les larmes des
 yeux, ayant entendu la mort de ta
 femme ou de ton amy? Pourquoi
 regardes tu la renommee, & éstou-
 ché des propos malins que l'on
 tient de toy? Pourquoi tō champ
 est mieux cultiué, que l'vsage na-
 turel ne requiert pas? Pourquoi
 ne soupes tu, à ta prescription &
 volonté? Pourquoi tes vtensiles
 de mesnage sont tant propres?
 Pourquoi boit l'on chez toy du
 vin plus viel que toy? Pourquoi
 la maison est disposee & en ordre?
 Pourquoi sont cōferez les arbres,
 qui ne doiuent donner autre cho-
 se que l'ombre? Pourquoi ta fem-
 me porte aux aureilles, le cens &

DE LA VIE HEVREUSE. 44
reuen de la maison riche? Pour-
quoy le train de la maison est bra-
ue & paré de precieux habillemés?
Pourquoy le seruir & administrer
est chez toy , vn art? Et pour-
quoy l'argent n'est mis temeraire-
ment & comme il plaist, mais est
bien gardé , y a quelque escuyer
tranchant, ou maistre, pour cou-
per les viandes? Adioustes, si tu
veux: Pourquoi possedes tu, ou-
tre & pardelà la mer? Pourquoi
as tu plus que tu ne soignois?
C'est vne des honnesteté: ou tu
es tant negligent que tu ne co-
gnois le peu de seruiteurs: ou
tant excessif, que tu en as plus que
la memoire puisse suffire pour
les cognoistre. I'ayderay enco-
res & auanceray les iniures, & ie
m'obiecteray & proposeray cõtre
moy-mesme, plus que tu ne péses.

F iiij

*Responce
aux sus-
dictes ob-
iectiōs.*

Maintenant ie te respons cecy, nō pas comme sage, mais seulement pour paistre ta malueillance. Ie n'erre point. Parquoy i'exige de moy, non à fin que ie sois egal aux tresbons, mais à fin que ie sois meilleur que les mauuais. Cecy me suffit & me contente de retrācher, tous les iours, quelque chose de mes vices, & de reprēdre & tancer mes faultes & imperfectiōs. Ie ne suis parueni à la santé & guarison, & ny paruiēdray mesme: ie cōpose à ma goute des pieds, quelques adoucissements plustost que remedes, estāt cōtent si elle vient plus rarement, & icelle est moins facheuse & mauuaise. Et certainement estant comparé à vos pieds, ie suis vn debile coureur.

*Ce que
fait le sa-
ge.*

L'obicction susdicte & continuee, laquelle est respōdue par le philosophe, qu'il parle de la vertu, non de luy.

C H A P. X V I I I.



E ne dy pas ces choses pour moy : car ie suis au hault & extremité de tous vices : mais pour celuy qui a quelque chose d'apte vertueux. Vous parlez, dit-*Obiection.* il, d'une forte, vo⁹ viuez de l'autre. Cela a esté obiecté & reproché, par *Responce.* des hōmes tres-malins, & fort ennemis de tout homme de bien, à Platō, à Epicure, à Zenō. Car tous ceux-cy disoient, nō pas cōme ils ont vescu, mais comme il leur falloit viure. Ie parle de la vertu non pas de moy, & quant ie blasme & dy iniure aux vices, ie taxe principalement les miens: ie viuray cōme il fault: quand ie pourray. Et cete

malignité réplie de beaucoup de poisõ, ne me detournera des choses tres bõnes. Et ce venin, duquel vous tuez les autres, ne m'empeschera de perseuerer à loüer la vie, nõ que ie meine, mais que ie sçay qu'il faut mener: il ne m'empesche d'adorer la vertu, & de la suivre de loin, quãd ie deurois râper & aller à quatre pieds. Attẽdray-ie à vostre aduis qu'aucune chose ne soit violee & offensee par la malueillãce, laquelle mesme n'a pas espargné Rutilius ny Catõ, lesquels ne luy ont esté saincts? Pourquoy mesmes quelqu'vn ne semblera trop riche à ceux-cy, ausquels Demetrius Cynicus est & semble peu pauure? O l'hõme vertueux, & cõbatãt cõtre tous les desirs de nature! d'autãt pl⁹ pauure que les autres Cyniques, en ce que s'estant inter-

diët l'auoir, il s'est interdiët pareillement le demander. Ils le nient auoir eu assez de faulte & indigence: Car tu vois qu'il n'a fait profession de la science de vertu, mais de pauureté.

Quelle iugement de la mort de Diodore Philosophe Epicurië, qui s'est tuë soy-mesme: & la deffense de ce fait.

CHAP. XIX.

Ls nient que Diodorus Philosophe Epicurië, lequel depuis peu de iours a mis fin à sa vie, de sa propre main, ait fait seló l'ordonance & arrest d'Epicure, de ce qu'il s'est coupé la gorge. Les vns pésent q̄ ce fait d'iceluy soit vne folie, les autres, temerité. Cepédent iceluy heureux, & plein de bõne cõsciëce

*Iugement
sur la mort
de Diodore
s'estät tuë.*

*Suivāt les
Scolies.*

s'est rēdu tesmoignage, * mourāt,
& a loüé le repos de la vie, au port,
& à l'anchre de la vie qu'il auoit
menee: & dict, ce que malgré
vous, vous avez ouy, comme s'il le
vous, falloit faire aussi.

*Vixi, & quem dederat cursum for-
tuna, peregi.*

C'est à dire,

*J'ay vescu & parfait le cours que la
fortune*

M'auoit donné, &c.

Vous debatez & disputez de la vie
de l'vn, & de la mort de l'autre, &
vous abboyez au bruis & nom
des grands personages, à cause de
quelque excellēte & notable loüā-
ge cōme fōt les petits chiēs, au rē-
contre de quelques hōmes inco-
gneuz. Car il vo⁹ est expediēt que
persōne ne soit veu, cōme si la ver-
tu d'autruy vous faisoit hôte & re-

prochoit voz faultes & delits. Vo⁹ parez, enuieux les choses excellentes & belles, avec voz ordures, & n'entendez pas, comme vous osez ce faire, à vostre grande perte & detrimēt. Car si ceux là qui suiuent la vertu, sont auares, luxurieux & ambicieux, qu'estes vous, qui haïssiez le nom mesme de la vertu? Dites vous qu'il ne se trouue personne qui fasse ce qu'il dit, & qui viue selon l'exemplaire de son dire & propos? Et puis? S'en fault il esmerueiller? veu qu'ils disent choses vertueuses, cōstantes; haul-tes, grandes, qui surmontent toutes humaines; veu qu'ils s'esforcent de s'attacher aux croix, es-quelles chacun de vous, adioinct & met ses clouz; & toutesfois estās chassez & menez au suplice, ils pēdent à chacun trōc & arbre. Ceux

là qui se font mourir eux mesmes, s'exemptent d'autant de morts & croix, que de cupiditez: & neantmoins les medisans ont bõne grace de blasmer & iniurier autruy. Je penserois que cecy leur vaquast, si quelques vns, du gibet, ne cracheroient sur ceux qui les regardent.

Il persiste en la responce aux precedentes obiections: remonstre que le parler vertueux, mesmes sans l'effect est à louer. Propositions de l'homme constant & vertueux. CHAP. XX.

Les Philosophes ne font pas ce qu'ils disent: ils fõt neantmoins beaucoup, de ce qu'ils parlent, & conçoient en leur esprit, choses honnestes & vertueuses. Car s'ils faisoient comme ils disent, & leurs faiçts estoient

pareils ou conformes à leurs propos, y auroit il chose plus heureuse qu'ils seroient? Cependant tu n'as occasion de contemner les bons propos, & les cœurs remplis de bonnes pensées & cōceptions.

Le propos des salutaires affectiōs & voluptez, voire mesmes, sans l'effect, est louable. *Le parler vertueux sans l'effect louable.*

Se fault il esmerueiller s'ils ne mōtēt en hault? Honore touchāt les vertuz de difficile abord, ceux qui s'esforcent & atendent grandes choses, combien qu'ils tombent & ne viennent à bout de leur vouloir. C'est vn

faict genereux de regarder non à ses forces, mais à celles de nature attenter & essayer choses haultes & cōcevoir en l'esprit choses plus grādes, que ne peuuent faire ceux qui sōt ornez d'vn grād cœur. *Generosité* Qui est ce qui s'est proposé celà? Le ver-

ray la mort d'un mesme visage que ie l'oirray. L'obeiray aux labeurs quels qu'ils soyent, defendant & munissant les corps, au moyen de l'esprit. Je mespriseray les richesses aussi bien ne les ayant que si ie les auois, absentes & presentes: & si elles sont ailleurs, ie ne seray plus triste, & si elles luisent entour de moy, ie n'en seray plus hardy esleué. Je ne sentiray la fortune ny venant, ny quand elle se retirera. Je verray toutes les terres, comme miennes; ie verray les miennes, comme appartenans à tous. Je viuray cōme sachant que ie suis nay pour les autres: & pour cete raison, ie rendray graces à la nature des choses. Car pouuoit elle mieux faire, pour moy? elle m'a donné seul à tous; & tous à moy seul. Je ne garderay deshonnestemēt & d'v-

ne

DE LA VIE HEVREUSE. 49
ne vile façõ, & ne semeray & des-
penferay prodigalement auffi ce
que i'auray. Ie n'estimeray posse-
derrien plus que les choses bien
données : ie ne peseray, par le nō-
bre, ou poids aucuns biens faiçts
mais i'en feray cas, selon l'estime
de celuy qui recoit. Iamais, ie n'e-
stimeray beaucoup ou trop, ce
que l'homme qui en est digne, re-
ceura. Ie ne feray rien, par opiniõ,
mais à cause de la cõsciẽce, ie pen-
feray faire en la presẽce du peuple
tout ce que ie feray seul, & à part
moy. Il y aura moyẽ & mediocrité
de m'ager & de boire: ie m'efforce-
ray d'estaindre les desirs de nature
de n'emplir le vêtre & le tenir vui-
de. Agreable aux amis; doux & fa-
cile aux ennemis, ie feray gan-
gné deuãt que l'õ me prie, & iray
au deuant des honnestes prieres.

G

Je ſçauray que le monde eſt ma patrie, & que les Dieux cenſeurs & iuges des faiçts, preſident ſur moy, & ſont à l'entour de moy. Et toutes & quantes fois, que la nature repetera & retirera l'eſprit ou que la raiſon le renuoyra & luy donnera cōngé, ie ſortiray avec teſmoignage, que i'ay aymé la bonne conſcience, & les bonnes volontez; que la liberté d'aucun n'a eſté par moy diminuée, ny la mienne auſſi de perſonne.

Que ceux qui baiſſent la vertu reſemblent aux animaulx nocturnes, qui baiſſent la lumiere: obiection aux vertueux: reſponces à icelles meſmes.



ELVY qui proposera de ce faire, le voudra, & l'essayera, fachermera aux Dieux: & mesmes biē qu'il ne tienne & garde cela, il defaillera toutesfois à grandes entreprinſes, & desseins. Vous qui haïſſez la vertu, & l'obſervateur d'icelle ne faiçtes certainement rien de nouveau. Car auſſi les floibles lumieres redoutent le Soleil & haïſſent la clarté du iour, les animaulx nocturnes, lesquels s'estonnent au premier leuer du Soleil; cherchant çà delà, leurs cachettes & se muſſent en quelques fentes, craignans la lumiere. Gemiffez; & exercez voſtre malheureuſe langue, à blaſmer les gens de bien, tant que vous voudrez. Pourſuiuez, mordez enſemble, vous romprez de beaucoup

*Haineux
de la ver-
tu, compa-
rez aux
animaulx
nocturnes.*

plustost voz dents que vous ne les
 imprimerez sur eux. Pourquoy
 celuy là est amateur de la philoso-
 phie, & neantmoins, passe sa vie
 tant riche? Pourquoy dit il qu'il
 fault mespriser les richesses, & ne-
 antmoins il les ha? pourquoy esti-
 me il qu'il ne fait le tenir compte,
 & faire cas de la vie veu qu'il vit?
 Pourquoy dit il qu'il faille con-
 temner la santé, & toutesfois il
 la conserue fort songneusement,
 & l'ayme mieux tresbonne. Il esti-
 me aussi l'exil, vn nom vain, & dit:
 Car quelle mal ya-il de changer
 de regions? & ce nonobstant, il
 vieillit au pais. Il iuge pareillement
 qu'il ny a point de difference en-
 tre le long temps & le court: que
 le terme long, & brief est tout vn:
 ce neantmoins, si rien ne l'empê-
 che il prolonge l'age, & vit agrea-

Objection.

blemēt en vne grande vieillesse. Il dit que ces choses se doiuent mes-
 priser; nō à fin qu'il ne les ait, mais à
 fin qu'il les obtiēne avec moins de *Responce*
 peine & sollicitude. Il ne reiette- *aux obiec-*
 ra pas ces choses là de foy; mais as- *tions.*
 seuré il les poursuiura, si elles s'en ** ce mot,*
 vont. Oū ie vous prie, la fortune, *s'entēd en*
 baillera en garde les richesses plus *neutre*
 feurement, qu'au lieu, d'oū elle *genre, pour*
 les retirera, sans regret & plainte *s'entendre*
 de celuy qui les rend ? Lors que *le vallant*
 Marc Caton louoit Curius & *de quatre*
 Coruncanus, & le siecle auquel le *cens fois*
 crime estoit subiect à la censure, *cens mille*
 & y auoit peu de lames d'argent, *sesterces*
 il possedoit & estoit riche de qua- *en genre*
 tre cens * sesterces ; il possedoit *masculin*
 certainement moins que Crassus *& se rap-*
 & plus que Caton le Censeur. Si *porte ainsi*
 elles sōt comparées, il auoit sur- *le sesterce*
 passé son Byfayeul de beaucoup *à dix de-*
 niens *tournois,*
 & demy *& demy*
 de nostre *de nostre*
 monoye de *mōnoye de*
 France *France*
 Voy Budé.

pl⁹ qu'il n'estoit surpassé de Crassus. Et si luy fussét venues, ou eust rencōtré plus grands biens & richesses, il ne les eust pas mesprisées. Car le sage ne s'estime indigne d'aucuns biens de fortune: Il n'ayme pas les richesses, mais plustost les veut que de les laisser. Il ne loge pas en l'esprit, mais il les reçoit en sa maison. Il ne reiette pas les richesses possédées, mais il n'en faiçt cas & veut administrer & donner plus grande matiere à sa vertu.

Qu'il est meilleur que le sage soit riche, que pauvre, pour exercer la vertu: ce qui sert de responce à son haineux que le sage ne se mesprise: que les richesses n'ont mesme lieu en la maison du sage, & en celle de son contraire.



R qui est celuy qui doute, que l'homme sage n'ait plus grande matiere & occasion, de demôtrer & estaller son cœur & volonté, ayât des richesses qu'estant pauvre; veu qu'en la pauvreté, la vertu ne peut faire autre chose, que n'estre inclinée, ny deprimée: mais es richesses, la tempérance, la liberalité, la diligence, la disposition, & la magnificence ha le champ ouuert, pour estre pratiquées? Le sage ne se mesprisera; combien qu'il soit de tres-petite stature, il voudroit neantmoins estre grand: & mesmes il sera de valeur, estant gresse & menu de corps, & ayant perdu l'œil? il aymeroit mieux toutesfois estre fort & robuste. Et

L'homme sage & riche, peut mieux exercer sa vertu que pauvre.

G iiii

ces choses en sorte ; qu'il sçache qu'il y a en soy autres choses de plus de valeur ou meilleur . Il supportera la mauuaise santé & l'indisposition, estant maladiſ, & desirera la bonne santé: Car certains cas les encores que pour la somme de la chose, ils soyent petites, de maniere quilz se puissent soustraire, sans la ruine du principal bien adiouſtent neantmoins quelque chose à la perpetuelle liesse, qui naist & procede de la vertu. Les richesses le touchent, & resioüissent, comme vn bon & fauorable vent celuy qui nauige, comme le beau iour, & le lieu soleille, quand il fait froid & le temps est bruineux. Or qui est celuy de noz sages, estimans la vertu estre le seul bien qui nie que ces choses que nous appel-

*Biens ou
choses for-
tutes nō-
mées in-
differentes*

lons indifferentes, & ayent en foy quelque prix, & que les vnes valent mieux & soient plus excellentes que les autres? A aucunes d'icelles on attribue vn peu d'honneur, à certaines autres beaucoup. A fin d'oc que tu n'eres, les richesses s'ot mises entre les choses principales. Pourquoi donc (dis-tu) te moques tu de moy, veu qu'elles ont chez toy mesme lieu, qu'en ma maison? Veux tu sçauoir, qu'elles n'ont vn mesme lieu? Si les richesses s'escoulét de moy, & m'eschapent, elles n'emporteront rien qu'elles mesmes; quant à toy, tu seras estonné & esperdu, & tu sembleras delaisé sans toy, si elles se retirent d'auanture, de toy. Les richesses auront chez moy quelque lieu, chez toy, le supreme, les estimant sur tout. Finalement les

richesses sont à moy : mais tu es
aux richesses.

*Que le Sage peut auoir de grandes ri-
chesses honestement acquises : qu'il
doit donner & comment : que le
mauuais don est compté entre les
des-honestes pertes.*

· C H A P . X X I I I .

 E S S E donc de defendre
l'argét aux philosophes.
Personne n'a onques cõ-
damné le Sage, à cause de la pau-
reté. Le Philosophe aura de grã-
des richesses : mais non vsurpees
sur aucun, & arrachees, ny enfan-
glantees du sang d'autruy, acqui-
ses sans faire tort à personne, sans
deshõnestes gains, desquelles l'ys-
sue soit aussi honeste que l'en-
tree, & ausquelles personne ne

porte enuie, ny aspire, sinon le mal-
 ling. Exagere les tant que tu vou-
 dras, elles sont honnestes: en quoy
 veu qu'il y a beaucoup de choses,
 que chacun veille dire siennes, il
 n'y a rien, toutesfois, qu'aucun
 puisse dire sien & se l'attribuer. Or
 celuy-là ne retranchera point de
 foy la benignité de fortune, & ne
 se glorifiera du patrimoine hon-
 nestement acquis, & n'en aura
 honte. Toutesfois, il aura aussi
 de quoy se glorifier, si ouurant sa
 maison, & ayant admis les ci-
 toyens sur ce qui leur appartient,
 il peut dire; Que chacun emporte
 ce qu'il aura recogneu sien. O le
 grand personnage, tresbien ri-
 che, si l'œuure accorde à cete voix,
 si apres ces parolles, il a tout au-
 tant: ie dy ainsi, si seurement &
 asseuré, il permet la recherche au

*Le Sage ne
dit reietter
les richesses.*

peuple, si personne ne trouue chez luy, aucune chose, sur laquelle il mette les mains pour l'époigner, il sera hardiment & publiquement riche. Ainsi le Sage ne permette qu'aucun denier entre mal en sa maison. Luy mesme ne refusera ny exclura les grandes richesses, biens de fortune, & le fruct de la vertu. Car pourquoy est-ce qu'il leur enuiera vn bon lieu? qu'elles viennent & soient logees. Il ne les produira par iactance & gloire, & ne les cachera, ou recelera. L'vn appartient au cœur debile, l'autre au timide & bas, comme ayant dedans le sein vn grand bien. Et comme i'ay dict, il ne les iettera de la maison. Car que dira il? c'est à sçauoir s'il dira; Vous estes inutiles; ou bien, ie ne sçay pas vser des richesses Comme ccluy qui pour-

ra faire le chemin à pied, aymeroit mieux toutesfois monter en coche, pour estre porté, & faire son voyage plus aisémēt; ainsi le pauvre, s'il peut estre riche, le voudra: & aura des richesses, mais comme legeres, & qui s'en iront & euanouiront: il ne souffrira qu'elles soient facheuses à aucun autre, ny à soy, Il donnera. Quoy? vous auez dressé les aureilles. Quoy? estes vous prests de prendre & recevoir? vuidés vous le sein? Il donnera aux bōs, ou à ceux qui pourra faire bons. Il dōnera auec tres-grand cōseil, il esliera ceux qui sont tres-dignes: cōme celuy qui aura souuenance qu'il faut rendre cōpte tant de ce que l'on a employé, que des choses receuës. Il donnera par vne droicte & probable raison. Car le mauuais don est compté

*Le mau-
uais don*

*compté en-
tre les des-
honestes
pertes.*

entre les des-honestes pertes. Il aura le sein facile & non percé, duquel beaucoup de choses sortent, & rien ne tombe ou se perde.

Qu'il est difficile de donner, par iugement & raison : comme le don & bien-faiçt se doibt conferer: que la liberté est ainsi appelée pource qu'elle depart d'un cœur libre: qu'il y a des Philosophes amateurs de sapience: autres qui l'ont déjà acquise & les propos des vns & des autres.

C H A P. XXIIII.



*Difficile de
donner.*

D I C O N Q V E estime que soit chose facile de dōner l'abuse. Il y a en cete affaire beaucoup de difficulté, pourueu que l'on donne par conseil & raison, & que l'on n'espanse, d'auã-

ture & de force. Je fay plaisir à ce-
 tuy cy : ie preste & fay credit à ce-
 tuy-là : ie subuiens, & ayde à ce-
 tuy cy, i'ay pitié de celuy-là. l'e-
 quippe l'vn, digne que la pauure-
 té ne detourne, emmeine, & tien-
 ne occupé. l'offriray à aucuns, ie ne
 donneray à autres, combien qu'ils
 ayent faulte, pource que bien que
 ie donne, ils auront ce nonobstât
 faulte & indigence. Je presenteray
 à quelques vns : ie bailleray & in-
 culqueray à autres, par force. Je ne
 peux, en ce cas, estre negligent, ie
 ne fay iamais plus de noms, & ne
 me renomme plus que quand ie
 donne. Quoy? dōnes tu, estât prest
 de receuoir? mais plustost ne de-
 uant perdre? Que la donation soit
 en tel lieu d'où elle ne se puisse re-
 peter, & puisse estre renduë. Que
 le bien faict & plaisir soit collo-

*Comme le
 don & biē
 faict se*

*doit confes-
rer.*

*D'où la li-
beralité a
pris son
nom.*

qué ny plus ny moins que le thre-
sor caché profond en terre, lequel
tu ne descouures & tires du lieu
où tu l'as enfouy , s'il n'en est be-
soin. Quoy? combien grande ma-
tiere & occasion de bien faire ha
la maison mesme de l'homme ri-
che? Car qui est-ce qui appelle la
liberalité seulement vers les hom-
mes de longue robe. La nature cõ-
mande de profiter aux hommes
& leur ayder & seruir, quel inte-
rest y a il qu'ils soient serfs, ou li-
bres, nobles, francs ou libertins, de
iuste liberté, ou donnee entre les
amis? en quelque lieu que l'hom-
me soir, là est le lieu au bien fait
& plaisir . Parquoy il peut es-
pandre l'argent au dedans de sa
maison , & exercer la liberalité;
lequelle a esté ainsi renommee,
non pour ce qu'elle est deuë aux
libres,

DE LA VIE HEVREUSE. 57
libres, mais de ce qu'elle depart
d'une libre & franche volonté.
Cete liberalité n'est iamais exer-
cée par le sage, à l'endroit des d'es-
honnestes & ceux qui en sont in-
dignes; & iamais ne se lassera tant
qu'elle ne remplisse quasi du tout
vn digne personnage quand elle
le trouuera. Vous n'avez donc
que faire d'entendre mal & de
trauers, ce que les Philosophes
disent honnestement, constam-
ment & courageusemēt. Et pre-
nez garde premierement à cecy.
L'amateur de sagesse est autre cho-
se: & celuy lequel a desia acquis la
sagesse autre. Le premier te dira;
Ie parle bien; mais ie suis enco-
re embourbé, & veauté entre
plusieurs maux. Tu n'as que faire
de me demander & requerir se-
lon mon formulaire, veu que ie

*Distinctiō
de philoso-
phes.*

H

forme & fais principalement, & m'esleue, suiuant vn grand exemplaire: si ie marche plus auant exige tout ce que i'ay proposé, à fin que mes faiçts correspondent à mes parolles. Mais ayant acquis la forme & perfection du bien humain, se gouuenera autrement avec toy & dira: Premièrement il ne fault pas que tu te permittes & licencies de iuger des meilleurs. Il est aduenu que ce qui m'est deia argument de la vertu & droicture, desplait aux mauuais. Mais à fin que ie te rende la raison, pour laquelle ie ne porte enuie à personne des mortels, entens que ie promets, & combien i'estime chacun. Je nie que les richesses soient vn bien: car si elles estoient bonnes, elles feroient les hommes bons.

*Propos du
consommé
Philosophe.*

Maintenant ce qui se trouue chez les mauuais, ne se peut dire, bien. Le leur nie ce nom & terme. Au resté ie confesse qu'il fault auoir les richesses, qu'elles sont vtils & fort profitables, pour les commoditez de la vie.

Pourquoy & comment le sage ne met les richesses, au rang des biens ou choses bonnes: que quelque chose qui puisse aduenir au sage, soit mal soit bien, il ne change de volonté & constance; mais qu'il ay-me mieux le bien que le mal; l'aise, que l'aduersité.

C H A P. X X V.

H ij



V I m'empesche donc & me garde de les mettre au nombre des biés ou choses bonnes ? Entendez ce qu'en icelles ie fay autrement que vous, puis que nous sommes d'accord qu'il les fault auoir. Mets moy en vne maison tres-opulente ; mets l'or, & que l'argent soit en commun vsage. Ie ne me priseray pas ce nonobstant, à cause de ces choses, lesquelles, sont hors de moy, combien qu'elles soient chez moy. Transporte moy sur le pont * Sublice, & me chasse entre les pauvres & indigents, ie ne me mesprimeray pas pourtant, d'estre au rang de ceux, qui tendent la main pour auoir l'aumofne. Car quelle perte y a il ou quel interest, si le morceau de pain default à celuy auquel ne

**C'estoit
 un pont à
 Rome sur
 le Tybre,
 qui s'apel-
 loit ainsi
 pource
 qu'il estoit
 de bois.*

default pouuoir mourir? Qu'y a il donc? i'ayme mieux cete opulente & magnifique maison, que le pont. Mettez moy parmy choses belles, excellentes, & parmy vn pompeux & agreable appareil, ie ne m'estimeray en rien plus heureux, de cecy, d'auoir vn beau manteau sur mon dos, & de voir le pourpre par la place souz les pieds de mes conuiues, ou ceux que i'auray appelez pour banqueter. Ie ne seray de rien plus miserable, si ma teste lasse repose & s'appuye sur vn pongnee de foin, & si ie couche sur la coultre ou paillasse * Circense, enueloppé d'vn mechant linceul troué. Qu'y a il donc? I'ayme mieux demonstrier mon intention & volonté, avec la robe pretextee & candide ou blan-

** Cete coultre estoient les iocs & roseaux merus, que l'on semoit en la Place dicte Circue, à Rome, là où les pauvres médians se couchoient.*

che, que non pas estant vn gueux ayant la chemise nouée sur les espaules. Quoy que toutes sentées me viennent à souhaiet, que lon aiouste nouvelles gratulatiōs aux premieres, ie ne m'en glorifieray pas pourtant. Change au contraire cete indulgence du temps; que mon esprit soit touché & affligé & de tous costés de perte pleur, & diuers assaults, qu'il ne se passe vne heure sans plainte. ie ne me diray pas pourtant, miserable entre les choses tresmiserables; & pour cete raisō ie ne detesteray aucun iour; car j'ay prouueu qu'aucun iour ne me fust triste & facheux. Qu'y a il donc? J'ayme mieux temperer la ioye que reprimer les douleurs. Ce Socrates te dira cela. Fay moy victorieux de toutes nations. Que

DE LA VIE HEVREUSE. 60
le delicat , & gracieux char de
Bache , depuis le leuer du So-
leil , me porte triomphant , iuf-
ques à Thebes. Que les Roys des
Perfes demandent les droictz.
Ie me penferay principalement
homme, ie consulteray, par tout,
avec les Dieux . Conioins à ce
tant grand honneur & gloire, le
foudain & contraire changement;
ie feray mis au tropheed d'autruy ,
pour orner la pompe & triom-
phe du superbe & redoutable
vainqueur , ie ne feray chassé ny
porté, plus humble & bas de cou-
rage , au char d'autruy , que i'e-
stimes au mien. Qu'y a il donc?
i'ayme mieux toutesfois vaincre ;
qu'estre prins . Ie ne feray cas &
mespriseray tout le Royaume de
la fortune ; mais si l'on me don-
ne le chois , ie prendray d'ice-

H iij

luy les meilleures choses. Tout ce qui viendra à moy , se fera , bon : mais i'ayme mieux que les choses plus faciles & agreables viennent , qui trauillent moins celuy qui les a & manies . Car il ne fault pas que tu estimes , qu'il se trouue aucune vertu , sans labeur : mais certaines vertus ont besoin d'eguillon ; & autres, de brides, pour les reprimer . Comme le corps à l'auial & pendant d'vn mont se doit retenir, & au monter és lieux arduz & difficiles, pousser de force & avec ahan; ainsi quelques vertuz descendent au pendant , quelques autres montent avec peine, la pente. Dou- te l'on que la patience , la force, la perseuerance ne monte, ne s'ef- force, & ne resiste à l'encontre de tout leur pouuoir ? & toute autre

*Nulle ver-
tu sans la-
beur.*

vertu , qui est oppoſée aux rigueurs & aduerſitez , & ſurmonte la fortune ? Quoy donc ? Eſt-il pas également manifeſte, que la liberalité, temperance & manſuetude vôt par vn meſme chemin difficile & pendant ? En celles cy nous contenons l'eſprit, de peur qu'il tōbe. En celles là , nous l'exhortons & incitons . Nous prendrons donc pour la pauureté , ces tres-puiſſantes & fortes, lesquelles eſtans impugnees deuiennent plus fortes : nous nous ſeruirons pour les richesses , de celles-là plus diligentes & ſongneuses , lesquelles tiennent leur pas ſuspendu & ſouſtiennent leur charge & fardeau.

Conclusion que le Sage ne vit autrement qu'il parle : qu'il y a grande difference entre les richesses du Sage, & celles du fol: que le sage desnüé de ses richesses ne perd rien du sien : qu'il supporte l'erreur de son haineux & contraire, comme Iupiter les folies des Poetes qui disent mille sottises de luy.

CHAP. XXVI.

ESTANT cecy ainsi diuisé, j'ayma mieux me seruir de celles qu'il faille exercer & pratiquer plus paisiblement, que de celles, desquelles l'experience est le sang & la sueur. Parquoy, dict le Sage, ie ne vis point autrement que ie parle, mais vous auez ouy autrement. Le son des parolles tant seulement est paruenü à voz oreilles,

vous ne demandez & ny cherchez ce qu'il signifie. Quelle difference y a il donc entre moy fol, & toy sage, puisque nous voulons auoir tous deux? Bien grande: Car les richesses, chez le sage, sont serues, & constituees en seruitude: mais chez le fol, elles commandent. Le sage ne permet rien aux richesses: mais les richesses vous permettent toutes choses. Et comme si quelqu'un vous auoit promis l'eternelle possessiõ d'icelles vo' vous y accoustumez & y mettez vostre cœur: mais le sage, medite principalement la pauureté, & pense en icelle, lors qu'il est au milieu des richesses. L'Empereur iamais ne se fie tant à la paix, qu'il ne se prepare à la guerre, laquelle est declaree, encore qu'elle ne se fasse. La belle maison, comme si elle ne

Obiection.

*Difference
des richesses
du sage
& du fol.*

pouuoit estre bruslee, ou tomber par terre, & les biens & richesses, comme si elles auoient passé tout danger, & estoient si grandes que la fortune n'ait assez de forces, pour les consommer, vous abusez & endormissent, estans insolents, & orgueilleux. Vous iouez, ocieux, au moyen des richesses, & n'adusez pas le danger d'icelles. Comme bien souuent les Barbares, assiegez & ignorans des machines de guerre, regardent, paresseux le labeur des assiegeans, & n'entendent pas où les choses tendent, qu'ils voyét preparer de loin; il vous en aduient tout de mesme. Vous moisissez en vos biens, & ne pensez pas combien d'accidets, & dangers vous menacent de toutes parts, & sont proches, pour emporter vos precieuses, despoüil-

*Compa-
raison.*

les. Quiconque emportera les richesses du sage luy laissera neantmoins tout ce qui est sien. Car il vit ioyeux des choses presentes, assure de l'aduenir. Je ne me suis persuadé rien plus, dit Socrates, ou quelque autre, ayant mesme droit, prerogatiue & puissance, à l'encôtre des choses humaines, que de ne flechir & tourner le cours & action de ma vie, à voz opinions. Conferez, communiquez ensemble de toutes parts, & tenez voz propos accoustumez, ie ne penseray point que vous proferiez iniures, mais i'estimeray que vous iertiez tres-miserables, les cris des petits enfans, au berceau. Celuy auquel est escheu la sagesse dira ces choses là, lequel est commandé de l'esprit exempt des vices, de reprendre les autres, pour leur pro-

Le sage desnüé de ses richesses ne perd rien du sien.

fit & guarifon, & non pour aucune haine qu'il leur porte. Il leur adiouftera ces chofes : I'eftime vofre maintient, non pour l'amour de moy, mais pour l'amour de vous. Car de hair les calamitez, & trauailler la vertu & luy dōner de la peine, eft renonciation de la bōne eſperance, & deteſtatiō d'icelle. Vous ne me faites aucune iniure, non plus certainement qu'aux Dieux, font ceux-là qui renuerſent & mettent bas leurs autels: mais la mauuaife volōté & le mauuais confeil & deliberation ſe mōſtre meſmes là où elle n'a peu nuire. Je ſupporte voz ignorances & erreurs ny plus ny moins que Iupiter tref-bon & tref-grand endure les folies & falaiſes des Poètes, deſquels l'vn luy a attaché & impoſé des ailes, vn autre des cornes,

*Folies des
Poètes.*

vn autre la faiçt adultere, & raudant la nuit:ou couchant dehors: l'autre rigoureux enuers les Dieux, l'autre inique à l'endroit des hommes, l'autre rauisseur & corrompeur des nobles & francs, & mesmes des parens & des alliez: vn autre, parricide, & debellateur du Royaume d'autruy & paternel. Dequoy n'est aduenu autre chose sinon d'oster aux hommes la honte de pecher, s'ils eussent creu Iupiter estre tel, que ceux-là le descricient. Mais cōbien que ces choses ne m'offensent en rien, ie vous admoneste toutesfois, pour l'amour de vous, honorez la vertu. Croyez ceux lesquels l'ayans long temps suiui, crient qu'ils s'uyent quelque grande chose, & laquelle se monstre de iour en iour plus grāde. Reuerez là comme Dieux,

* C'est à dire, ne dites mot, & a fallu ainsi traduire à cause de ce qui suit: et suivant la signification latine Fauere, pro, si- lere, & les professeurs d'icelles, comme Prelats: & toutes les fois qu'il aduiendra de faire mention sainte, * fauorisez aux langues. Ce mot, comme plusieurs estiment n'est pas tiré, de faueur: mais le silence est enioinct, à fin que le sacrifice se puisse deuëment parfaire, sans le bruit ou murmure d'aucune mauuaise parole.

Le Philosophe introduict Socrate parlant: monstre que le sage est constât & immobile comme le rocher, en la mer frappé & battu des vagues & des vents, autres obiections contre le sage, &c.

CHAP. XXVII.

Est beaucoup plus necessaire que ce silence vous soit imposé & enioinct, à fin que quand quelque chose est mis

mis dehors & proferé par cet oracle, vous voyez ententiement sans dire mot. Quand quelqu'un contrefait le sistre en le touchant, quand quelqu'un ouurier de couper les parties charnues & muscles de ses bras, ensanglante ses bras & espauls, d'une main suspendue; quand quelqu'une se coulant & rampant sur ses genoux, hurle, & le vieillard entouré d'un linge, portant le laurier & la lanterne, en plain midy, crie, que quelqu'un des Dieux est irrité, vous courez & vous assemblez, pour ouir; & certifiez, en vo⁹ estounás & demourás tousefbays, que celuy la est diuin. Voicy Socrates qui crie de la prisõ, qu'il a purgée y entrát, & rēdue plus hōneste q̄ toute cour, quelle est ceste fureur? quelle cete nature enne-

C'estoit un instrument de cuiure, duquel les Egyptiens vjoyent aux sacrifices d'Isis & cet instrument touché rendoit un son clair & agu.

Socrates introduit parlant.

mie des Dieux & des hommes, de diffamer les vertuz, & violer les choses sainctes par paroles malignes? Louez les bons, si vous pouuez, sinon, n'en dites mot, & les passez souz silence. Que s'il vous plaist exercer ceté maudite licéce, courez vo⁹ sus l'vn l'autre, & vous faictes la guerre. Car quand vous vous desbordez & bandez contre le ciel, vo⁹ faictes, ie ne dy pas, sacrilege, mais vous perdez vostre peine. J'ay donné aucunefois à Aristophanes matiere de ieux & risées, toute cete troupe de poetes Comiqs a dressé & ietté sur moy le vein de ses faceties. Ma vertu a esté illustrée par les mesmes choses, qui l'affailloiet. Car il luy est expediēt d'estre produite & attaquée, & ne se trouuēt aucuns q̄ entēdēt mieux, cōme elle est grande, que

ceux lesquels, en la prouoquât & assaillant ont senty ses forces. La durescé du caillou n'est mieus cogueuë d'aucun que de ceux qui le frappent. Le me presente ny plus ny moins que quelque escueil ou rocher qui se decouure en certain endroit de la mer, destituë, lequel les flots ne cessent point de battre, de quelque part qu'ils viennent: & neantmoins ils ne la mouuent de sa place, ou ne la cõsommët pour tant de siecles, au moyen de leurs frequents assaults. Assaillez, faites effort, ie vous surmõteray par la patience. Tout ce qui va à l'encontre des choses fermes, immobiles & indontables, exerce, à son dam, sa force. Parquoy cherchez quelque molle & obeissante matiere, en laquelle voz traits puissent entrer & faire breche.

Le sage constant & immobile, comme le rocher assully des vagues & des vents.

Objection. Or vous est il loisible de rechercher & sonder les maux d'autruy & de iuger d'aucun? Pourquoy ce Philosophe demoure au large? pourquoy est ce que cetuy cy se traite bien? vous prenez garde aux petites truffes ou besses d'autruy estans couuers de plusieurs malins vlceres. C'est tont ainsi que si aucun se moquoit des verrues des corps tresbeaux, estant neantmoins luy mesme mágé & confomé d'une meschâte & pernicieuse rongne. Vous reprochez à Platõ, qu'il a demádé l'argent; à Aristote, qu'il l'a receu: à Democrite, qu'il l'a mesprisé: à Epicure qu'il l'a cõfommé vous obiectez à moy mesme Alcibiade & Phedre. O que vous ferez par vsage heureux, aussi tost qu'il: vous aduiendra d'imiter noz vices! Que ne prenez vous

DE LA VIE HEVREUSE. 67
plustost garde à voz maulx, qui
vous assassinent de toutes parts,
les vns vous assaillans par dehors,
les autres brullás en voz mesmes
entrailles. Les affaires humaines ne
font en tel lieu & estat cōbien que
vous cognoissiez peu vostre estat
& condition, & qu'il vous reste
tāt de loisir, qu'il vous soit loisible
de demener vostre langue & exer-
cer au blasme & vitupere des bōs.

*Que le sage preuoit les tēpestes qui me-
nacent les ignorans : que la vie est
diuisée & entrecouppée de diuer-
sés volontés & propositions: que
le pire des maulx est changer les
mesmes vices, que ce qui est re-
quis & estimé de plusieurs est trou-
ué bō & nō pas ce qu'il fault louer &
demāder. Ce que disēt les Stoiques.*

· C H A P. X X V I I I .

I iij

VOUS n'entédez pas ces choses, & portez vn visage eslongné de vostre fortune, cōme plusieurs lesquels estans au * Cirque ou au theatre, pour prédre leur passetéps ont leur maison funeste & desastree & ne sçauēt leur mal n'ē ayāt esté aduertiz. Mais quant à moy regardant de hault, ie voy qu'elles tempestes menacent, qui doiuent rompre vn peu plus tard leur nue, & descharger leur orage, ou sont tāt proches, qu'elles vo⁹ emporterōt & vo⁹ & ce qui est vostre, si elles vo⁹ abordēt de pl⁹ pres. Quoy? vn certain bourbillon (encore que vous ayez peu de sentimēt) ne rote il pas voz esprits, & enuelope fuians, & cherchāns mesmes choses; & ne les rait il pas & emporte, ores esleuez en hault, ores

**C'estoit
vne grāde
place en
rond oū
l'on iouoit.*

DE LA VIE HEVREUSE. 68
iettez & aheurtez cōtre bas? Pour-
quoy nous recommandent ils les
vices d'un grād consentemēt? Cō-
bien que nous n'essayons rien au-
tre chose, que ce qui est salutaire,
il sera bon toutesfois de se retirer
& escarter en soy-mesme. Nous se-
rons meilleurs à part. Quoy? que
direz vous de ce qu'il est loisible
de se retirer deuers les vertueux
personnages, & eslire quelque
exemple, auquel nous dressions
& conformions nostre vie? Alors
il peut obtenir, ce qui a pleu vne
fois, si personne ne suruient, qui
detourne & detorde, avec l'aide
du peuple, le iugement encore
imbecille. Alors il peut prolonger
la vie d'une egale & mesme tenuë,
laquelle nous diuisions & entre-
coupons de tres-diuerfes & dif-
ferentes volontez & conseils. Car

I iiij

*Le pire des
maux,
chager les
mesmes
vices.*

entre les autres maux, cestuy là est le pire, que nous changeons les mesmes vices. Ainsi ne nous aduient certainement de persister & demourer en vn mal deja familier. Vne chose nous plaist apres l'autre, & nous tourmente & donne de la peine. Et cecy aussi que noz iugemēts non seulement sont mauuais, mais aussi legers. Nous flottons & vacillons, & comprenons vne chose, par l'autre: nous laissons les choses que nous auons demandees, & retournons à celles que nous auons laissees; nostre cōuoitise & repentance ont alternatiuement leur tour. Car nous dependons tous des iugemens d'autrui, & ce nous semble tres-bon, qui est requis & estimé de plusieurs, & nō pas ce qu'il fault leuer & demander. Et nous n'estimons

*Ce qui est
requis &
estimé de
plusieurs
semble bñ.*

de foy le chemin bon & mauuais, finõ par la quãtité des pas & vesti- ges, esquels ne se remarquẽt aucũs de ceux-là qui retournent. Tu me diras: Que faist tu Seneque? Tu de- laisses ton party. Certainemẽt noz Stoiques disẽt: No⁹ ferõs en actiõ, iusques à la fin & extremité de la vie, nous ne cesserons point de trauailler, pour le bien commun, d'aider & secourir chacun, de sub- uenir aussi aux ennemis, & nous efforcer de la main. Nous sommes ceux qui ne chommons point, & ne sommes en aucun temps de l'annee oisifs, & ce que dict ce personnage tres-disert, Nous pressons du morion nostre teste chenuë. Nous sommes ceux, à l'édroit desquels riẽ n'est ocieux deuant la mort, de maniere, que si la chose le permet, la mort mes-

*Ce que di-
sent les
Stoiques.*

me n'est pas ocieuse. Pourquoi nous dis tu les preceptes d'Epicure, aux mesmes commancemens de Zenon? Que ne fuis tu par delà, bien & graument, si ton party & ta secte t'ennuye, plustost que de sortir dehors? Ie te respódray presentement ces choses. Que veux tu dauantage, sinon que ie me réde semblable à noz chefs? Qu'y a il donc? I'iray non pas où ils m'auront enuoyé, mais là où ils me conduiront.

Le Philosophe veut prouuer qu'il ne delaisse point les preceptes de ceux de sa secte, & promet user de diuision en ce qu'il dira, à une bonne fin.

MAINTENANT ie te prouue, que ie ne laisse point les preceptes des Stoiques, car certainement ils ne se sont eux-mesmes departis des leur: & toutesfois ie serois tres-excusable, bien que ie ne suyuisse les preceptes, mais les exemples d'iceux. Je diuiseray en deux parties ce que ie dy. Premièrement à fin qu'aucun puisse, mesme de son premier âge, s'addonner entièrement à la cōtemplation de la vertu, chercher la maniere de viure, & l'exercer secretement. Et puis à fin que quelqu'un, ayant meritè la solde & gages, de l'age trauaillee puisse à bon droict ce faire, & apliquer les esprits à autres actiōs, à la maniere des Vierges Vestales, lesquelles diuisans les annees entre les offices, aprennent à faire les

choses sacrees , & quand elles les ont aprinſes , les enſeignent aux autres.

Recherche de la verité , en quoy y a deux ſectes contraires : les opinions d'icelles pour quelles cauſes le ſage ne ſe meſlera de la Republique : ce qui eſt requis de l'homme.

C H A P. X X X.



E demõſtreray auſſi que ces choſes plaiſent aux Stoiques , nõ que ie me fois eſtably loy , de ne rien commettre contre le dire de Zenon ou de Chryſippe , mais pource que la choſe permet que ie me conforme à leur opinion , laquelle ſi aucun ſuit toujours d'un , cela n'appartiët à la vie , mais à vne faction. Pleuſt à Dieu que

toutes choses fussent déjà monstrees, & que la verité fust incontinent decouuerte, sans que nous changeassions aucune chose des decrets & resolutions. Nous *Recherche de la verité.* recherchons maintenant la verité avec ceux qui l'enseignent. En cecy sont contraires deux principales sectes, des Epicuriens, & des Stoiques: mais l'une & l'autre enuoye au repos, par diuerse voye. Epicure *Epicure.* dict; Le sage ne se meslera de la Republique, & n'en approchera, si n'en est besoin, pour quelque chose suruenü. Zenon *Zenon.* dict: Il se meslera de la Republique, s'il n'y a quelque chose qui l'empesche. L'un de propos deliberé demande le repos & loisir, l'autre par la cause. Or cete cause *Pour quelles causes le sage ne se meslera* est assez ample & manifeste, si la Republique est tant corrompü,

*de la Re-
publique.*

que l'on ne la puisse secourir, si elle est occupée de maux, le sage ne s'efforcera ou travaillera en vain, & ne s'employera en choses qui ne serviront de rien, s'il a peu d'autorité ou de forces. Et la République aussi ne l'admettra, si l'indisposition de sa personne l'empêche & si l'est maladif. Comme le débile ne frèteroit, sur mer, un vaisseau rompu & brisé, & comme il ne donneroit son nom, ou ne s'enrôleroit pour aller à la guerre: ains il ne viendra à la manière de vie, à laquelle il sçaura qu'il est inhabile & mal propre. Celuy donc qui a toutes choses entières, peut subsister & se retenir en seureté, avant qu'il experimente aucunes tempestes, & tout soudain se cōmettre aux bons arts, & exiger cet heureux loisir & repos, observa-

teur & amy des vertus, lesquelles mesmes peuuent estre exercees & pratiquees par les plus tranquilles & reposez. Cecy est requis & exigé de l'homme, qu'il profite, s'il est possible à plusieurs hommes: *Ce qui est requis & exigé de l'homme.* sinon, à peu: sinon aux prochains, & à tout le moins à foy. Car quád il sert & se rend vtile aux autres, il faiçt ce qui est commun. Car celuy qui se faiçt pire, ne nuit pas tant seulement à foy, mais aussi à tous ceux, auxquels il eust peu seruir & profiter, estant meilleur qu'eux: ainsi, si aucun merite biẽ de foy, il profite aux autres en ce qu'il prepare pour leur seruir.

Le philosophe pose & establit deux Republicques, l'une, pour la contemplation, l'autre pour l'action.

LIVRE. I.
CHAP. XXXI.

*Deux sortes de Re-
publiques.*



OMPRENONS en l'esprit, l'une grande, & vrayement publique, qui contient les Dieux & les hommes, en laquelle nous ne regardons à cet angle, ou à celuy-là, mais nous mesurons les bornes & limites de nostre cité au Soleil; l'autre, à laquelle nous a admis la condition de naistre. Or cete cy appartiēdra aux Atheniēs, ou aux Carthaginois, ou à quelque autre, de maniere qu'elle n'appartienne pas à tous les hommes, mais à certains. Aucuns s'employent en vn mesme temps, aux affaires de l'un & l'autre Re-
publique, grāde & petite: aucuns tant seulemēt, à celles de la petite; autres, à celles de la grande seule. Nous pouuons seruir à cete plus grande

grande Republique, voire mesme estant en repos; ains mieux encore en repos & loisir qu'autrement, ce croy ie: à fin que nous recherchions que c'est de la vertu, s'il ny en a qu'une ou plusieurs: si la nature ou l'art rend les hommes bõs: si c'est vne seule chose qui cõpréd les mers & les terres, & les choses qui y sont inferées & ioinctes: Si Dieu a espandu plusieurs semblables corps; si toute matiere est cõtinue & plaine, de laquelle toutes choses sont faiçtes & se font, ou si elle est deduite, & si le vuide est entremeslé aux solides. Si Dieu assis regarde son œuure, ou le manie; à sçauoir s'il est entour d'iceluy exterieurement, ou en tout infus & mis dedans: Si le monde est immobile, ou s'il le faut mettre au nõbre des choses caduques.

** ou im-
mortel suy-
uant un
autre ex-
emple*

K

Celuy qui contemple ces choses, que faiçt il au regard de Dieu? Il faiçt que tant d'œuures d'iceluy ne demourēt sans tesmoin. Nous auōs coustume de dire, que le souverain biē est viure selon la nature. La nature nous a faiçts & engēdrez à l'vn & à l'autre, pour la contemplatiō des choses, & pour l'action. Prouuōs maintenant ce que nous auons diçt cy dessus.

Le Philosophe s'applique icy à la prouue des choses susdictes: monstrāt que chacun veut sçauoir & cognoistre les choses incogneuēs quel lieu nature a donné à l'homme pour estre regardée attentiuemēt: que l'hōme est trop mortel, pour paruenir à la cognoissāce des choses mortelles: que la contēplatiō n'est sans action: que la vertu, sans actiō est vn bien impar-

DE LA VIE HEVREUSE. 74
faict : que le sage en repos, faict plus
qu'un autre en action: trois manie-
res de Vie.

CHAP. XXXII.



VOY dōc? cecy sera il pas
proué, si chacun prend
conseil de foy & aduise
quel desir & grāde affection il a de
cognoistre les choses incogneuës
& comme il est esmeu & excité à
toutes fables? Aucuns nauigēt, &
endurēt les labeurs d'un lōg voya-
ge, pour le seul salaire & esperance
de cognoistre quelq̄ chose cacheé,
secrete & eslongnée. Cete chose
attire les peuples aux spectacles;
cete cy cōtraint de chercher ce qui
est enfermé, sonder les choses plus
secretes, fueilleter & remarquer les
antiquitez, & entendre les mœurs
des natiōs barbares. La nature no⁹
a donné vn esprit curieux; & co-

*Nature
nous a dō-
né vn es-
prit curi-
eux.*

K ij

gnoissant son art, industrie & beauté elle nous a engédrez spectateurs, à tāt de spectacles de choses, pource qu'elle perdrait le fruit de foy, si elle mōstroit à la solitude, choses tant grādes, tant excellentes, tāt subtilemēt tirées, tāt nettes & propres, & diuersemēt belles. Afin q̄ tu sçaches qu'elle a voulu estre regardée avec attētion & merueille, & nō simplement veuë, voy quel lieu elle nous a dōné. Elle no⁹ a establiz au milieu de foy, & no⁹ a dōné la veue de toutes choses: & n'a tant seulement faict l'homme droict, mais aussi a faict, pour la contēplation, qu'il peust poursuivre & remarquer les astres, du Levant, tōbans en l'occidēt, & tourner son visage pour voir tout: elle luy a faict le chef le pl⁹ hault & esleué, & l'a assis sur le col ployable

*Quel lieu
Nature a
donné à
l'homme
pour estre
regardée
attantive
ment.*

DE LA VIE HEVREUSE. 75
& qui se peut flechir. Apres elle a
produict & mis en auât six signes
de iour, & six de nuict, & n'a laissé
aucune partie de soy à desployer, à
fin que par les choses, lesquelles,
elle auoit presentees aux yeux d'i-
celuy, elle luy donnaist aussi & cau-
fast vn desir des autres: car nous ne
voyōs pas toutes choses, ny si grā-
des, ny en telle quantité qu'elles
sōt, mais la pointe de nostre veuë,
en recherchant f'ouure le chemin,
& iette les fondemēs du vray, à fin
que la recherche & inquisitiō, pas-
se des choses apertes, & manifestes
és obscures, & trouue quelque
chose plus antique que le monde:
d'oū ces astres sont sortis; quel e-
stoit l'estat de l'vniuers, deuāt que
chacune chose fust diuisee en ses
parties; quelle raisō a retiré & des-
ioinct les choses abysmees & con-

K iij

fuses; qui a assigné les lieux aux choses: si de leur nature les choses pesantes s'ont descēdues, les legeres sont montees hault, ou si outre le poids & portée des corps, quelque plus grande force a donné & estably loy à chacune chose: si celà est vray, ce qui est principalement prouué, que les hōmes soiēt partie de l'esprit diuin, & comme certaines scintilles des sacrez, soyent *

**Suivant
les scolies.*

faultez en terre, & se soiēt attachez en lieu nō propre & estrāger. Nostre pēsee rompt les réparts & defenses du ciel, & n'est pas contēte de sçauoir ce qui se monstre. Elle recherche, dit elle, ce qui est outre le monde, s'il y a vne profonde & desmesurée estendue, ou si cela mesme est limité & enfermē de ses bornes: quel est l'estat & portement des choses excluses si elles sont sans forme & confuses,

ou si de toutes parts elles obtiennent autant de lieu, si icelles mesmes sont propremēt disposees, & designees, si elles ioignent ce mōde, ou si elles s'en écartent loin, & se tiennent & roulent au vuide: si sont indiuiduz, les choses par lesquelles se forme & compose tout ce qui est nay & naistra, ou si la matière en est cōtinuee, & en tout muable & suiette à changer: si les elements sont cōtraires entre eux; s'ils ne combattent, mais conspirēt par choses diuerfes. Celuy qui est nay pour rechercher ces choses, estime qu'il n'a reęu beaucoup de temps, encore qu'il se l'approprie entieremēt: & combiē qu'il ne permette que par facilité il luy en soit rien osté, ou luy en échappe par negligence, combien qu'il garde fort auare ses heures,

K iiij

& marche de ce train, iufques aux limites du dernier âge de l'homme, & que la fortune ne luy ofte ou arrache aucune chose de ce que la nature luy a ordonné & estably: ce neantmoins l'homme est trop mortel, pour paruenir à la cognoissance des choses immortelles. Je vy donc selon la nature, puis que ie me suis totalement addonné à elle, & que ie l'admire & reuere. Or la nature a voulu que i'aye fait l'vn & l'autre, de m'occuper à l'action & la contemplation aussi. Je fay tous les deux, pource que la contemplatiō mesmes n'est pas sans actions. Mais il importe, dis tu, de sçauoir, si tu es venu à icelle, pour le plaisir & contentement, ne demandant d'icelle, autre chose, que l'assidue contemplation, qui n'a point d'issuë. Car

L'homme trop mortel pour paruenir à la cognoissance des choses immortelles.

La cõtemplation n'est sans action.

elle est douce & agreable, & a ses attraiçts & allechemens. Je te res-
pons à cela, il n'importe non plus,
de quelle volonté, tu meines la vie
ciuile, que de demourer tou-
fiours sans aucun repos, & ne pré-
dre iamais aucun temps, pour re-
garder, des choses humaines, aux
diuines. Comme il n'est probable
d'appèter les choses sans aucune
amour des vertuz, & sans l'instru-
ction de l'esprit, ny mesmes de
produire & faire les œuures mes
(car il fault mester & considerer
ces choses ensemble) ainsi est vn
bien imparfait & languissant, la
vertu abandonnée au repos, & loi-
sir, sans l'action, ne monstrant ia-
mais ce qu'elle a aprins. Qui nie
que celuy-là doiuë essayer le fruiçt
qu'il a faiçt, par l'œuure? & non
seulement penser ce qu'il fault fai-

*Vertu sans
action, biē
imparfait.*

re, mais aussi mettre dehors & employer aucunes fois la main, pour amener à la vérité, les choses qu'il a méditées? Et s'il n'y a point de retardement du costé du sage, ou ne tienne à luy: Si celuy qui fait & pratique ne default, mais defaultent les choses à faire, luy permettras-tu d'estre quant & soy? De quelle volonté & à quelle intention, le sage se retire à part & cherche le repos? Afin qu'il sçache, qu'il fera aussi, quant & soy des choses au moyē desquelles il puisse profiter à la posterité. Certainement nous sommes ceux qui disons, que Zenon & Chrysippe ont fait de plus grandes choses, que s'il eussent conduit les armées, obtenu les honneurs, & fait les loix, lesquelles ils ont establies, non à vne seule ville, mais à tout le gen-

re humain. Qu'y a il donc, pourquoy vn tel repos ne conuienne à l'homme de bien & vertueux, au moyen duquel il puisse ordonner & dresser les siecles futurs; & ne vienne à haranguer & discourir à peu de gens, mais deuant tous hommes de toutes nations quels qu'ils puissent estre? Je demande en somme si Cleanthe, & Chryssippe, & Zenon ont vescu selon leurs preceptes. Tu ne respondras douteusement qu'ils ont vescu tout ainsi qu'ils auoiēt dit qu'il falloit viure. Mais personne d'entre eux n'a administré & gouverné la Republique. Ils n'ont eu, dis tu, la fortune ou la dignité telle, qui a de coustume estre admise au maniemēt des affaires publiques: ce neantmoins ils n'ont pas vescu ocieux. Ils ont trouué comme le repos & tráqui-

Le sage, en repos fait plus qu'un autre, en action. lité d'iceux , pourroit plus seruir aux hommes , que la course, peine & sueur des autres . Parquoy ceux

Trois manieres de vie.

cy ont ce neantmoins esté veuz auoir fait beaucoup, encore qu'ils ne fissent rien publiquement. D'auantage il y a trois manieres de vie, entre lesquelles l'on demande volontiers laquelle est la meilleure. L'une vaque & s'applique à la volupté; l'autre à la contemplation, & la troisieme à l'action . Premièrement, laissant à part toute contention & haine, que nous auons demōstré implacable à ceux qui suivent diuerses opinions, voyons si toutes ces choses là, viennent à vne mesme fin, souz vn different tiltre. Celuy qui approuue la volupté n'est pas aussi exempt de contemplation: celuy qui s'est adonné à la contemplation, n'est aussi sans vo-

lupté, comme celuy duquel la vie est destinee aux actions, participe à la vie contemplatiue & n'est sans contemplation. Il y a dis tu, grâde difference, que quelque chose soit la proposition, ou ce qui est adioinct d'une autre proposition ou conseil. Certainement bien grande difference. Toutesfois l'un n'est point sans l'autre. Et cetuy-là ne contemple point sans action, & cetuy-cy ne fait sans la contéplation. Et le troiesme duquel nous estimons mal d'un commun consentement, n'aprouue pas la volupté paresseuse, mais celles qui red les hommes forts & fermes, par l'action. Ainsi cete mesme secte volontaire, est en action. Pourquoy ne seroit elle en action, veu qu'Epicure mesmes dict, qu'il se retirera quelquefois de la volu-

pté, qu'il appetera auffi la douleur, si la repentance ou est bien proche de la volupté, ou la moindre douleur vient à estre prinse pour la plus griefue & facheuse? Où tend cela? Et en quelle fin? Pour faire paroistre q̄ la contéplation, est agreable à tous. Les autres veulent & demandent cete là, cete cy nous est station, & non le port. Aiouste maintenant qu'il est licite à l'ocieux ou retiré de viure selõ la loy de Chryssippe. Je ne dy pas qu'il endure le repos, mais qu'il l'esluse. Les nostres disent que le sage ne viẽdra à administrer chacune Republique. Que se doit on foucier comme le sage puisse venir au repos? ou pource que la Republique luy default, ou pource qu'il default à la Republique. Si la Republique doit defaillir à tous,

DE LA VIE HEVREUSE. 80
& tousiours defaillera à ceux qui
cherchent ennuyeusement, ie de-
mande à quelle Republique le sa-
ge viendra. Viendra-il à la Repu-
blique des Atheniens, en laquelle
Socrates est condamné, Aristote
fuit, de peur qu'il le fust? en la-
quelle l'enuie opprime les vertuz?
Vous me nirez que le sage vueille
aprocher cete Republique. Vien-
dra-il donc à la Republique des
Carthaginois, en laquelle il y a
continuellement sedition, & la li-
berté de tout homme de bien est
oppugnee, le droict & le bon au-
ly, en laquelle l'on exerce vne cru-
auté grande & inhumaine à l'en-
droit des ennemis, & mesmes l'on
vse d'hostilité enuers les amis? Il
fuira pareillement cete cy. Si ie les
veux nombrer toutes, ie n'é trou-
ueray aucune qui vueille souffrir

le sage ou que le sage vueille souffrir & endurer. Que si ne se trouue la Republique laquelle nous faisons, le repos commence à estre necessaire à tous, pource que ne se trouue, en aucune part ce qui se pouuoit preferer au repos. Si quelqu'un dict estre tresbon de nauiger, & puis nie qu'il faille nauiger, sur la mer, en laquelle aduiennent souuent naufrages, & les soudaines tempestes sont frequētes, qui emmeinent par force, celuy qui gouerne le timon, au contraire ie pense que celuy-là me defend de freter & faire voile, combien qu'il loue la nauigation.

Fin du liure de la vie heureuse.

LE



LE PREMIER LI-
VRE DE LVCIÈ AN-
næ Seneque,

DE LA TRANQVILLI-
té de la vie, adressé à Serene.

De la traduction de GABRIEL CHAR-
PVYS Tourangeau.

*Le Philosophe se demonstre atteint d'une infirmité
qui ne se peut dire ny maladie ny santé: ne ten-
dant au droit vaillamment, ny au mal aussi.*

CHAP. I.

VSANT de recherche & in-
quisition, en moy, Serene,
certains vices m'apparois-
sent mis à découuert, que ie pou-
vois prendre à la main, & toucher
dessus; autres plus obscurs, retirez

L

& cachez, & autres non cōtinuez, mais retournás par interualles, lesquels ie peux dire tres-facheux & ennuyeux, cōme ennemis vaguás çà & là, & assaillans & escarmouchás selon les occasiōs; au moyen desquels, nulle de ces choses est licite, estre preparé comme en la guerre, & assureé, cōme en la paix. Ce neantmoins ie cognoy principalement en moy cete habitude & constitution (car pourquoy ne confesseray-ie la verité, comme au medecin?) que ie ne suis, à la bonne foy, & entierement deliuré, des choses que ie craignois & haïssois, & que de rechef aussi ie n'y suis subiect & asseruy. Comme ie suis colloqué en vn estat non tres-mauuais, aussi est-il plaintif, hargneux & fascheux. Je ne suis malade, aussi ne suis-ie pas sain. Il

ne fault pas que tu difes, que tous les commencemens des vertus font tendres, & qu'avec le temps ils endureffent & prennent force & fermeté. Je n'ignore pas que les choses meffmes, lesquelles, en eſpece & apparence font debiles, ie dy la dignité, le bruit de l'eloquence, & tout ce qui eſt ſubiect au ſuffrage & voix d'autruy, reprennent force & vigueur avec le temps, & comme malades, leur ſanté. Et celles qui apreſtent les vraies forces, & celles, qui ſont par vn certain fard, ornées, à fin de plaire, attendét les ans iuſques à ce que le traict de temps leur ameine peu à peu la couleur. Mais i'ay peüt que la couſtume laquelle apporte la conſtance aux choses, n'enracine en moy plus avant ce vice, & luy faſſe prendre

Choses debiles prennent force avec le temps.

Couſtume ameine conſtance aux choses.

*Que fait
la conuer-
sation.*

pied . La longue conuersation
 tant des bons que des mauuais
 cause & induit l'amour . Ie ne te
 peux tant & si bien monstrier v-
 ne fois , que par parties , quelle
 est cete infirmité de l'esprit , en-
 tre l'vn & l'autre douteux , ny ten-
 dant vertueusement à la droictu-
 re , ny aux choses mauuaises , Ie
 diray les choses qui m'aduiennent
 ce fera à toy , de trouuer vn nom
 à la maladie . Vn grand amour de
 l'espargne me detiét , ie le cōfesse .
 Le liēt non agencé , & accom-
 modé à l'ambition & gloire , me
 plaist ; l'habillement & robe do-
 mestique & vile , non en reserue ,
 ny ayant à se prendre avec solici-
 tude me plaist , non tirée du cof-
 fre , ny pressée de poils , ou de mil-
 le moyens & instrumens . La viã-
 de me plaist , que ces familles &

*Espar-
gne.*

*L'habillem-
ent.*

seruiteurs n'apprestent, ny attendent, non apresté beaucoup de iours deuant, ny seruy des mains de plusieurs; mais aisé à aprester & facile, n'ayant rien de dehors apporté par le prix, & achapt, ou bien n'ayant à defailir, en quelque lieu que l'on se trouue, ny grief ou de charge au patrimoine & au corps, & ayant à retourner par où il est entré. Le seruiteur domestique né chez moy de l'esclau, rude & mal propre, me plaist; l'argent peasant du pere rustique, sans aucun œuure & nom de l'ouurier: & la table, non excellente & belle par la diuersité des taches & pieces rapportees ny cogneuë des citoyens par plusieurs successions de maistres propres & gentils en vtensiles, mais assie pour mon

*Le viure.**Le serui-
teur.**L'argent.*

DE LA TRANQUILLITE
vsage, laquelle n'amuse & detien-
ne les yeux d'aucun conuiue par
la volupté & plaisir, & ne les en-
flamme ou allume d'enuie. Apres
que ces choses ont bien pleu, l'ap-
pareil de quelque train offusque
& touche l'esprit: les esclaves bra-
ues & mieux vestuz & en couche
qu'en la propre maison, & la
troupe des seruiteurs reluisans
& propres en leurs habits. La
maison pareillement, par où l'on
marche en icelle precieuse, y e-
stans les richesses dissipées & se-
mées par tous les coings, les l'am-
bres & toicts riches & luisans, & le
peuple flateur & cōpagnō és biēs
du patrimoine, qui se consom-
ment & vont à neant. Que diray-
ie des eaux reluisantes en bas au
fonds, & coulantes à l'entour des
festins mesmes, parleray-ie des

*L'enuie
des pom-
pes.*

viâdes dignes de leur festin & souper? L'excès par sa grande splendeur m'a estonné & enuironné de toutes parts, bruyant entour mes oreilles, comme ie venois de la longue moisissure de la sobrieté. Ma veuë chancelle vn peu, & plus aisément i'esseue l'esprit que les yeux deuers cete superfluité & bonbance. Parquoy ie me retire non pire, mais plus triste. Et ie ne marche tant hautain, entre ces miennes besongnes friuoles, & vne tacite pensée & doute me viēt en l'esprit, à sçauoir si ces choses là sont point meilleures; il n'y a rien d'icelles qui me change, & toutefois il n'y a rien qui ne m'esbranle & estonne. Il me plaist de suiure la force des preceptes & aller au meilleur de la Republique.

L iij

Il me plaist de receuoir les honneurs & charges, non induit par le pourpre, ou par les verges d'or, mais à fin que ie soys plus propre, appareillé, & plus vtil, aux amis & prochains, à tous les citoyens & puis à tous les hommes. M'estant plus aproché, i'ensuy Zenō, Cleante, Chryssippe, desquels toutesfois aucun ne s'est accosté de la Republique; mais l'a laissée arriere. A laquelle quand i'aplique mon esprit, qui n'a accoustumé de s'acheurer, lors qu'il se presente quelque chose, ou indigne (selon qu'il y a beaucoup de choses indignes, en la vie humaine) ou peu aisément coulant, ou quand les affaires qui ne sont beaucoup à estimer, ont requis vn long temps, ie retourne au repos & à la vie tranquille: & comme le bestail lassé &

recreu, va plus viftement en son eſtable, il me plaift & ſuis bien aife de me contenir en la maifon.

Que perſonne ne m'oſte ou retrâche aucun iour, ne pouuant me rendre aucune choſe digne d'vne ſi grande perte, que l'eſprit ſe tienne & ioigne à ſoy-meſme, qu'il ſ'entretienne, qu'il ne faſſe riē d'eſtrange ny eſlongné de luy : rien qui appartienne au iuge. Que la

tranquillité vuide de tout ſoucy public & particulier ſoit aymee.

Mais quand la lecture de la vertu m'a renforcé le courage, & apres

que les nobles exemples m'ont eguillonné, ie ſuis bien aife de fortir dehors & m'en aller au palais, de donner ma parole & voix à l'vn, de ſeruir à l'autre par mon ayde, & luy preſter la main, de maniere qu'encore qu'elle ne luy

*Qui apres
le repos
l'on re-
tourne
aux affair-
res.*

doieue de rien seruir, elle s'efforce neantmoins de ce faire : ie suis bien aise, en la cour, de reprimer & reprendre l'arrogance de quelqu'un, qui s'abuse de s'enfler & enorgueillir des prosperitez. I'estime certainemēt qu'il vault mieux, es estudes regarder les choses mesmes, & parler pour l'amour d'elles : au reste, permettre les parolles aux choses, de maniere que le propos non pourpensé & élaboré, s'uyue par où elles le meinent & cōduisent. Qu'est il besoin de cōposer choses qui ayent à durer à iamais? Veux tu maintenant faire que les nepueux & la posterité ne tetaise? Tu es nay à la mort, ou pour mourir; la tacite mort a moins d'ennuys & facheries. Parquoy à fin d'employer le temps, à ton vsage, & profit, & non pour

auoir louïange, escry quelque chose d'vn simple stile. Il est besoin de moindre labeur à ceux qui estudient au iour la iournee, & comme par bourees. De rechef, quand l'esprit s'est deliuré de la grande meditation & estude, il est ambicieux & cupide d'hōneur, au moyen des parolles, en quoy il desire exceller par eloquence, ny plus ny moins qu'il meurt d'enuie d'aspirer ou esperer plus hault, de maniere que le parler sort dehors ou il est exigé & requis, pour la dignité des choses, & affaires : lors ayāt oublié la loy, & le plus estroit iugemēt, ie suis porté & guidé plus hault, non seulement par ma bouche. Et à fin que ie ne poursuiue plus long temps, chacune chose, pour l'esplucher par le menu, cete infirmité d'vn bon entendement

DE LA TRANQUILLITE

me fuit en toutes choses, de craindre que ie ne coule peu à peu, ou ce qui donne plus de soucy & de peine; que ie ne pende tousiours, semblable à celuy qui doit tóber, & qu'il y ait parauanture plus que ie ne preuoy pas pour y remedier. Car nous regardons familieremēt les choses domestiques, & la faueur nuit tousiours au iugement. I'estime que plusieurs pouuoient paruenir à la sagesse, s'ils n'eussent pensé y estre paruenuz, s'ils n'eussent dissimulé en eux certaines choses, & passé manifestement par dessus quelques autres. Car il ne fault pas que tu pēses estre plus de perir par l'adulation d'autruy, que par la nostre. Qui est-ce qui a osé se dire la verité? Qui est celuy mis entre les troupes des flatteurs & applaudisseurs, lequel ce neant-

*C'est autāt
se flater
soy-mesme
qu'estre
flaté d'au-
truy.*

moins ne se soit beaucoup flaté soy-mesme? Le te prie donc, si tu as quelque remède, par lequel tu arrestes cete mienne incertitude & agitation, tu me repute digne, que ie te doive la tranquillité : ie sçay bien que les mouuemens de l'esprit ne sont dangereux, & n'amenēt aucune chose tumultueuse. Et à fin de l'exprimer par vne vraye similitude, ce dequoy ie forme plainte, ie ne suis vexé de la tēpeste, mais i'en suis ennuyé, & l'abhorre. Tirez donc tout ce qu'il y a icy de mal; & ayde deuāt tous, à celuy qui est en peine, & trauail.

De l'instabilité & inconstance du monde.

CHAP. II.



ERTAINEMENT,
Serene, ie cherche à par
moy y a long temps, à
qui i'estime vne telle
affection d'esprit, semblable, & ne
suis de plus pres admonnesté par
l'exemple d'aucun, que de ceux,
lesquels d'une longue & griefue
maladie, sont assaillis de quelques
petites emotions, & legeres offen-
ses, & ayans euité les restes, ils sont
neâtmoins inquietez de soupçons,
& estans guariz, baillent la main
au medecin, & blasment ou calō-
nient toute chaleur de leur corps.
Le corps de ceux-là, Serene, n'est
pas peu sain, mais peu accoustu-
mé à la santé. Ainsi il y a quelque
tremeur aussi de la mer calme &
tranquille, ou du lac, qui s'est ap-
paisé apres la tempeste. Parquoy il
est besoin non de ces choses dures

& rigoureuses par dessus lesquelles *Resolution*
 les nous passons legerement, qu'è *du doute*
 quelque lieu tu te contraries, & *& incer-*
 donnes obstacle & empeschemēt, *titude sus-*
 qu'aucunesfois tu te courroucés à *dicte.*
 toy, aucunesfois tu insistes fort
 contre toy-mesmes; mais ce qui
 est le dernier, que tu t'aioustes
 fôy, & croyes que tu vas le droict
 chemin, n'estant aucunement de-
 tourné par les vestiges de plu-
 sieurs, qui courent de trauers, çà
 & là, & d'aucuns qui errent entour
 la voye. Or ce que tu desires est
 grand & tres-hault, proche de
 Dieu, n'estre esbranlé où troublé.
 Les Grecs appellent *εὐθυμεία*, ce sie-
 ge stable de l'esprit, dequoy De-
 mocrite a faiçt vn excellent liure:
 quant à moy, ie l'appelle tranquil-
 lité: car il n'est pas necessaire imi-
 ter ny transferer les parolles à leur

DE LA TRANQVILLITÉ

*Recherche
de la tran-
quillité.*

forme & maniere. La chose de laquelle nous traittons se doit remarquer par quelque nom, qui doit auoir la force & energie de l'appellation Grecque, & non pas la propre face. Nous cherchons donc comme l'esprit ira tousiours egal, & d'vn cours heureux, cōme il se pourra estre propice, regarder ioyeux & gay ce qui est sien, de maniere qu'il n'interrompe cete ioye, mais demeure en vn paisible estat, ne s'esleuant iamais, & ne se deprimant aussi. La trāquillité sera cela: Cherchons en general le moyen de paruenir à icelle. Tu prendras du remede publicce que tu voudras. Il fault cependant tirer dehors, & mettre en veuë tout le vice, duquel chacun cognoistra sa part. Tu entendras par semblable, avec
l'ennuy

l'énuy de toy, cōbien tu as moins d'affaire, que ceux, lesquelz la honte en leur simulation plustost, que la volonté tient liez à vne belle profession, & traueillans souz vn grand tiltre & qualité. Tous sont en vne mesme cause & ceux qui sont vexez par legereté & ennuy, & par vn assiduel changemēt de propos & deliberatiō, ausquels plaist tousiours mieux celle qu'ils ont laissée: & ceux là qui moisissēt & baillent en loisiueté. Aiouste ceux là lesquels ny plus ny moins *Inconstans* que ceux qui ne peuuent dormir se tournent ça & là, & se mettent tantost d'vne façon, tantost de l'autre iusques à ce qu'ils trouuent le repos, par le moyen de la lassitude & formans souuent l'estat de leur vie, ils demourent finalement là où nō la haine ou l'horreur

M

de changer, mais la vieillesse paresseuse de renoueller, & ennemie de nouveauté, les surprend. Joins y aussi ceux là, lesquels sont vn peu legers & euentez non par le vice d'inconstance, mais par paresse & lascheté. Ils viuent non pas comme ils veulent, mais comme ils ont commancé. Les proprietes apres, sont inombrables, mais il n'y a qu'vn effect du vice, de desplaire à soy. Cecy vient de l'esprit intemperé, & des timides conuoitises, ou peu prosperes, ou elles n'osent tout ce qu'il les appetent & cōuoitent ou ne n'obtiennent: ils sont du tout esleuez en esperance, sont tousiours instables & immobiles. Ce quil doit aduenir par necessité à ceux qui pendent de leurs voluptez & desirs. Ils sont pendans & douteus

toute leur vie, & enseignent à eux mesmes choses non honnestes & difficiles & se contraignent ; & voyāt que leur labeur est destitué de loyer & recompense, le deshōneur qui n'a de riē seruy les fasche, & se repentent d'auoir voulu en vain les choses mauuaises. Alors ils sont touchez de repentance de ce qu'ils ont commâcé & la crainte d'encommencer les tient & fin-
 finue cete agitatiõ & esbranlemēt de l'esprit, qui ne trouue point dessus, pource qu'ils ne peuuent commander ny obeir à leurs propres conuoitises : ce retardement demeure & nōchalance de la vie, laquelle se desmesse peu & entre les desirs destituez le relend ou chansiffure de l'esprit endormy & assopy. Toutes lesquelles choses sont plus griefues & facheuses

*Agitatiõ
d'esprit.*

DE LA TRANQVILLITE

lors que par la haine & horreur d'vne infelicité embefongnee, ils se sont retirez au repos, & aux secretes estudes : ce que ne peut endurer l'esprit esleué aux affaires ciuiles, cupide de faire, & naturellement mouuant & sans repos, ayant en soy peu de soulas : & pour cete cause retranchant toutes les recreations & plaisirs que les affaires & occupations mesmes donnent à ceux qui vont & viennent, à cause de l'action, il ne souffre sa maison, la solitude, les parois, il ne peut y durer, il se regarde malgré son cœur, à soy delaisié. De là procedde cet ennuy & fascherie ; & cete desplaisance de soy-mesme ; cete legereté & mouuement de l'esprit, qui ne s'arreste, & ne se peut as-

seoir en aucune part; & la facheuse & des-agreable patience de son triste loisir & repos. Et ayant honte de confesser les causes, apres que la honte a chassé les tourments au dedans, les conuoitises enfermees & tenuës à l'estroit, s'estranglent, sans yssue, elles mesmes. De là vient la tristesse & langueur, & mille flots de l'incertaine pensee, que les choses encommancees tiennent suspendue; les déplorées, triste: de là procedde l'affection de ceux qui detestent leur repos, & se plaignent qu'ils n'ont que faire, ny chose en quoy ils se peussent employer; & l'enuie tres-ennemie, du bien & auancement d'autrui. Car la mal-heureuse paresse & *Oisueté* *entretiens* l'enuie.

DE LA TRANQVILLITE

ue : de maniere que ceux là voudroyent que tous fussent destruits , pource qu'ils n'ont peu s'auancer. Et de cete enuie qu'ils portent au bien & accroissement d'autruy , & du desespoir de faire aucun fruit, l'esprit est courroucé & contre la fortune, se plaint irrité du siecle se retire és coings, à quartier pensât à son mal & à sa peine, qu'il couue tãdis qu'il est ennuyé de soy, & a sa vie en horreur, de facherie qu'il a. Car naturellement l'esprit humain est agile , & enclin aux mouuemens. Toute matiere & occasion de s'exciter , & esleuer , luy est agreable, & plus agreable à tous esprits tres-mauuais, qui volontiers empirent par les occupations. Comme certains vlcères appetent les mains

*L'esprit hu
main agile
& enclin
aux mou-
uemens.*

nuisibles , & sont biẽ aises d'estre
 touchez, & cõme tout ce qui gra-
 te l'orde rongne des corps , dele-
 ctẽ, ainsi ie peux dire, que le la-
 beur & tourment vient à plaisir
 aux esprits, qui sont de force af-
 failliz par les conuoitises, comme
 mauuais vlcères. Car se trouuent
 certaines choses, lesquelles dele-
 ctẽt aussi nostre corps, avec quel-
 que douleur comme se tourner, &
 remuer de costé non encores lassé,
 & s'euenter se mettant de part &
 d'autre: tel qu'est cet Achile d'Ho-
 mere, ores courbé, ores couché sur
 le dos, se mettant en diuerses ma-
 nieres. Ce qui est le propre du ma-
 lade n'endurer rien long temps, &
 se seruir de changemens comme
 de remedes. De là l'on entreprend
 les grands voyages, & court l'on
 les riuages, & la legereté s'esprou-

*Propre du
 malade.*

ue, ores sur mer, ores sur terre, estât
 toujours ennemie des choses pre-
 sentes. Tendons maintenant de-
 uers la Champaigne, que les cho-
 ses delicates nous soient mainte-
 nant à contre cœur, voyons les ru-
 des & mal plaisantes. Poursuiuôs
 les forets Brutiennes & Lucaines.
 Que l'on recherche ce neât moins
 quelque chose de plaisant entre
 les deserts, enquoy les yeux volu-
 ptueux & subiects à leur plaisir, se
 recreent par la longue horreur des
 lieux steriles & inhabitez. Que
 l'on aille à Tarente, que l'on ten-
 de au port leué, & pour hyuerner,
 aux lieux d'vn ciel doux & tempe-
 ré, & que l'on se retire aux toicts
 assez opulents mesme de l'an-
 cienne tourbe. Tournons main-
 tenant bride, & nous achemi-
 nons en la ville, il y á deja trop

long temps que noz oreilles ont esté exemptes du bruit & du tumulte. Maintenant l'on est bien aise d'auoir plaisir du sang humain. On reçoit vne chose apres l'autre, & les spectacles sont changez par les spectacles: comme diët Lucrece, en cete maniere chacun se suit tousiours. Mais que gaigne il s'il ne s'euite & echappe de soy? il se suit soy-mesme, & est talonné d'vn tres-falcheux cōpagnon. Parquoy nous deuons sçauoir, que le mal que nous auons ne vient pas des lieux mais de nous, & que nous sommes causes de nostre trauail. Nous sommes debiles à supporter tout; nous ne souffrons long temps la peine, ny le plaisir, ny nostre ny d'aucune chose. Cецy a faic̄t mourir aucuns, que chāgeant souuēt leurs deliberations,

- ils y retournoient, & n'auoient laissé lieu à la nouveauté. La vie leur a commancé à estre ennuyeuse & le monde mesme: & leur est entré en l'esprit cecy des enragees delices: iusques où mesme choses?

De l'exercice de l'esprit.

CHAP. III.

 V demandes de quel ayde & moyë i'estime qu'il faille vsfer, contre cet ennuy & fascherie. Il estoit tres-bon (côme dict Athenodore) de s'occuper au maniemment des affaires, gouuernement de la Republique, & s'employer aux charges ciuiles. Car cōme aucuns par le Soleil,

* Si vous n'aymez mieux dire. Par * exercice & soucy du corps, passent & tirēt le iour, & est tres-vtile & profitable aux luteurs, d'en-

tretenir la plus grande partie du *L'exercice*
 temps, leurs bras & force à laquelle *tirent hors*
 le ils se sont vouez, faisans estat *le soucy des*
 d'icelle: ainsi nous est ce vne chose *corps : sus-*
 tres-belle, aprestans nostre esprit *uant autre*
 au combat des affaires ciuiles, d'e- *lecture.*
 stre en action. Car veu que l'hom-
 me a volonté se rendre vtile aux
 citoyens & autres hommes, celuy
 est exercé & profite tout ensem-
 ble, qui s'est mis au milieu des
 charges & affaires, gouuernant
 selon son pouuoir le commun &
 le particulier, Mais pource, dict-il,
 qu'en cete tant grande & estrange
 ambition des hommes, tât de ca-
 lomniateurs tournans & detor-
 dans les choses droictes, en la pire
 partie, la simplicité est peu seure,
 & que plus volontiers & souuent
 l'empeschement aduient que le
 succez heureux des affaires, il se

DE LA TRANQVILLITE

fault certainement retirer de la charge du public: mais le grand esprit ha aussi en quoy il se puisse monstrier, particulièrement en la maison. Car comme la force des Lions des autres animalx n'est pas reprimée ou referree és caernes, ainsi est il des hommes, lesquels sont principalement en action, quand ils se retirent à part: qu'ils soient ce neantmoins tellement retirez & cachez, qu'en quelque lieu qu'ils se trouuent de repos, ils vueillent proffiter à chacun & à tous en general, par leur esprit, parole & conseil. Car celuy seul ne proffite pas, ou ne sert à la Republique, qui tire dehors les * Candidez, & defend les accusez, & qui opine & donne sa voix touchant la paix & la guerre; mais aussi celuy qui exhorte

* Ainsi appellez, à cause de la robe blanche qu'ils portoyent

& admonnest la ieunesse, qui en vne si grande faulte & besoin de bons preceptes, instruit & im-
 bue les esprits, de vertu; qui em-
 pongne & retire ceux lesquels
 courent à bride auallee apres l'ar-
 gent, & la luxure, ou superfluité:
 & si rien autre chose ne le retarde,
 il vaque, en son particulier, à l'af-
 faire' publique. Cetuy-là faiçt il
 plus, lequel entre les estrangers &
 citoyés, ou en la charge de Preteur
 de la ville, ou d'Astesse de la loy,
 prononce ces parolles & arrests à
 ceux qui les vont trouuer, que ce-
 luy qui enseigne que c'est de la iu-
 stice, la pieté, la sapience, la for-
 ce, le mespris & contemnement
 de la mort, l'intelleçt des Dieux,
 & le grand bien qu'est la bonne
 consciéce? Parquoy si tu employes
 le tēps aux estudes tu n'auras pas

*briguans
 quelque
 office &
 charge en
 la Repu-
 blique.*

*Que celuy
 qui est re-
 tiré parti-
 culieremēt
 vague,
 aussi au
 public, à
 l'estude.*

perdu ny delaiſſé ce que tu auras
 oſté & defrobé aux charges publi-
 ques, & n'aſſas fuy l'office. Car
 celuy n'eſt ſeul qui ſuiue la guerre,
 lequel eſt en la bataille, & defend
 ou le coſté droict ou le ſeſtre,
 mais auſſi celuy qui garde les por-
 tes, eſt en garniſon, & ſtation
 moins dangereuſe, & non pas
 toutesfois ocieuſe & inutile qui
 faiſt rondes & ſentinelles, & pre-
 ſide à l'arſenac & lieu des armeu-
 res. Leſquels miniſteres & char-
 ges, encores qu'elles ne ſoient ſan-
 glantes ou ſanguinaires, ſont
 toutesfois miſes au nombre des
 ſtipendiez & ſouldoyez. Si tu te re-
 tires à l'eſtude, tu euiteras tout
 l'ennuy & ſoucy de la vie: tu ne
 deſireras que la nuit viene, pour-
 ce que tu es ennuyé du iour, tu ne
 ſeras facheux à toy-meſme, ny

inutil aux autres : tu attireras plusieurs à tō amitié, & tout homme de bien viendra à toy & t'abordera . Car la vertu bien qu'obscure, n'est iamais cachée, mais se montre & declare par ses signes . Qui-conque en sera digne, la suiura à la trace pour la recueillir. Car si nous retranchons toute conuersation, si nous renōçons au genre humain, & viuons seulement conuertis & tourne à nous mesmes, la faulte ou indigence d'affaires à expedier, suit cete solitude & repos, priué de toute affection & estude. Nous commancerons à asséoir autres edifices, abatre & renuerser les autres, changer la mer de place, & mener les eaux contre les difficultez des lieux, & à mal dispenser le temps, que la nature nous a donné, pour le bien employer & par-

*Ce qui aduient de
suiure toute
conuersation.*

DE LA TRANQUILLITE
faire . Nous en vsons , aucuns,
echarfément ; aucuns prodigale-
ment ; nous l'employons, aucuns,
en sorte, que nous en pouuons ré-
dre compte : & aucuns , en sorte,
que nous n'en auons aucune cho-
se de reste. Parquoy il n'y a riē sou-
uent plus deshōneſte, qu'vn vieil-
lard fort âgé, lequel n'a autre ar-
gument par lequel il puisse prou-
uer qu'il a veſcu, que ſon âge. A-
thenodore me ſemble, non bien
aymé Serene, s'estre trop toſt ſub-
mis aux temps, il m'est aduis qu'il
s'est trop toſt retiré. Je ne nie pas
qu'il ne faille ceder aucunefois,
mais peu à peu recoulant, les en-
ſeignes ſauues, & la dignité mili-
taire. Ceux-là ſont plus loüables
& aſſeurez aux ennemis, qui vien-
nent à la fidelité & ſe rendent avec
les armes . I'eſtime que la vertu
&

& tout amateur d'icelle, si la fortune a le dessus, & luy retranche le moyen de s'employer, de faire cecy, qu'incontinét il ne tourne le dos & fuie sans armes, cherchant les cachettes, comme s'il auoit aucun lieu, où la fortune ne le peust poursuiure: mais qu'il se mesle moins des charges, & trouue, avec choix, quelque chose, en quoy, il soit vtil à la Republique. Il ne peut suiure la guerre, qu'il regarde aux honneurs ou offices: il fault viure particulier, qu'il soit orateur ou aduocat: le silence est enioinct & imposé, qu'il ayde & secoure les citoyens par le tacite aduocacer & conseil: il ya d'anger d'entrer mesmes au palais, qu'il fasse vn compagnō domestique hōme de biē, vn amy fidele, vn conuiue mouderé ou temperé dedans les mai-

N

sons aux ieux & spectacles, & aux banquetts. S'il a perdu les offices & charges de citoyen; qu'il exerce celles de l'homme. A cete cause nous ne nous sommes enfermés murailles d'une ville, seulement, mais nous sommes sortiz, & monstrez pour le commerce de tout le monde. Nous auons tenu & reputé le monde pour la patrie, à fin qu'il nous fust permis de donner vn plus large & spacieux champ à la vertu. Le siege de iustice t'est defendu; tu es exclus des * Rostres, ou des * Comices & assemblées; regarde derrière toy la grande estendue des pais & regions, & le grand nombre des peuples. Tu ne seras iamais exclus ny forclos d'une si grande partie, qu'une plus grande ne te soit laissée. Mais ad-

* C'estoit vn temple orné du deuant des nauires, dit *Rostrum*; au palais des anciens Romains où se tenoyent les assemblées du peuple, qui s'appeloyent * *Comitia*, *Comices*.

uise que toute cete faulte ne soit
 tienne. Car tu ne veux servir à la
 Republique, si tu n'es Consul ou *Sonne-
rain ma-
 *Prytane ou Caryx, ou Suffes. Que gistrat
d'Athe-
 seroit ce si tu ne voulois aller à la nes.
 guerre; si tu n'estois Empereur ou *Cadiucea-
tur.
 Tribun? combien que les autres *C'estoit
 ayant la premiere poincte & frõt, un magis-
trat des
 le fort t'a mis entre les vulgaires Carthagi-
 Soldats, & non choisiz: de cet nois, de
 endroit, guerroye, de parole, grande di-
gnité pres
 d'exhortatiõ, d'exemple, de cœur. que sem-
blable, au
 Cetuy là mesme, ayant les mains Consulaire
 couppees, en la bataille, a trouué des Ro-
 le moyen d'aider à son party, qui mains,
 se tient tant seulement par pieds,
 & combat & ayde par sa clameur.
 Tu feras aucunement chose sem-
 blable, si la fortune t'a esté du
 premier & plus noble endroit
 de la republique: ne laisse pas

Nij

DE LA TRANQUILLITE
de tenir bon , de t'arrester sur
pieds & aider par tes cris. Si quel-
qu'un t'a fermé la bouche , tiens
toy debout neantmoins , & ay-
des par le silence. L'œuvre du bon
citoyen n'est iamais inutile. Car
il sert par l'ouye , par la veuë , par
le visage , par le signe , par la ta-
cite obstination , & par son al-
leure mesme. Comme les choses
sont salutaires , lesquelles outre le
goust & le toucher , profitent par
l'odeur seulement : ainsi la vertu
estant mesmes cachée , espand de
loin sa vertu , soit qu'elle iouïsse de
son droict , soit qu'elle vienne &
s'aproche par priere , contrainte
apres de caler voile & se retirer,
soit, ou ocieuse , ou muette , logee
à l'estroit , ou à l'ouuert ; en quel-
que maniere qu'elle soit elle pro-
fite. Penses tu que l'exemple de ce-

luy qui est bien en repos, soit peu profitable? C'est d'oc tresbien faict d'entremesler le repos aux affaires, toutes les fois que la vie actiue est prohibee & excluse par les empeschemens fortuits, ou par l'estat & cõdition de la Republique. Car toutes choses ne sont iamais tellement empeschées qu'il ne demeure quelque lieu à l'honeste actiõ.

Peux-tu trouuer vne ville, pl⁹ miserable qu'a esté celle des Atheniẽs lors qu'elle estoit desmembrée de trente Tyrãs? ils auoiẽt faict mourir mille trois cens citoyẽs, & tout hõme de biẽ. Et la cruauté, pourtant ne faisoit fin, mais irritoit & prouoquoit soymesme. Le malheureux college ou assemblée des Tyrans, & l'infortunée court referree à l'estroit par les tyrans, se voioit tous les iours en la ville, en

*Exemple
qu'en
quelque
temps
que soit, il
fault
dõner lieu
à l'honeste
action.*

DE LA TRANQVILLITE
laquelle estoit l'Areopage, tres-
sainct iugement, & en laquelle le
Senat & le peuple sēblable au Se-
nat fassēbloit. Cete ville là pou-
uoit elle estre en repos, en laquel-
le estoiet autāt de tyrās q̄ de fatel-
lites? nulle sperāce de recouurer la
liberté se pouuoit offrir aux cœurs
& ny auoit apparence d'aucun re-
mede cōtre vne si grāde force &
violence de maux. Car d'où sont
venuz à la pauure & miserable vil-
le tāt d'Harmodiens? Socrates ne-
antmoins estoit au milieu qui cō-
soloit les peres & senateurs qui
ploroyent, & exhortoiet ceux qui
tenoiet la Republique pour de-
plorée, ayans perdu tout espoir
d'icelle, il reprochoit aux riches q̄
regretoient leurs biens & richesses
la tardifue repentēce de la dange-
reuse avarice, & donnoient vn
grand exemple à ceux qui le vou-

loyent imiter, peu, qu'il marchoit libre entre trente Seigneurs. Ce nonobstant Athenes mesmes l'a faict mourir en prison; & la liberté n'a souffert la liberté de celuy, qui s'estoit seurement & hardiment opposé à la troupe des tyrans, & esleué contre eux: à fin que tu sçaches qu'en la Republique affligée, l'homme sage a occasion des'offrir pour la soulager; & qu'en la florissante & heureuse, la tyrannie, ou desordre, l'enuie, & mille autres vices sans armes, regnēt. En quelque sorte d'oc que la Republique se presēte, en quelque maniere que la fortune permettra; où nous deployerōs & estallerōs, où nous nous reserrerons. Quoy que se soit nous nous mouevrons, & ne demeurerons endormis, liez par la crainte. Ains cetuy-

La liberté n'a souffert la liberté de Socrates.

DE LA TRANQUILLITE

là se monstrea homme vertueux, lequel enuironné de dangers de toutes parts, les armes & chaines bruyans entour de luy, n'heurtera la vertu & ne la cachera. Car il ne doit pas, comme ie pense cacher ou enseuelir celle qui le garde. Curius Dentatus souloit dire, qu'il aymoît mieux estre mort que ne viure. Le dernier des maux est sortir du nombre des viuâs, deuant que tu meures : mais si tu t'ôbes en vn temps de la Republique, facheux & moins traitable, il faudra faire, que tu t'appliques le plus au repos & aux lettres, & que souuent tu te retires au port, ny plus ny moins qu'en vne dangereuse nauigation; & ne fault que tu attendes que les affaires te donnent congé, mais fay que tu t'en separes toy-mesme.

*Le dernier
des maux,
la mort.*

*A quoy il fault aduiser, deuant qu'en-
commancer quelque affaire : qu'il se
fault mesurer.*

C H A P. IIII.

QR il nous fault premie-
rement prendre garde à
nous mesmes; apres aux
affaires que nous entre-
prenons; puis regarder ceux, pour
l'amour desquels, ou avec les-
quels, il fault faire quelque chose.
Sur tout il se fault mesurer soy-
mesme, pource que nous auons
quasi opiniõ de pouuoir plus que
nous ne pouuons. L'vn tombe, par
la confiance de son eloquence: vn
autre despensera plus de son pa-
trimoine, qu'il ne peut porter; vn
autre a opprimé son corps debile
par vn laborieux office. La honte
d'aucuns est peu propre aux affai-

DE LA TRANQVILLITE
resciuales, lesquelles requierent vn
hardy & ferme visage, la contu-
mace & rebellion d'aucun n'est
conuenable pour la cort. Aucuns
n'ont l'ire en leur pouuoir, & ne
s'ont maistres de leur colere, de ma-
niere que toute indignation les
pousse & echauffe à tenir des pro-
pos temeraires. Aucuns ne peuuent
contenir la grace du parler, & ne
s'abstiennent des d'agereuses faceries.
Le repos est à tous ceux-cy pl⁹ vti-
le que l'affaire. L'audacieuse & im-
patiēte nature doit euitier les cho-
ses qui peuuent nuire à la liberté.

*Le Philosophe enseigne d'aduiser aux
affaires que l'on veut attenter, si el-
les surpassent point noz forces, &
qu'il n'en fault entreprendre autres
que celles ausquelles l'on peut don-
ner & esperer fin.*



PREs il fault estimer & iuger les choses mesmes que no⁹ voulons faire, & fault cōparer noz forces avec les choses que nous voulōs attēter : car tousiours se doit trouuer plus de force au porteur qu'à la charge. Il est force que les charges qui sont plus grandes, que ne peut porter, ce luy qui en est chargé l'oppriment. Dauātage certaines affaires ne sont pas tant grandes que fecondes, & impliquees d'autres, qu'elles portent. Il fault faire pareillement les affaires, desquelles naist nouvelle occupation & de diuerse sorte. Et ne fault arriuer au lieu, d'où l'on ne puisse pas librement se retirer, quand l'on voudra. Il fault mettre la main aux

DE LA TRANQVILLITE
affaires, ausquelles tu peux met-
tre ou esperer fin. Certainement il
fault laisser celles, qui prennent
trop long trait, s'estendent trop
loin, quand on les vient à manier,
& ne cessent ou finent là où tu
veux.

*Qu'il fault eslire les hommes : qu'il
fault considerer à quoy nostre natu-
rel est le plus propre, ou à l'estude,
ou à l'action.*

CHAP. VI.

 L fault aussi auoir le iu-
gement & election des
hommes, s'ils sont di-
gnes, pour lesquels
nous employons partie de nostre
vie, ou si la perte de nostre temps
doit paruenir à eux. Aucuns de
leur gré nous imputent & repro-

chét noz offices. Athenodore dit, qu'il n'ira pas mesmes soupper en la maison de celuy, qui ne luy sera de rien tenu, ou ne luy deura rien, pour cete occasion. L'estime, entens tu, qu'il ira beaucoup moins vers ceux-là, lesquels avec les offices des amis, font choses semblables, en la table, qui comptent les plats & mots de viandes, pour les magnifiques * presens ; comme s'ils estoient intemperez, encontre l'honneur d'autruy, & seruoient à cetuy-là de tesmoins & spectateurs. Le secret cabaret ne plaira. Il faut considerer si ton naturel est plus propre & conuenable au maniement des affaires, qu'au repos, estude & à la contemplation, & te fault incliner là part, où la force de ton esprit te meine. Isocrates mit la main sur vn * Ephore,

** Congiain-
res, qui
estoit dös
de l'Empe-
reur au
peuple, ou
aux sol-
dats.*

** Magi-*

*Strat de
Lacedemo-
ne: voy nô-
stre liure,
du gou-
uernemēt
de la Re-
publique
de sparte.*

& le retira de la cour & maniemēt des affaires de la Republique, l'estimant plus propre & vtile à escrire & ordonner les histoires. Car les esprits & volontez contraintes respondent mal: le labeur ne sert là où la nature repugne & resiste.

Des choses qui delectent l'esprit: des commoditez & profits de l'amitié, & que l'amy se doit eslire vuide & exempt de conuoitise.

C H A P. VII.

 E neantmoins il n'y a riē qui delecte tāt l'esprit, que la fidele amitié. O le grand biē que c'est lors que les cœurs sont preparez, esquels tout secret peut souuēt entrer & descēdre, desquels tu crai-

gnes moins la conscience que la
tienne, desquels la parole adou-
cisse tō ennuy & ta sollicitude, l'o-
pinion despeche le conseil, la ga-
yeté dissipe la tristesse, & le regard
mesmes delecte ? Lesquels nous
eslirons exempts de conuoitises,
tant qu'il nous sera possible. Car
les vices se glissent & coulent, ils
passent en chacun prochain, &
nuisent par le toucher. Parquoy
cōme il se fault biē dōner garde en
la pestilence de nous seoir au long
& pres des corps deja corrōpuz, &
bruslās de la maladie, pource que
no^r tiretiōs les dāgers, & seriōs fai-
fiz du mesme mal; ainsi en l'electiō
des amis, nous mettrons peine, de
prēdre ceux qui sōt le moins infets
& corrōpuz. Le cōmancemēt de la
maladie est mesler les choses fai-
nes aux malades, & ne t'ēioindray

*Les vices
coulent &
glissent de
l'un à l'au-
tre.*

*Comman-
cement de
mal mesler
le sain au
malade.*

de fuiure ou attirer aucun à ton amitié, finõ le sage. Mais où trouueras tu cetuy-cy, que nous cherchons, depuis tant de siecles? Le moins mauuais est au lieu du tres-bon. A peine aurois tu le moyen d'vn heureux choix, si tu cherchois les bons, entre les Platons & Xenophons, & entre ce bien & reuenu du fruiet Socratique, ou si tu estois au siecle de Caton, lequel a porté & produiët plusieurs dignes de naistre en ce sieclelà, cõme aussi, il y a produiët plusieurs pires, que iamais aucun autre, & auteurs de tres-grandes meschancetez. Car il estoit besoin de l'vn & l'autre tourbe, à ce que Caton peust estre entëdu, il deuoit auoir des gens de bien, par le moyen desquels il s'approuuast; & des mauuais, esquels il experimentast
fa

*Le moins
mauuais
au lieu du
tres-bon.*

sa force. Maintenant en vne si grande disette & faulte de gens de bien, l'election soit moins difficile & facheuse. Toutesfois que l'õ euite principalement les tristes, & ceux qui deplorent toutes choses lesquels se plaisent, en tour, aux plaintes. Combien que le compaignon troublé, & gemissant de toutes choses garde la foy & bienueillance, il est neantmoins ennemy de la tranquillité.

Du changement de l'esprit.

CHAP. VIII.

PASSONS aux patrimoines, la plus grande matiere & occasiõ des humaines misereres. Car *Tresgrande occasiõ des misereres humaines.* si tu cõpares toutes les autres choses qui no⁹ faschèt les morts, mala-

O

DE LA TRANQUILLITE
dies, craintes, desirs, douleurs &
trauaulx que nous souffrons, aux
maulx que nostre argét no⁹ dōne,
cete partie se trouuera nous greuer
beaucoup plus, & nous estre de pl⁹
grāde charge & ennuy. Parquoy il
fault penser cōbien la douleur est
plus legere de n'auoir, que nō pas
de perdre: & nous entendrons que
la pauureté est d'autant moindre
matiere & occasion de tourmens,
qu'elle l'est moindre des pertes.
Car tu t'abuses, si tu penles que
les riches portent courageuse-
ment les pertes. La douleur de la
playe est pareille aux plus grands,
& aux moindres corps. Bien dit
gentiment & avec bonne grace,
Qu'il n'est moins grief & facheux
aux chauues, qu'aux cheueluz, de
leur arracher les cheueux. Tu peux
sçauoir le mesme des pauures &

& des riches, desquels le tourmēt est egal. Car leur argent s'est attaché à tous les deux, lequel ne se peut arracher ny tirer, sans qu'ils se sentent. Or est il plus tolerable, comme i'ay dict, & plus aisé, n'acquérir, que perdre. Et pour cete cause tu verras plus gais & ioyeux ceux là que la fortune n'a iamais regardez que ceux qu'elle a abandonnez. Diogenes, persónage de grād cœur a preueu cecy, & a faiçt en forte qu'õ ne luy peut riē oster. Appelle cela pauureté, disette & necessité & impose tant que tu voudras, vn nom ignominieux à la tranquillité. Je n'estimeray celuy-cy heureux, si tu m'en trouues quelque autre auquel rien ne perisse ou se perde. Ou ie suis bien abusé où c'est vn Royaume, qu'il se trouue vn hõme entre les

*Les pau-
ures plus
ioyeux,
que ceux
que la for-
tune a lais-
sés.*

*Louange
de Dioge-
nes qu'il
faiçt Roy*

DE LA TRANQVILLITE

*Qui te-
noyent serf
l'homme li-
bre, & su-
bornoyent
le serf
d'autruy.*

auares, trompeurs, larrons, * pla-
giaires & suborneurs, auquel l'on
ne puisse nuire. Si quelqu'vn dou-
te de la felicité de Diogenes, il
peut douter aussi de l'estat des
Dieux immortels, s'ils sont peu
heureux, de ce qu'ils n'ont ny me-
tairies, ny iardins, ny champs de
grand fruiet & rapport, par le
moyen du laboureur, ny vn grand
interest, & vsure sur la place, &
argent en banque. As tu point de
honte, quiconques t'esmerueil-
les pour l'amour des richesses? Re-
garde le monde: tu verras les
Dieu nuds, qui donnant toutes
choses n'ont rien. Estimés tu cetuy
cy pauvre, ou semblable aux tri-
eux immortels, qui s'est despouillé
de toutes choses fortuites ou sub-
iectes à la fortune? Appelles tu
Demetrie Pópeian, pl⁹ heureux, q̄

n'a point eu de hôte d'estre plus riche que Pópée? on luy rapportoit tous les iours le nombre des seruiteurs, comme à l'Empereur, d'une armée, auquel long temps a que deuoiet estre pour richesses, deux seruiteurs, & vne chambre assez large. Mais vn seul seruiteur qu'auoit Diogenes s'enfuit & ne s'est pas beaucoup soucié de le ramener, cōme on le luy eust monstré. C'est vne chose deshonneſte, dit il, que Mane puisse viure sans Diogenes, & que Diogene ne puisse pas viure sans Mane. Il me sēble qu'il a dict; Fay tes affaires, fortune, il ny a pl^r rien à toy, chez Diogenes mon seruiteur s'en est fuy, ains il s'en est allé libre: La famille demande l'ētretenement d'habits, & le viure. Il fault nourrir tant de vêtres, d'animaulx tresauides & affamez. Il

DE LA TRANQVILLITE

fault acheter l'habillemēt, prédre garde aux mains tresfraissantes, & s'aider des seruices de ceux qui pleurent,regrettent & detestent. O que cetuy là est de beaucoup pl⁹ heureux, qui ne doit rien à personne, sinō ce que tresfacilement il refuse & nie à soy mesme ! Mais pource qu'il nya pas tant de force & vertu en no⁹, à tout le moins il nous fault estre cir & apetisser noz patrimoines, à fin que nous soions moins exposez aux iniures de fortune. Les petis corps sōt pl⁹ habilles qui se peuuent réger & couvrir ferrez, souz leurs armes, que ceux qui sont estenduz, & de toutes parts, comme butte, presentez aux corps, à cause de leur grandeur. Le moyen & reigle de l'argent est tresbonne, laquelle ne tombe en la pauvre-

*Reigle pour
le fait du
bien.*

DE LA VIE, LIVRE I. 108
té, & ne s'elongne pas loïn' aussi
d'icelle.

*De la vaine gloire, laquelle l'homme
sage, pour viure heureusement &
en tranquillité doit retrancher.*

CHAP. IX.

 R cete mesure nous plai-
ra, si premierement. l'es-
pargne nous est agreable,
sans laquelle aucunes richesses ne
suffisent, & sont assez grandes: veu
principalement que le remede est
prochain, & que la pauureté mes-
me se peut conuertir en richesses,
par le moyen de l'espargne & so-
brieté. Accoustumons nous à re-
trancher la pompe, & mesurer les
ornemens, par l'vsage des choses.
Que la viande dōte la faim, le bre-
uage, la soif, la volonté sorte, par

O iiij

DE LA TRANQUILLITE
où il est necessaire, & s'assouuisse.
Apreons malgré noz membres,
à nous agencer & à viure, non pas
suiuant les nouueaux exemples,
mais selon que nous sommes suadez
& conseillez par les mœurs des
anciens : apreons à acroistre la
continence, à reprimer la luxure,
moderer la bouche & gourmádisse,
adoucir l'ire, voir d'vn œil raisonnable
& volontiers, la pauureté, garder la sobrieté,
encore que nous ayons hôte de trouuer
à noz desirs naturels, remedes qui ne
soulent gueres, retenir comme lié
& à la cadene, l'esprit esleué, és
choses futures, & faire que nous
requerions de nous les richesses
plustost que de la fortune. Vne si
grande diuersité & iniquité des accidēts,
ne se peut tellemēt repousser,
qu'elle ne dōne beaucoup d'af-

faïres, d'orages & troubles, à ceux qui découurent & mettent en euidéce, beaucoup de bagages & vtéfibles. Il fault amasser & resserrer les choses à l'estroit, à fin que les traits tombét en vain. Et pour cete cause les baniffemens aucunefois & les calamitez ont seruy de remedes, & les choses griefues & plus facheuses se sont amēdees & guaries, par les legeres incommoditez, quand l'esprit ne veut entendre les preceptes, & ne se peut plus doucement renger. Pourquoi non? il y est remedié, si la pauureté, & l'ignominieuse euerfion & ruïne des choses y est employee: le mal est opposé au mal. Acoustumons nous donc à pouuoir soupper sans le peuple, à nous seruir de peu de valets, & aprester les habits à l'vsage qu'ils

DE LA TRANQVILLITE
font inuentez , à auoir plus ferrée
& estroite demeure & habitation.
Il fault tendre & flechir au dedás,
non seulement en sa course, & cõ-
bet du Cirque, ou étour, mais auf-
si en ces lices & espaces de la vie.
I'auray aussi egard & soucy des e-
studes aussi long temps , que du
moyen & mediocrité . Que me
seruent les liures inombrables , &
les Bibliothèques ou Librairies,
desquelles le possesseur & maistre,
à peine lit les tiltres & indices , en
tout le cours de sa vie ? La multi-
tude charge celuy qui apprend , &
ne l'instruit , & vault beaucoup
mieux te mettre entre les mains
de peu d'auteurs , ou lire peu de
liures , que d'errer par plusieurs.

*Scule Gel-
le, au der-
nier chap.
de son 6.*

Quatre cens mille volumes furent
bruslez en Alexandrie , tres-beau
monument de Royale opulence,

qu'un autre louë cela, comme Li-
 uius, qui dict que ce fut vn acte
 de bonne grace & plein de soucy,
 des Roys, d'auoir faiçt vn si grand
 amas de liures; Cela n'est point
 grace, gentillesse ny cure, mais vn
 excés studieux, ains non pas mes-
 mes studieux, pource qu'ils auoiçt
 dressé cete Bibliothéque nō pour
 estude, mais pour la beauté & pa-
 rade, comme aussi les liures ser-
 uent à plusieurs ignorans des let-
 tres, non d'instrumens & moyens
 pour estudier, mais d'ornemens
 des sales & cabinets. Que l'on pre-
 pare donc autāt de liures qu'il suf-
 fit, & est de besoin, non pour l'o-
 stentatiō & parade. Plus hōneste-
 mēt, dis tu, despenferois-ie & em-
 plōyerois argēt, és liures, qu'aux
 besongnes Corinthiennes, peintu-
 res & tableaux. L'excés & le trop en

*liure, en
 fait men-
 tion de 7.
 cens.*

*Quel a-
 prest l'on
 doit faire
 de liures.*

toute chose est vicieux & mauvais. Quelle occasion as tu de pardonner moins à celuy qui appetite renommee par le Marbre & Yvoire, qu'à celuy qui recherche les œuures ou des auteurs incogneuz, ou non approuuez, & est ocieux entre vn si grád nombre de liures, auquel plaisent principalemēt les fronts & tiltres d'iceux? Tu verras donc tout ce qu'il y a de harágues histoires, en la maison de ceux qui sont tres-nonchalans & oisifs & les liures arrangez en leurs propres lieux & separations. La librairie aussi, comme necessaire ornement de la maison, est entretenüe & dressee entre les baings & estuues. Je n'en dirois mot, si cela procedoit d'vn grand desir & affection d'estudier. Maintenant l'on achete ces choses exquisés, pour la

*Le mesme
se pratique*

DE LA VIE, LIVRE I. III
beauté & l'ornemēt des parois, & ^{aujourd-}
mesmes les œuures descrites des ^{d'huy par}
diuins esprits, avec leurs pour- ^{plusieurs.}
traits & images.

*Le Philosophe enseigne icy, à porter
patiemment l'aduersité.*

CHAP. X.

MAIS tu es tombé en
quelque difficile ma-
niere de vie, & la for-
tune ou publique ou
priuee, t'a prins à vn lacet, lequel
ne peux deslier ny rompre pour t'en
deffaire. Pense que les prisonniers
& ceux qui tiennent par les pieds,
attachez à la cadene, premieremēt
sont bien empeschez de leurs
charges, empeschemens & liens:
après, quand ils sont deliberez ne
s'en facher, mais souffrir ces choses

là, la necessité leur enseigne à les porter & endurer constamment, & la coustume les leur rend faciles & aisez . Tu trouueras en toute maniere de vie , plaisirs , recreations , & voluptez, si tu veux estimer la vie mauuaise , plustost que la faire enuieuse . Le plus grand bien & plaisir que nous ayons receu de la nature, est que sachât à combien de miseres nous naissons subiects, elle a inuenté la coustume , pour le soulagement des calamitez rendant bien tost les choses tres-griefues & facheuses , familiares . Personne ne pourroit durer, si l'assiduité des choses contraires & mauuaises, auoit la mesme force, que la premiere atteinte . Nous sommes tous conioincts avec la fortune . La chaine d'aucuns est d'or , & longue ou las-

che; des autres, estroite, & vtile. Vne mesme prison a enuironné tous, & ceux sont liez, qui ont lié les autres. Si d'auanture tu ne pen- *Tous sont liez.* ses, à la fenestre, la chaine plus legere. Les honneurs lient l'vn; les richesses l'autre: la noblesse estraint aucuns, l'humilité les autres: aucuns sont cōmandez d'autruy, autres se commandent eux-mesmes: les exils tiēēt aucuns en vn lieu, les offices de sacrificatures les autres. Toute la vie est seruitude. Parquoy il se fault accoustumer à sa conditiō, & se plaindre le moins que l'on peut d'icelle: & fault prendre ce qu'elle a de biē & commodité entour de soy. Il n'y a riē tāt rude & facheux enquoy l'esprit raisonnable ne trouue quelque soulas. Souuēt les petites places & cours, à ceux qui les ont voulu li-

miter, se font par moyen ouuertes
 & estenduës à plusieurs vsages, &
 la disposition a faiët tout pied bië
 qu'effort, habitable. Recoy la rai-
 son & difficulté: les choses dures
 se peuuent bien mesmes amollir,
 les estroittes estendre & eslargir,
 & les choses griefues moins pres-
 ser & charger ceux qui les suppor-
 tent bien. Dauantage, il ne fault
 pas enuoyer loin les conuoitises,
 mais permettons qu'elles sortent
 & se retirent au pres, pource qu'el-
 les n'endurent pas d'estre du tout
 enfermees. Laisant les choses, ou
 qui ne se peuuent pas faire, ou
 avec difficulté, suiuous les cho-
 ses stables proches, & qui accor-
 dent à nostre esperance. Mais sça-
 chons toutes choses estre egale-
 ment legeres, ayans exterieure-
 ment diuers vilages, & au dedans
 pareil-

*Ce qu'il
 fault suy-
 ure.*

pareillement vaines. Et ne portōs enuie à ceux qui sont pl⁹ hault esleuez que nous. Les choses qui sembloient haultes sont rōpues, Ceux là de rechef que l'inique fortune a establiz entre deux & as, cōme l'on dict, seront plus asseurez tirant l'orgueil des choses, d'elles mesmes superbes, & s'esforceant de tout leur pouuoir d'asseoir leur fortune en planure. Il y en a plusieurs, ausquels est force & necessaire se tenir en leur feste & hauteur, d'où ils ne peuuent descendre, sinon en tombant: mais ils attestent que cela mesme leur est vne tres-grande charge, de ce qu'ils sont contraints nuire aux autres, & leur estre facheux, & n'estans esleuez, mais attachez, ils preparent par iustice, mansuetude, loy humaine, & d'vne main

P

benigne & gracieuse, plusieurs remedes & deffenses, contre les accidens qui aduiennent & fuiuet, souz l'esperance dequoy ils pendent en hault plus asseurement & avec plus de repos. Il n'y a rien qui deliure & exempte tant ceux là de ces flots & agitations de l'esprit, que de planter tousiours quelque borne, aux accroissemens: & ne laisser à la discretion de fortune de faire fin, mais qu'ils s'exhortent de leur bon gré aux mesmes; de se tenir deça les extremités. Ainsi mesmes quelques cupiditez eguiseront l'esprit, mais finies, elles ne meneront en l'immense & incertain.

De la vertu & constance de l'homme sage.



E miē propos est pour les ignorans, imparfaits, mediocres, & mal sains, & non pas pour le sage. Il ne fault pas que ceuy cy chemine avec crainte, ny tout bellement. Car il a si grande fiance en soy, qu'il ne doute d'aller au deuant de la fortune, & jamais ne luy cede, & ne vuide d'aucun lieu : & n'a que faire de la craindre ny redouter, car il cōpte & tiēt entre les choses empruntées nō seulement les seruiteurs, les possessions & la dignité, mais aussi son corps, & ses yeux, & ce qui luy doit faire mieux aymer & cherir la vie, voire soy mesme, & vit à soy par emprunt, prest de rendre sans tristesse & fascherie, à qui luy redemanderà ces choses. Et pourtant il

P ij

n'est à foy vile ou contemptible, pour ſçauoir qu'il n'est à foy; mais il fera toutes choses tant diligemment, & avec telle prudence & egard, qu'un homme ſainct & religieux a de couſtume de garder & defendre les choses qui luy ſont commiſes & baillees en garde. Et toutes les fois qu'il fera ſemond de rendre, il ne ſe plaindra point de la fortune, mais

*Propos
ſage. dit*

il dira: Je te rends graces de ce que i'ay eu & poſſédé. I'ay gardé & tenu, avec grande recompense, tes biens; & pource que tu leveux ainſi ie les baille, & cede volontiers, & de bon cœur. Si tu veux que i'aye quelque chose, ie le garderay maintenant; ſil te plaiſt autre chose, ie le feray. Je rends & reſtitue l'argent des ſages, ma maiſon & ma famille. Si la nature

DE LA VIE, LIVRE I. IIS
nous appelle , laquelle nous a la
premiere presté & fait credit,
nous luy dirons ; Reçoy l'esprit
meilleur que tu l'as donné: Je ne
tourne point le dos ; ie ne fuy
point ; tu as volontiers de moy,
prest , ce que tu as donné à celuy
qui ne le sentoit. Emporte. Pour-
quoy est ce chose fascheuse ou
griefue de retourner au lieu d'où
tu es party ? Celuy viura mal , le- *Quiconque*
quel ne sçaura pas bien mourir. *ne sçaura*
bien mou-
Il fault donc premierement oster *rir viura*
à cete chose le prix & estime , & *mal.*
fault mettre l'esprit au nombre
des seruitudes & subiectiōs. Nous
haïssons les Gladiateurs & ESCRI-
meurs , dit Cicerō , si en toute ma-
niere , ils veulent impetrer la vie:
nous les fauorifons , s'ils se mon-
strent l'auoir à mespris & la con-
temner. Sçachez qu'il nous en ad-

DE LA TRANQVILLITE

uient tout de mesme. Car souuent la cause de mourir est mourir craintifvement: cete fortune, laquelle se ioue & prend son passe-temps, dit luy tu desires que ie te reserue, mauuais & craintif animal, daurant plus receutas tu de coups, pour te massacrer, pource que tu ne scais pas preseter la gorge. Tu viuras plus long temps, & mourras plus soudain, toy qui reçois courageusement le fair & glaiue, ne retirant le col & ne mettant les mains au deuant, pour fauuer ta vie. Cetuy qui craindra la mort, ne fera iamais aucune chose, selon l'homme viuant. Mais cetuy qui scait, que cecy luy a esté incōtinēt denōcé par accord cōme on le cōceuoit, viura selō la forme & reigle & fera aussi, d'vne mesme cōstāce de cœur, qu'aucu-

DE LA VIE, LIVRE I. 116
ne des choses qui aduiēēt, ne soit
subite. Car preuoyāt tout ce qui se
peut faire, comme chose future, il
adoucira les impetuofitez & efforts
de tous les maux lesquels n'amei-
nent rien de nouveau à ceux qui
sont preparez & attendans, & sont
facheux à ceux qui sont à leur aise,
& regardent tāt seulemēt les cho-
ses heureuses. Car quant à la mala-
die, la captiuité, la ruïne, le feu, il
n'y a rien de ces choses soudain. Je
sçauois bien que la nature m'auoit
enfermé en vn logis & demeure
tumultueuse & pleine de trou-
bles. L'ō a crié tant de fois en mon
voisinage, la torche & le cierge a
precedé tant de fois pres de mon
huis, les obseques & funerailles de
ceux qui sont morts trop sou-
dain & auant le temps. Souuent
retenty le grand bruit d'vn edi-

P iiij

DE LA TRANQVILLITE
 fice tombant de hault. La nuict a
 enleué plusieurs de ceux, que le pa-
 lais, la cour, le deuis m'auoit al-
 liez par amitié, & a couppé par le
 milieu les mains liees & accou-
 ples à la compagnie. M'esmer-
 ueilleray aucunesfois que les dan-
 gers soient venuz à moy & m'a-
 yēt assailly, lesquels ont tousiours
 erré entour de ma personne? Il y a
 vne grande partie des hommes,
 laquelle ayant à nauiger & faite
 voile, ne pense pas à la tempeste.
 Iamais en vne bonne chose, ie
 n'auray hôte d'vn mauuais auteur.
 Combien de fois Publius, d'esprit
 vehement aux choses tragiques
 & comiques, à laisser beaucoup
 de folies, basteleries, & parolles
 appartenantes à la plus haulte * ca-
 ue, entre plusieurs autres plus grâ-
 des & vertueuses non seulement

* C'estoit
 vne place
 au milieu
 du thea-

que la comedie, mais aussi que la tragedie? & il dict cecy.

Cuius potest accidere, quod cuiquam potest.

c'est à dire,

Ce qu'à quelqu'un, peut à tous aduenir.

tre, où estoient les sieges des chevaliers, & estoit conuerte de voiles, en forme d'une canue.

Si quelqu'un met cecy en son cœur, & regarde tous les maux qui aduient aux autres, d'esquels la quantité est tous les iours bien grande, en sorte qu'il estime aussi que le chemin leur est libre pour venir à soy-mesme, il s'armera beaucoup deuant qu'il soit attaqué & assailly. L'esprit, apres les dangers, est trop tard instruit à la patience d'iceux. Je n'ay pas pensé q̄ cela aduinst ou deust aduenir; ie n'eusse iamais creu que cela fust adueni. Pourquoi non? Quelles sont les richesses, qui ne sont sui-

* L'ensei-
gne des au-
gures.

uies , par derriere , de la necessité , de la faim & de la pauureté & mé-
dicité ? quelle la dignité , de la-
quelle la robbe pretexte ou d'hō-
neur ne soit accompagnée de *
l'augural , des liens patrices & des-
honestetez , de l'exil , notes &
mille taches , & de l'extreme con-
temnement ? Quel le Royaume ,
auquel ne soit presté & preparée
la ruyne , pour estre foulé , subiu-
gué , maistrisé , & tyránisé & bour-
relé ? Et ces choses là ne sont pas
diuisees par beaucoup ou grands
interualles , mais il y a à dire d'un
heure entre le seul , & la cour
noble & excellente. Sçaches donc
que toute condition est muable
& subiette à 'changer , & que
tout ce qui aduient à aucuns te
peut aussi eschoir. Tu es riche : es
tu plus opulent que Pompee ? au-

quel comme * Granius son ancien parent & allié , hoſte nouveau, euſt ouuert la maiſon de Ceſar, pour fermer les ſiènes, defaillit le pain & l'eau: veu qu'il poſſedoit tant de fleuves, prenans leur ſource & origine ſur ſes lettres & y tombās: auſſi il a mādī des gouttes d'eau , il eſt mort de faim & de ſoiſ, au palais du parent , tandis que l'heritier accommode & apreſte le public entierement à luy mourant de faim . Tu as eu de grands honneurs . En as tu receu d'auſſi grands , de tant ineſperez & non attenduz , ou de tant vniuerſels, que Seian ? Le meſme iour q̄ le Senat l'auoit mené & cōuoyé, le peuple le mit en pieces; auquel neātmoins les Dieux & les hōmes auoiēt conferé, tout ce qui ſe pouuoit amaffer & mettre enſemble:

il ne resta rien de luy, que le bourreau peust tirer. Tu es Roy: ne t'enuoyeray-ie pas à Cresus, lequel a veu vif, allumer son feu, & estaindre, estant demouré suruiuant nō seulement à son Royaume, mais aussi à sa mort? ne t'enuoyeray-ie à Ingurtha, que le peuple Romain a veu captif? Nous auons veu Ptolomee Roy d'Afrique, & Mithridates Roy d'Armenie, és prisons Caianes. L'vn a esté enuoyé en exil; l'autre desiroit estre enuoyé de meilleure foy. En vn si grand changement & roulement de choses qui vont dessus dessous, si tu ne tiens pour chose à venir, tout ce qui se peut faire, tu dōnes aux choses aduerses force & rigueur cōtre toy: laquelle a esté rompuë par ce luy qui les a veu le premier. Ce qui vient apres, fera, que nous ne tra-

uaillosés choses superflues & inutiles de peur que nous desirions & conuoitions les choses que nous n'auons peu obtenir, ou les ayant obtenues, nous attendions tard apres vne grande honte, la vanité de noz conuoitises & affections; c'est à dire de peur que le traual en vain, sortes sans effect, ou l'effect indigne du labour. Car la tristesse quasi tousiours s'en ensuit, le labour n'a bien succédé, ou bien si nous auons honte du succès d'iceluy.

Des diuagations & courses çà là, contre la volonté & deliberation.

C H A P. X I I.

 L fault retrancher l'inconstante course de çà de là, telle que l'on voit d'une grande partie des hommes, qui

courēt par les maisons, theatres & places publiques. Ils s'offrent pour les affaires d'autruy , ressemblans toujours ceux qui font quelque chose, & se mōstrans bien empeschez. Si tu demandes à quelqu'un de ceux là fortāt de la maison; Ou vas tu? que penses tu faire? Il te respondra: Certainement ie ne sçay; mais ie verray quelques vns, ie feray quelque chose. Ils courent & vont çà delà, sans aucune certaine deliberation, cherchans des affaires, & ne font pas ce qu'ils ont deliberé & proietté, mais les choses qu'ils ont rencontrees, ou esquelles ils sont tombez . Leur aller & leur course est vaine & sans consideratiō, telle que des fourmis, qui montent aux arbres, lesquelles estans au coupeau descendent vuides, en bas. Plusieurs meinent vne

semblable vie à icelles, lesquels nō sans cause l'on pourroit dire estre menez d'une lascheté & faincantise qui n'a point de cesse ny repos. Vous aurez pitié d'aucuns courans comme au feu, tant ils vont pouffans ceux qu'ils rencontrent, & se precipitent & les autres aussi. Cependant ayans couru, ou pour saluer quelqu'un qui ne resalvera, ou pour aller apres l'enterrement d'un homme inconnu, ou poursuiure souuent le iugement de celuy qui plaide, ou souuent les spoufailles & festes de celuy qui se marie, & ayāt suiuy la litiere, en certains lieux, & porte eux mesmes, retournans apres en maisō, avec vne vaine lassitude, ils iurent, qu'ils ne sçauoient pas eux mesmes, pourquoy ils estoient fortiz, & où ils estoient allez,

estans neantmoins tous prests de courir le lendemain, & prendre la mesme voye, ou suiure les mesmes vestiges. Parquoy que tout labour se rapporte quelque parr; qu'il regarde & tende à quelque fin. Les fausses images des choses agitent les mouuans & fols, non pas l'industrie. Car ceux-là mesmes ne se mouuent ou demainēt, sans quelque esperance, l'espece & apparence de quelque chose les incite & prouoque, de laquelle l'esprit insensé & troublé ne cognoist pas la vanité. En cete maniere, chacun de ceux-là qui fortent pour accroistre la foule, ou tourbe des allans & venās est mené de vaines & legeres causes par la ville, & n'ayant rien où il s'emploie, il est chassé par la lumiere leuee, & estant nommeur de plusieurs,

*Tout la-
beur tende
à quelque
fin.*

fleurs en vain aheurté à sembla-
 bles, apres auoir fort salué, exclus
 de plusieurs, il ne parle plus dif-
 cilement à aucun de tous, en la
 maison, qu'à soy. De ce mal de-
 pēd ce temeraire vice; l'escoute, &
 l'inquisition des choses publiques
 & secrettes, & la science ou co-
 gnoissance de beaucoup de cho-
 ses, lesquelles ne sont seurement
 narrées ny ouies. I'estime que De-
 mocrite, ayant suiuy cela a com-
 mancé ainsi. Qui voudra viure en
 trāquilité ne face particulieremēt
 beaucoup de choses, ny publique-
 ment, à scauoir rapportāt cela aux
 choses vaines & superflues. Car si
 elles sōt necessaires, il faut faire &
 particulierement & publquemēt,
 non seulement beaucoup de cho-
 ses mais aussi innombrables. Et
 quād nous sommes appelez d'au-

Q

DE LA TRANQUILLITE
· cun solennel office , il fault de-
fendre & inhiber les actions.

De la diuersité de fortune.

C H A P. XIII.

 A R celuy qui faiçt beau-
coup de choses , se met
au pouuoir & discretion
de fortune , laquelle le plus seur
est n'esprouer sinon rarement;
au reste nous deuous tousiours
penser en icelle , & ne se doit l'on
rien promettre de sa foy. Je nau-
geray, s'il n'aduiet quelque cho-
se , & ie seray Preteur, si quelque
chose ne m'empesche ; & l'affaire
& negociation correspondra à
mon souhait , s'il n'ya quelque
empeschement . C'est pourquoy
nous disons que rien n'aduiet au
sage, contre l'opinion . Nous ne

l'auons receu par les cas de l'homme mais par les erreurs. Et toutes choses ne luy cedēt cōme il a voulu, mais comme il a pensé. Premièrement il a pensé que quelque chose peut resister à ses propositions & voluptez. Or est il necessaire que plus legerement paruienne à l'esprit la douleur de la conuoitise destituée & delaissée, à laquelle tu n'as promis le succès.

De la menace de la mort.

CHAP. XIII.



VOUS deuõs aussi no⁹ rendre faciles; ne nous apliquons trop aux choses destinées, & passons es choses esquelles l'accidēt no⁹ menera: & ne craignõs les chāgemens ou du cōseil ou de l'es-

Qij

tat, pourueu que la legereté, vice tres-contraire & ennemy du repos ne nous accueille. Car il est necessaire que la pertinacité & obstination soit ennuyeuse & miserable à celuy auquel la fortune arrache souuent quelque chose: & la legereté est beaucoup plus facheuse & griefue, ne se pouuant contenir, aucune part. L'vn & l'autre est ennemy de la trāquillité, ne pouuoir riē chāger & ne souffrir rien. L'esprit se doit reuoquer des choses externes, en soy mesme, qu'il se cōfie en soy, qu'il s'esiouisse de soy, qu'il reuere ce qui est sien, qu'il se retire tant qu'il pourra de l'autruy, qu'il s'aplique à soy mesme, qu'il ne sente les pertes & dommages voire mesmes qu'il interprete benignement les choses aduerses. Nostte Zeno n

*Ce qui est
ennemy de
la tran-
quillité.*

ayant esté aduertý, comme par le naufrage tous ses biens s'estoient perduz & submergez, dist, La fortune veut que ie philosophe plus librement & avec moins d'empeschement. Le Tyran menaçoit le Philosophe Teodore de le faire mourir, & quand il seroit mort, de le laisser, sãs sepulture, tu as dist il, en quoy tu contentes ton vouloir, voyla la vaine du sang, en ta puissance, car quant à la sepulture, ô que tu és sot si tu penses que ie me soucie de pourrir ou dessus terre ou dedans la terre. Canius Iulius, grand personnage, l'honneur & merueille duquel n'est empeschée, de ce qu'il est nay de nostre temps, ayant long temps debatú avec Canius & s'en allant, aptes que ce Phalaris luy eust dict, A fin que

*Propos
d'un Phi-
losophe à
un tyran.*

*Diets &
faits du
Philosophe
Canius
Iulius.*

DE LA TRANQVILLITE
d'auature tu ne te flates d'vne vaine
esperance, i'ay commandé de
te mener, il respondit, Le te remer-
cie, tresbon Prince. Le doute de ce
qu'il a voulu dire : car plusieurs
choses me viennent, en cecy de-
uant les yeux de l'entendement.
A il voulu estre iniurieux, & mon-
strer combien grande & quelle
estoit la cruauté, en laquelle la
mort seruoit de plaisir & bien-
faict? luy a il reproché son ordi-
naire folie qu'il monstroit tous
les iours? Car ceux-là ausquels
l'on auoit tué les enfans & osté
leurs biens, rendoient graces. A il
volōtiers prins cela cōme la liber-
té? Quoy que soit, il a respondu
d'un grand cœur. Quelqu'un dit;
Caius apres cecy a il peu cōmander
qu'on le laissast viure? Caius a il
point craint cecy? La foy de Caius

estoit cogneuë en tels commãdements. Penses tu qu'il ait demãdë, sans sollicitude & peine, dix demy iours, iusques au suplice? Est il pas vray semblable qu'il viuoit en grande tranquillité, és choses qu'il a dictes & faiçtes? Il iouoit aux échets, lors que le Centenier tirant & mettant dehors la troupe de ceux qui deuoient mourir, commanda aussi qu'on le fist venir. Estant appellé, il compta ses iettons, & dist à son compagnon. Aduise, qu'apres ma mort, tu ne mentes de dire que tu ayes gaigné: A lors faisant signe au Cëtenier, il luy dist; Tu seras tesmoin, que ie le passe d'vn. Penses tu que Canius ioue, ce faisant? Il s'est moqué, en vilipendant la mort. Ses amis estoient tristes & fachez, ayant à perdre vn tel personnage; ausquels

il dist . Pourquoi estes vous tristes ? Vous demandez si les ames sont immortelles . Je le sçauray maintenant ; & n'a cessé en cela de rechercher la verité , & proposer question , de sa mort . Son philosophe le suiuoit , & deja n'estoit pas loin , le tombeau , & tertre où se faisoit tous les iours sacrifice à Cesar nostre Dieu : Que penses tu maintenant , Canius , dist-il ? Ou quelle volonté as tu ? I'ay deliberé , dist Canius , de prendre garde , en ce tres-vtile & tres-leger moment , si l'esprit sentira son yssuë , & promet , s'il ne cognoissoit quelque chose , qu'il iroit entour ses amis , & leur monstreroit quel est l'estat des ames . Voyla donc la tráquillité , au milieu de la tempeste ; voila l'esprit digne d'eternité , qui appelle son destin , ou faiçt seruir sa mort

d'argument de la verité, lequel cōstitué en ce dernier point & degré interroge l'ame qui sort, & n'apprend quelque chose seulement quelque chose iusques à la mort, mais aussi en la mort mesme. Personne ne philosophe long temps: mais le grand personnage ne sera laissé soudain, & sera dict, de luy avec grand, soin; Ta memoire sera perpetuee, tres-excellent chef, grande portion du massacre de Caius.

Qu'il vault mieux rire que plorer des choses: qu'il ne fault ny rire ny pleurer des mœurs & vices des hommes: ce qu'il fault faire en son mal: la mort des bons iuste cause de se facher & contrister: l'assidue observation de soy fasche & tranaille: la solitude & compagnie se doiuent pratiquer l'vne apres l'autre: qu'il fault

DE LA TRANQVILLITE
*donner relasche aux esprits qui lan-
guissent de la continue des labours:
conseil de boire , pour noyer les en-
nuys.*

CHAP. XV.

MAIS rien ne sert d'a-
voir ietté les causes de
la particuliere tristesse. Car aucunes fois oc-
cupe & tient lieu, la haine du gé-
re humain, & la multitude de tât
d'heureux mefaits court à l'en-
tour, ou se presente au deuant,
quand tu penseras comme est ra-
re l'integrité, comme l'innocence
est incogneuë, & à peine iamais la
foy garde, sinõ, quãd il en est be-
soin, pour le profit; & se voyent
pareillemãt les abominables gains
& pertes du plaisir & volupté, &
l'ambition sort tellement hors de

ses bornes, qu'elle reluit, par des-
 honnesteté & vilenie. L'esprit est
 offusqué & poussé en la nuit, &
 comme estans les vertuz renuer-
 fees, lesquelles il n'est loisible d'es-
 perer, & ne sert de les auoir, les te-
 nebres se leuent. Il nous fault d'oc
 flechir en cecy, que nous n'abhor-
 rions tous les vices du vulgaire,
 mais nous semblent ridicules, de
 maniere que nous imitions plu-
 stost Democrite, qu'Heraclite.
 Car toutes les fois que celuy-cy
 sortoit en public, il pleuroit:
 mais celuy-là rioit. Toutes les
 choses que nous faisons sembloiēt
 miserables à cetuy-cy, & à l'autre, fo-
 lies. Il fault donc mespriser &
 abaisser toutes choses, & les endu-
 rer facilement. C'est vne chose
 plus humaine se moquer de la vie,
 que de la plorer. Aiouste, que ce

*Democri-
 te. Hera-
 clite.*

*Qu'il
 vault mi-
 eux rire
 que plorer
 des choses.*

DE LA TRANQVILLITE

luy merite mieux du genre humain, & que la race des hommes est plus tenuë à cetuy-là, qui se moque & rid d'icelle, qu'à celuy qui la pleure: cetuy-là laisse quelque chose de bon que l'on puisse esperer: mais cetuy-cy plore follement les choses qu'il n'espere ou pense pouuoir receuoir amendement: & ayant contemplé toutes choses, celuy est de pl⁹ grād cœur, qui ne tient les ris, que celuy qui ne retient les larmes, quād il mouue & incite le tres-leger effect de l'esprit, & n'estime rien grand, rié feure, ny mesme serieux, d'vn si grand appareil. Que chacun se propose toutes les choses par le menu, pour l'amour desquelles nous sommes ioyeux ou tristes, & sache estre vray ce que bien a dict
 Que toutes les affaires des hōmes

sont semblables aux * commâces-
 mens, & que la vie d'iceux n'est
 plus saincte & feure que sont les
 cōceptions encommancees. Mais
 il vault mieux prendre & receoir
 doucement les mœurs publiques,
 & les vices des hommes, sans tom-
 ber aux ris, ny aux pleurs. Car estre
 tourmenté, pour les maux d'au-
 truy, est vne eternelle misere: & se
 delester du mal & vices d'autruy
 est pareillement vn plaisir & vo-
 lupté inhumaine. Comme ceste
 humanité là est inutile, & ne sert
 de rien de plorer, à l'homme, de
 ce qu'aucun emporte son fils, &
 faindre le visage, il fault aussi qu'
 ces maux & aduersitez, tu fasses ce-
 cy que tu octroyes à la douleur au-
 tant qu'elle requiert, & non pas
 tant qu'est la coustume. Car plu-
 sieurs espendent larmes, pour e-

** Aucuns
 estiment
 qu'il fault
 droit tra-
 duire; sem-
 blables
 aux bate-
 leries.*

*Qu'il ne
 fault ny
 rire, ny
 pleurer des
 mœurs &
 vices des
 hommes.*

*Ce qu'il
 fault faire
 en sō. mal.*

DE LA TRANQVILLITE

stre veuz, & ont les yeux autant de fois secs, que le spectateur a defailly, ou ne s'est trouué, iugeans deshonneſte & mal ſeant ne plover, veu que tous le font. Ce mal s'est tellement enraciné, de prendre l'opinion d'autruy, qu'en vne simulation voire meſme tres-simple, la douleur vient & ſe trouue. S'enſuit la partie, laquelle a accouſtumé, non ſans cauſe de contriſter, & d'amener ſoucy, comme les yſſues & mort des bõs eſt mauuaife. Auſſi toſt que Socrates eſt contrainct de mourir en priſon, Rutilius, de viure en exil, Pompee & Ciceron de preſenter leur col à leurs cliens, & à ceux qu'ils ont defendu: & ce grand Caton, viue image des vertuz, panché & appuyé ſur le glaïue, de ſatisfaire enſemble pour ſoy & pour la Repu-

*La mort
des bõs iu-
ſte cauſe
de ſe ſaſ-
cher &
trifier.*

blique, il est nécessaire se plaindre, que la fortune paye & donne tant iniques gages & salaires. Et qu'esperera maintenant chacun pour soy, voyant les gens de bien souffrir choses tres-mauuaises? Qu'est il donc question de faite? Voy comme chacun d'eux a enduré, & s'ils ont esté constans & vertueux, desire leurs courages: s'ils sont morts effeminez, & avec pusillanimité, rien n'est perdu. Ou ils sont dignes, que tu aymes leur vertu, ou indignes, que leur lacheté soit desirée. Car y a il chose plus deshoneste, que si les tres-grands personages, aucuns constamment, font aucuns timides? Louons autant de fois celuy qui est digne de louange, & disons: Tu es d'autant plus vaillant, d'autant plus heureux, tu as euité les

DE LA TRANQVILLITE
accidens, l'enuie & maladie de
l'homme: tu es fortuy de prison: les
Dieux ne t'ont pas semblé digne
de mauuaise fortune, mais indi-
gne & ne meritant pas que la for-
tune peut aucune chose cōtre toy.
Mais il fault mettre la main sur
ceux qui se retirent, & lesquels en
la mesme mort, regardent à la vie,
& ont regret de mourir & passer le
pas. Je ne pleureray aucun ioyeux,
ny personne qui plore. Cetuy-là
a essuyé mes larmes, cetuy-cy a
faict par les siennes, qu'il n'est di-
gne d'aucunes. Pleureray-ie donc
Hercules, de ce qu'il est bruslé
tout vif? ou Regulus, de ce que tāt
de clouz le percent? ou Caton, de
ce qu'il a vaillamment supporté
ses playes? Tous ceux cy, en peu
de temps ont trouué le moyen de
se rendre & faire eternels, ils sont
venuz,

venuz, en mourant à l'immortalité. Aussi est celà vne occasion & matiere grande de facheries, si tu t'accomodes & agences avec ennuy & tristesse, & ne montres à aucuns simplement comme la vie est faincte de plusieurs, & preparée à l'ostentation. Car l'assiduele obseruation de soy fache & craint d'estre surprinse autrement que de coustume. Et iamais nous ne sommes exempts de peine & de soucy, quand nous pensons que l'on iuge de nous autant de fois que l'on nous regarde. Car mesmes plusieurs choses aduiennent, qui nous denuent & decouurent malgré nous; & quoy qu'un si grand soin & diligence de soy, succedde bien & à propos, la vie routesfois n'est agreable, & seure, de ceux qui vivent tousiours

*Assiduele
le obserua-
tion de soy
fache &
travaille.*

R

DE LA TRANQVILLITÉ
fouz la personne. Mais que cete
simplicité la sincere & de soy mes-
me ornée, auroit de volupté &
plaisir, n'opposant rien à ses
mœurs? Toutesfois cete vie su-
iette au danger du mespris &
contemnement, si routes cho-
ses font manifestes à tous. Car
aucuns se trouuent de ceux qui
mesprisent & ne font cas, de ce
qu'ils ont aproché de plus pres.
Mais il ne fault pas craindre que
la vertu aprochée & mise toute
contre les yeux, ne soit rabaisée ou
auilié. Mais il vault mieux estre
contemné & vilipendé par sim-
PLICITÉ, qu'en peine & trauail par
vne perpetuelle simulation &
faintise. Trouuons toutesfois
moyen & reigle à cete affaire. Il
importe beaucoup, de viure sim-
plement, ou negligemment &
ya grande difference entre l'vn

*A quoy
cete vie est
suiette.*

& l'autre. Il se fault beaucoup retirer en soy. Car la conuersation, ou rencontre des choses dissemblables, trouble celles qui sont bien composées, renouelle les affections, exulcere & entame, tout ce qui est imbecille en l'esprit, & n'est encore endurcy ou guarý du tout. Ce neantmoins ces choses icy qu'il fault meller, la solitude, & la frequēce ou compagnie, se doiuent pratiquer alternatiuement, & tout à tour. Cete là nous induira le desir de hanter les hommes, cete cy, nous amenera le desir de nous: & l'vne seruira de remede à l'autre. La solitude guarira la haine & l'ennuy de la tourbe; & au contraire, la multitude & compagnie l'ennuy de la solitude. Et l'esprit ne se doit egallément retenir en

La solitude & la compagnie se doiuent pratiquer l'une apres l'autre.

vne mesme intention , mais il le fault reuoquer & appliquer aux ieux & recreatiōs. Socrates n'auoit pas de hôte de iouter avec les enfãs; & Catō, dōnoit relache à son esprit & le recreoit par le vin, quand il estoit trauaillé des affaires publiques: & Scipio a demené aux nombres & cadence ce corps triomphant & militaire ne se maniant mollement, & d'une façon effeminée, selon la coustume du iourd'huy de ceux mesmes qui coulent & cheminent entre la moleste & delicateffe feminine, mais comme ces anciens personnages, auoient de coustume de danser, d'une façon vertueuse entre les ieux, & les temps de festes, n'ayans à faire aucun dommage, quand bien ils eussent esté regardez & ad-

uifez de leurs ennemis. Il fault
 donner relache aux esprits; ils se *Il fault
 donner re-*
 releueront meilleurs & plus vi- *lache*
 goureux, ayans prins repos. Cō- *aux ef-*
 me il ne fault commander aux *prits.*

champs fertiles, pource que le cō-
 tinuel raport, qui n'a point ces-
 cé les espuisera & rendra bien
 tost steriles, ainsi l'assiduel tra-
 uail rompt les forces des esprits.

Ayant prins relasche & recreation
 receuerōt & recouurerōt peu à peu

leurs forces & vigueur. Vne cer- *Languueur
 d'esprit
 procedant
 de la con-
 tinue des
 labeurs.*
 taine languueur, rebouschement &
 offuscation des esprits, proced-
 de de la continue & assiduité des
 labeurs. Et l'affection si grāde des

hōmes ne tendroit à cela, si le ieu
 & la recreation n'auoit quelque
 naturelle volupté, desquelles cho-
 ses le frequent vsage, osterā aux
 esprits, toute charge & violence,

DE LA TRANQVILLITE
& les deliurera de toute peine
& ennuy. Car le sommeil mesmes
est necessaire à la restauration &
santé, neantmoins si tu le conti-
nues iour & nuict, il se fera mou-
rir. Il y a grande difference entre
relascher & deslier. Les Legisla-
teurs ont institué & estably des
iours de festes, à fin que les hō-
mes s'assemblassent publiquemēt
pour ce recreer, comme entre-
messans le necessaire temperamēt,
moderation & repos à leurs la-
beurs. Et certains grands person-
nages, comme i'ay dict, se don-
noyent tous les mois des festes
à certains iours; autres prenoyēt
recreations iournellement, apres
les affaires; comme nous auons
souuenance que Pollio Asinius
souloit faire, que nulle heure a-

DE LA VIE, LIVRE I. 132
retenu , passée celle de dix. Il
ne lisoit pas mesmes les lettres
& missives , apres cete heure-là, de
peur que survint quelque nouve-
au soucy , mais il laissoit & des-
chargeoit toute la lassitude du
iour , en ces deux heures-là. Au-
cuns ont prins leur repas à my-
iour & ont differé quelque chose
legere & de peu de travail aux
heures d'apres midy . Noz ance-
stres aussi defendoient de faire au-
cun rapport au Senat , apres dix
heures. Le soldat diuise les senti-
nelles , & la nuict est exempte &
libre de l'expedition de ceux qui
retournent. Il fault recreer l'esprit,
& est besoin d'entremesler aucu-
nefois le repos , qui serue d'alimēt
& de forces; & fault alier çà là & se
promener à decouuert à la cam-
pagne, à fin que l'esprit s'augmen-

R iiii

DE LA TRANQVILLITE
te & accroisse, à l'air libre, & par
beaucoup d'esprit & haleine. Au-
cunesfois l'esprit est plus vigou-
reux, quand l'homme se faict por-
ter en chariot, quand il chemine,
& change de pays, & mesme quād
il vit en compagnie, & boit icyeu-
sement & plus que de coustume:

*Conseil de
boire pour
perdre &
noyer les
facheries
& cures.*

& mesmes il fault venir aucunes-
fois iusques à l'ebriété, non à fin
qu'elle nous plonge; mais à fin de
no⁹ abbatre & deprimer noz sou-
ciz & facheries. Car elle chasse les
souciz, & dés le fonds, mouue l'es-
prit; & comme elle sert de remede
à certaines maladies, elle est bon-
ne aussi contre la tristesse. Et l'in-
uenteur du vin, n'a pas esté appel-
lé, *Liber*, à cause de la licēce de par-
ler ou de la langue, mais pource
qu'il deliure l'esprit des souciz &
cures, le deffend & maintient, &

le rend plus fort & hardy en toutes entreprises. Mais il y a vne saine moderation du vin, comme de la liberté; & mesmes croit l'on que Solon & Arcesilaus, se sont amusez à boire du vin. L'ebriété & yurôgnerie a esté reprochee à Caton; mais celuy fera chose plus facile, d'obicter ce crime honnesté, que de faire Caton deshonesté.

Mais il ne fault pas faire cela sou-

*Qu'il ne
fault sou-
uent boire
plus que
de coustu-
me.*

uent pour boire plus que de coustume, de peur que l'esprit attire vne mauuaise coustume: ce neant-

moins il le fault aucunesfois tirer à vne gaieté & liberté, & la triste sobrieté se doit vn peu retrancher.

Car, soit que nous croyons le Poete Grec, il est bon & agreable d'affoller aucunesfois, soit que nous adioustions foy à Platon, en

*Qu'il est
bon d'af-
foller au-
cunesfois.*

vain le sage & rassis de son esprit a

DE LA TRANQVILLITE

frappé à la porte du Poëte: soit que nous croyons Aristote , il n'y a point eu, ou ne s'est trouué aucun grand esprit , sans meflange ou mixtion de folie. L'esprit s'il n'est meü, ne peut dire aucune chose grande , & par dessus les autres. Quand il a mesprisé, & contemnè les choses vulgaires & accoustumees , & par vn instinct sacré, il s'est esleué plus hault, à lors il a chanté quelque chose plus grande, d'une bouche mortelle. Il fault qu'il laisse la maniere accoustumee, qu'il se hausse, qu'il morde son frein , & qu'il emporte son gouuerneur , & le meine la où de soy-mesme il eust eu peur.

Tu as, mon bien aymé, Serene, les choses qui peuuent entretenir la tranquillité, celles qui la peuuent restituer, en resistāt aux vices,

DE LA VIE, LIVRE I. 134
qui se veulent introduire & insi-
nuer aux esprits . Sçaches neant-
moins, qu'il n'y a riē de ces choses
assez forte & valide, à ceux-là qui
gardent vne chose imbecille, si le
foucy ententif & assiduel n'assiste
& n'enuirōne l'esprit prest à choir
& se laisser aller.

*Fin du premier liure de la
Tranquillité.*



* Ce mot
de *secōdne*
se trouve
en quel-
ques exē-
plaires.

LE SECOND LIVRE
DE LUCE ANNÆE

Seneque.

DE LA TRANQVIL-

lité de la vie: Monstrant que le
Sage n'est pas subiect à iniu-
re: Adressé à Serene.

De la traduction de GABRIEL
CHAPPVYS Tourangeau.

*Que l'entree du chemin de la vertu semble de loin di-
ficile & scabreux; mais qu'il est aisé à ceux qui
en aprochent.*

CHAP. I.

Difference
entre les
Stoiques

IE peux dire à bon droict,
mon amy Serene, qu'il y
a autant de difference en-
tre les Stoiques, & les autres fai-

sans profession de la philosophie, *& autres
Philosophes.*
qu'il y a entre les femelles & les
masses, veu q' l'une & l'autre tour-
be sert également & autant l'une
que l'autre, à la société de la vie,
mais l'une est nee pour obeyr, &
l'autre pour commander. Les au-
tres sages remedient mollement
& doucement, comme font qua-
si les familiers & domestiques
medecins à l'endroit des corps
malades, non par où il est tres-bõ,
pour abreger chemin, mais par
l'endroit qu'ils peuvent. Les Stoi-
ques entrez au chemin viril & ver-
tueux, n'õt pas soucy de faire, que
cete voye semble plaisante & ag-
greable à ceux-là qui y entrent,
mais de nous en leuer le plustost
qu'ils peuvent, & de nous mener à
ce hault feste & coupeau, est que
tellement esleué, & hors de route

iniure de traicts, & dards qu'il est mesmes par dessus la fortune. Les choses aussi par lesquelles nous sommes appelez sont ardues, difficiles & scabreuses. Car est il possible de gagner le hault d'une montagne par la plaine? Mais les chemins ne sont tant rompuz, droitz, & difficiles qu'aucuns pensent. Toutesfois la premiere partie & entree est pleine de cailloux & rochers, ayant apparence d'un lieu par où l'on ne va point, cōme plusieurs endroits semblent de loin à ceux qui les voyēt, facheux & inaccessibles, veu que la distance du lieu trōpe & decoit la veuë. Et puis aprochant plus pres, les mesmes choses que l'erreur des yeux auoit amassees en vn tas, se viennēt à manifester & discerner, de maniere que ceux qui de loin

*L'entree de
la voye
menant à
la vertu
difficile &
pierreuse.*

pensoient voir des abismes & precipices, trouuent de pres, le terre & feste doux & de facile accès. Estant n'agueres faiçte mention de Caton, tu estois marry (selon que tu ne peux pas endurer l'iniquité) que son siecle n'auoit gueres entendu Caton, lequel se leuât par dessus les Pompees & Cefars, auoit neantmoins esté mis entre les Vatiniens, & tu trouuois chose indigne & mal faiçte, de ce que la robe luy auoit esté ostee au palais, comme il vouloit dissuader la loy, & que du siege des * Rostres, ayât esté trainé & tiré par les mains de la faction seditieuse, iusques à l'arc Fabian, il auoit enduré les mauuaises parolles, crachats, & toutes autres indignitez & iniurès de la fole multitude. Alors ie feis responce que tu auois occasion d'e-

*Louange
de Caton.*

** l'ay dict
ailleurs
que c'e-
stoit.*

DE LA TRANQVILLITE
stre faché & esmeu pour l'amour
de la Republique, & P. Clodius
d'un costé, Vatinius de l'autre, &
tout autre mechant homme ven-
doit : & estant saisis d'une ignorã-
te affection & conuoitise, ils n'en-
tendoiet pas que tandis qu'ils vé-
dent, ils se vendoient aussi.

*Le Philosophe monstre que Caton est
un plus certain exemplaire de sa-
gesse, qu'Ulysse & Hercules, du
vieil temps: & que l'on ne luy a peu
faire iniure & offense.*

CHAP. II.



E t'ay certainement ad-
uisé & enioinct de vi-
ure en repos; & ne te
foucier, pour le faict de
Caton, pource qu'il n'y a aucun
sage qui puisse receuoir aucune
iniure.

iniure & indignité. Que les Dieux immortels nous ont donné Caton, pour vn plus certain exemple d'vn homme sage, que Vlisfe & Hercule, des premiers siècles. Car noz Stoiques ont déclaré ceux cy sages, inuincibles par les traux, contempteurs de volupté, & vainqueurs de tous pais. Caton n'a pas combatu les bestes sauages estant le propre du Veneur ou du rustique que les poursuiure: il n'a pas fait la guerre aux monstres par le fer & le feu, & n'est venu és temps, esquels l'õ peust croire, que le ciel soit porté des espaules d'vn estat maintenant reiettée l'anciëne credulité, & ce siecle paruenu à vne grande cognoissance. Estant entré au combat contre l'affection & brigue des honneurs & offices,

Caton exemplaire d'un homme sage.

S

par promesses, & presens, contre le mal de plusieurs formes, & contre la desbordée & immense conuoitise de la puissance & de la force laquelle tout le monde diuisé en* trois ne pouuoit assouir, il a seul tenu bon & faicte teste aux vices de la ville degenerante, allant par terre, & succōbāt souz sō faix, de maniere qu'il a retenu la Republique qui tomboit, autant qu'il luy estoit possible de la retirer, seulement d'une main; iufques à ce qu'estant ou empougné ou en treiné, il s'est adioinct compaignon de la ruine long tēps soutenue, & ensemble ont esté estaintes les choses, qu'il n'estoit licite de diuiser. Car Caton n'a point vescu apres la liberté, ny la liberté apres Caton. Penses tu que le peuple luy ait faicte iniure, de ce

* En Cesar, Pompee & Crassus.

DE LA VIE, LIVRE II. 138
qu'il luy a osté la Preture, ou la robe, & couuert ce sacré chef des excremens de la bouche? Le sage est asseuré, & ne luy peut on faire aucun tort & iniure.

Obiectiōs à ce que le Philosophe dit que le sage n'est suieēt à l'iniure, & offense: & responce à icelles.

C H A P. IIII.



L m'est aduis que ie voy ton esprit enfermé & bouillant, prest à crier: Voicy les choses qui dérogent à l'autorité de tes preceptes. Tu promets de grâds cas, lesquels ne se peuent desirer, à moindre raison, croire. Et qui ayant dict de grandes choses, apres que vous auez nié que le

S ij

sage soit pauvre vous ne niez pas que le seruiteur, l'habillement, la maison, & le moyen de viure, le manger & le boire luy defaillent. Quád vo⁹ auez nié que le sage afole, vous ne niez pas qu'il deuienne alliené de son esprit, & profere des paroles peu sages & aduisées, de maniere qu'il ose tout ce que la violéce de la maladie le contraint de faire. Quand vous auez nié que le sage soit serf, vous ne niez pas qu'il se doie vendre, vous n'allez pas au contraire qu'il ne fasse les choses commandées, & le deuoit seruire à l'endroit de son maistre. Ainsi leuant le sourcil hault, vous estes tombez és mesmes choses que les autres, ayans changé seulement les noms des choses. Parquoy ie doute en cecy quelque chose de mesme, qui est de pre-

miere face beau & grand; que le sage ne receura ny iniure ny contumelie & deshonneur. Or il y a grande difference de mettre & constituer le sage hors l'indignation, ou hors l'iniure. Car si tu dis, qu'il portera patiemment, l'iniure, il n'a aucun priuilege. La patience chose vulgaire luy échet, laquelle mesme s'appréd par la continue & assiduité des iniures. Si tu nies qu'il doieue receuoir l'iniure, c'est à dire que personne ne se mette en effort de la luy faire toutes affaires delaisées, ie deuiens Stoique. Je n'ay pas deliberé orner le sage d'vn imaginaire honneur de parolles, mais l'establir en lieu, où ne soit permise aucune iniure. Quoy d'óc? personne se trouuera il qui prouoque, assaille & s'efforce d'offēser? Il n'ya

*Responce
aux obie-
ctions sus-
dictes.*

DE LA TRANQUILLITE
rien tant sacré en la nature des
choses qui ne trouue le sacrilege.
Mais les choses diuines ne sont
pourtant moins esleuées, si se
trouuent, qui n'ayans à la tou-
cher, demandent la grandeur es-
tablie ou mise beaucoup outre
foy. Cela est inuulnérable, non
que l'on ne frappe pas, mais ce
que n'est offensé. Je te mon-
treray le sage, par cete marque-
Doute l'on que la force soit plus
certaine, laquelle ne se surmon-
te que celle qui n'est assaillie,
veu que les forces non esprouuées
sont douteuses, mais à bon droit
soit tenue pour trescertaine fer-
meté celle, qui reiette & repousse
toutes iniures & assaults? Ainsi sa-
ches q̄ le sage est de meilleure na-
ture, si l'iniure d'aucun ne luy por-
te preiudice, q̄ si on ne luy en faict

DE LA VIE, LIVRE II. 140
aucune. l'appelleray l'homme ver-
tueux, que les guerres ne dontent
point, que la force des ennemis
approchee de luy & le ioignant,
n'espouuante; & non pas celuy qui
est en repos, entre les peuples oi-
sifs. Que pour cete cause, vn tel
sage n'est subiect à aucune iniure.
Parquoy il n'importe quel nom-
bre de traits l'on darde contre luy,
veu qu'il ne se peut penetrer d'au-
cun. Comme la durescé de certai-
nes pierres ne se peut vaincre par
le fer, ny le diamant couper, ou
briser, mais rebousche & reiette
les choses qu'il rencõtre & le tou-
chent: comme certaines choses ne
se peuuent consommer par le feu,
ains la flamme à l'entour d'icelles,
conferue leur vigueur & habitu-
de; & comme les hauls rochers & *Belles cõ-*
escueils rompent la mer, & ne mō- *paraissons,*

S iij

*pour mon-
strer l'in-
vincible
force du
sage.*

strent, estans battuz de tant de vagues & tempestes, aucunes marques & vestiges d'offensé & dommage qui leur ait esté faict, ainsi l'esprit du sage est solide, & amassé & recueilly en soy: telle force, qu'il est autant assésuré & exempt de l'iniure, que sont les choses que i'ay recitees.

*Que tout ce qui se faict arrogamment
contre le sage est faict en vain.*

CHAP. IIII.



OY d'oc ne se trouuera il personne, qui s'efforce de faire iniure au sage? Ouy il s'en trouuera: mais cete iniure ne paruiendra à luy: Car il est separé & retiré de l'atouchement des inferieurs, d'vn plus grand interualle,

DE LA VIE, LIVRE II. 141
qu'aucune force nuisible, puisse
porter ses efforts iusques à luy:
voire mesme combié que les puis-
sans esleuez, pouuans commāder,
& forts par le consentemēt & mo-
yen des seruiteurs & officiers, s'ef-
forcent de luy nuire, tous leurs
efforts defauldront autant au deça
du sage, que les choses qui sont
chassces & lancees par la corde, ou
autres engins, en hault, iaçoit que
nous en perdions la veuë, retour-
nent neantmoins & se flechissent
au deça du ciel. Penses tu que lors
que ce lourdault de Roy, eut ob-
scurcy le iour par la multitude des
traicts, il ait touché le Soleil d'au-
cune de ses fleches? Ou bien ayant
deuallé en bas des chaines, il ait
peu lier Neptune? Cōme les cho-
ses celestes eurent les mains hu-
maines, & comme ceux qui abba-

tent les temples, ou renuersent les simulacres ne nuisent en rien à la diuinité: ainsi tout ce qui se faiçt contre le sage, audacieusement, avec insolence, & arrogamment, se faiçt en vain. Mais il valloit mieux que personne ne se trouuaft qui le voulust faire. Tu desires aux hōmes vne chose difficile, sçauoir est l'innocence. Mais n'estre l'injure faiçte, appartient ou touche ceux-là qui la doiuent faire, non celuy, qui ne peut patir, combien qu'elle soit faiçte. Voire mesmes ne sçay-ie pas si la sagesse montre point le plus, entre les choses qui l'assaillēt, les forces de la tranquillité, comme de ce est vn tres-grād argument; l'assurance & repos, voire mesmes au pays des ennemis, d'vn Empereur puissant & fort en armes & hommes. Diui-

L'innocence, chose difficile aux hommes.

fons, Serene, si tu veulx, l'iniure de la contumelie. Cete premiere est naturellemēt plus griefue & onereuse; cete cy est la pl⁹ legere; toutesfois facheuse aux delicats, de laquelle ils ne sont blessez, mais ils sont offensez. Ce neantmoins, la dissolution & vanité des cœurs est si grande, qu'aucuns n'estiment qu'il y ait chose plus griefue & facheuse à porter. Ainsi tu trouveras vn seruiteur qui ayme mieux estre battu de verges, que recevoir des soufflets, & estime la mort & les coups plus tolerables, que les paroles pleines de contumelie, & iniurieuses. L'on est parvenu à telles & si grandes folies, que nous sommes vexez & tourmentez nō seulement de la douleur, mais aussi de l'opinion d'icelle; en la maniere & selon la coustume des enfans,

DE LA TRANQVILLITE
aufquels l'ombre faict peur, la de-
formité des personnes, & le visa-
ge de praué; & les noms peu agrea-
bles aux aureilles appellent les lar-
mes, les mouuemens des doigts,
& autres choses, qu'ils fuyent &
abhorrent, par vne certaine force
& impetuofité, d'vn erreur non
confideré, ou pourpensé. L'in-
tention de l'iniure est, de faire mal
à quelqu'vn. Or la sagesse ne laisse
aucun lieu au mal. Car la des-hon-
nesteté luy est seul mal, laquelle
ne peut entrer & n'a aucun accès
là où l'honesteté & la vertu est
deja.

*Il argumente & prouue que l'iniure
n'appartient & touche le sage.*

C H A P. V. ,



I'NIURE d'ocne par-
 uient pas au sage. Car
 si l'iniure est la patien-
 ce de quelque mal, &
 le sage n'endure aucun mal, il n'y a
 aucune iniure qui appartienne au
 sage. Toute iniure est diminutiõ
 de celuy, qui en est assailly, & per-
 sonne ne peut receuoir iniure, sans
 quelque perte & dommage de la
 dignité, ou du corps, ou des cho-
 ses mises hors de nous, des biens
 de fortune. Or le sage ne peut rien
 perdre, il a tout referré en soy-
 mesme, il ne baille & ne fie rien à
 la fortune, il a ses biens solides, cõ-
 tent de la vertu, qui n'a besoin des
 choses forfaites. Et pour cete cau-
 se il ne peut accroistre ny dimi-
 nuer. Car les choses qui sont par-
 uenuës au plus hault, ne reçoient
 point d'accroissement. La fortune

DE LA TRANQVILLITE
n'oste rien que ce qu'elle a donné:
or ne donne elle pas la vertu , &
pour cete cause, elle ne la peut pas
oster. Elle est libre, inuiolable, &
ne se peut mouuoir ny esbranler:
elle est tellement endurcie contre
les accidents, qu'elle ne peut estre
inclinee , tant s'en fault qu'on la
puisse vaincre. Elle regarde hardi-
ment les preparatifs des choses
terribles, elle ne change point de
visage, ny pour l'aduersité ny pour
la prosperité. Parquoy le sage ne
perdra rien, qu'il puisse sentir qu'il
perde. Car il est en la possession
d'une seule vertu, de laquelle il ne
peut iamais estre chassé, il se sert
des autres choses par emprunt. Et
qui est ce qui est esmeu de la perte
de ce qui est à autruy? Que si l'in-
iure ne peut rien offenser des cho-
ses, qui sont propres au sage, pour

ce qu'elles font en sauueté par la vertu, l'on ne peut faire iniure au sage. Demetrius auoit prins Megare, qui auoit nom Poliorcetes. Le Philosophe Stilpon, enquis de cetuy-cy, s'il auoit perdu quelque chose: fit responce qu'il nauoit rié perdu; Car dict-il, tous mes biens sont quant & moy. Ce neâtmoins son bié & patrimoine estoit tombé en proye; l'ennemy auoit rauy ses filles, & la patrie. Mais cetuy-là luy osta la victoire, & se monstra, estant la ville prinse, non seulement inuincible, mais exempt d'iniure, & ne pouuant receuoir dommage & perte aucune. Il auoit donc quât & luy les vrais biens, sur lesquels l'õ ne peut mettre les mains. Mais il ne reputoit pas ceux-là siens, qui estoient dissippez & emportez, ains les estimoit venuz de dehors,

DE LA TRANQUILLITE
& suiuan le vouloir de fortune, &
pourtât, il ne les auoit pas ayez,
comme propres. Car la possession
est lubrique glissante & incertaine
de toutes les choses qui viennent
de dehors. Aduise maintenant si
le larron, le calomniateur, le voi-
sin puissant, ou quelque riche, ex-
erceant le Royaume d'vn aueugle
vieillesse pourra faire iniure à ce-
luy, auquel la guerre & l'ennemy
faisant profession de l'art excellēt
de prendre les villes, n'a peu rien
oster. Vn seul homme a esté paci-
fique & aiouy du repos de la paix,
entre les espees de toutes parts lui-
fantes, entre le tumulte & sac mi-
litaire, entre les flammes, le sang
& massacre des citoyens, & entre
l'esclat & ruyne des temples tom-
bans sur leurs Dieux. Tu n'as donc
pas occasion de iuger que ie fasse
vne

vne hardie & grande promesse, de laquelle, si ie ne suis suffisant, & de peu de foy, ie bailleray pleige. Car à peine crois tu que tant de force & fermeté & vne telle grandeur de courage puisse tomber en vn homme: mais si quelqu'vn fauance, qui die:

C H A P. VI.

IL ne fault pas que tu doutes si l'homme se peut esleuer nay sur les choses humaines, s'il regarde asseurement & sans crainte, les desplaisirs, dommages, vlcérations ou blessures, playes, & les grâdes motions des choses, qui bruyent & fremisēt entour de luy, s'il préd en gré & endure amiablement les choses facheuses, & les prosperes avec moderation, ne cedans

T

DE LA TRANQUILLITE
à celles là , & ne se fians à celles
cy, estant tout ou & de mesme en-
tre les choses diuerses , & s'il ne
pense aucune chose sienne , sinon
soymesme, en la partie aussi par
laquelle il est meilleur. A la parfin
me voicy presēt, pour vous prou-
uer cecy, que souz ce renuerseur
& debellateur de tant de villes, les
defenses sont rompues & mises
bas par la violence du belier, &
les haultes tours aplanies & aba-
tues par les mines & secrettes fos-
ses, & que les tranchées ou rem-
pars croissent , pour egaller les
treshautes forteresses : mais qu'il
n'est possible de trouuer aucunes
machines, qui agitent ou trauail-
lent l'esprit bien fondé. Je suis e-
chappé n'agueres des ruines de la
maison, & cōme les embrasemens
& feuz reluisoient de tous costez,
ie suis fuy par les flammes & par le

sang. Ie ne scay pas quel accident
 ont les filles, & si le leur est pire
 que le public. Voyant seul & de-
 ia viel, toutes choses ennemies à
 l'entour de moy, ie declaire ne-
 antmoins que mon cens & bien-
 est entier & sain; ie possedde & ay
 tout ce que i'ay eu à moy. Il ne
 fault pas que tu me penses vaincu
 ny toy victorieux. Ta fortune a
 vaincu ma fortune. Ie ne sçay pas
 où sont ces choses caduques, &
 chageans de maistre & possesseur.
 Quât à mes biens, ils sont quât &
 moy; ils seront quant & moy. Ces
 riches là ont perdu leurs patrimoi-
 nes: les paillards & luxurieux, leurs
 amours, & avec vne grâde perte de
 la hôte & hôneur leurs aymées pu-
 rains: Les ambicieux, la cour, le pa-
 lais, & lieux destinez pour exercer
 publiquement les vices: les vsu-

riers ont perdu leurs tables, liures, ou registres, esquels l'avarice fausement ioyeuse, imagine les richesses. Certainement j'ay toutes choses entieres & saines, où l'on n'a point touché. Parquoy interroge ceux la qui pleurent, qui se lamentēt qui presentent & opposent, pour l'amour de l'argent, leurs corps nuds, aux espées nues, & qui fuyent l'ennemy, estant chargez de leur bien. Et pouttant assure toy, Serene que ce parfaict personnage, remply de vertus humaines & diuines, ne perd rien. Les biens d'iceluy sont soustenuz & muniz de fermes, & solides & imprenables deffenses. Il ne fault pas que tu leur compares les ramparts & murailles de Babilone, esquelles Alexandre entra; ny celles de Car-

*L'homme
sage muny
de deffenses
indom-
tables.*

DE LA VIE, LIVRE II. 147
thage ou de Numâce, prinse d'une armée:ny le Capitole ou la Forteresse. Ces choses la ont & portent encore la marque d'hostilité: mais les deffées, qui maintiennēt le sage sont asseures de la flâme, violēce & force, ne dōnāt aucune entrée, haultes, inexpugnables, & egalles aux Dieux.

Il respōd à ceux qui disent que ce Sage tel que dessus, ne se trouue point.

CHAP. VII.



L ne fault pas que tu dies, comme tu as de coustume, que ce nostre sage ne se trouue, en aucune part. Nous ne cōtrouuōs pas cōme vain, cet honneur de l'esprit de l'hōme, & ne conceuons la haulte image de la fausse

T iij

DE LA TRANQUILLITE

vertu, mais nous l'auons exhibee & presentee, exhibōs & presentons, telle que nous la cōfirmōs & voulons maintenir. Il se trouue parauenture raremēt, & par grādes distāces & interualles de temps. Car les choses grādes & qui surpassent l'accoustumee & vulgaire maniere, ne naissent pas souuēt. Au reste, ie me doute que ce Marc Caton, pour l'amour duquel, cete dispute est venue en auant, soit encore par dessus nostre exēplaire. Et finalemēt ce qui blesse doit estre pl⁹ fort que ce qui est blessé & reçoit lesiō. Or la malice n'est pas plus forte q̄ la vertu: le Sage donc ne peut estre offēsé. L'iniure n'est intētee & faite aux gens de bien, sinon par les mechans. Les bons sont pacifiques entre eux. Les meschās sont autāt pernicioeux aux bōs, qu'ils sont en-

tre eux. Que si aucun ne peut estre offensé, s'il n'est le plus foible, & le mauvais est pl⁹ foible que l'hōme de biē, & mesmes l'iniure ne se doit faire aux gens de bien, sinō par les mechans, leurs contraires, l'hōme sage n'est par consequent, subiect à l'iniure. Mais, dis tu, Socrates neantmoins, iniustement condāné, a receu iniure. Il nous fault entendre en cet endroit, qu'il peut aduenir, qu'aucun ne fasse iniure, laquelle toutesfois ie ne receuray pas; comme si quelqu'un ayant derobé, & emporté quelque chose de ma metairie, pour la mettre en ma maison, & il l'a y met, il aura commis larcin, & neantmoins ie n'auray rien perdu. Quelqu'un peut estre coupable & criminel, combien qu'il n'ait nuit & offensé. Si quelqu'un couche avec sa fem-

DE LA TRANQUILLITE

me, comme avec vne autre que la sienne, il sera adultere, combien que elle ne le soit pas. Quelqu'un m'a baillé la poison; mais cete poison meslee à la viande, a perdu sa force; en baillant cete poison, il s'est obligé au crime, encore que la poison n'ait esté nuisible, & qu'il n'ait fait mal, ou porté nuisance. Celuy n'est moins voleur & brigand, duquel le trait ou pognard a esté euité, mettant l'accoustrement au deuant. Tous crimes entant qu'il suffit à la coulpe, sont parfaicts, voire mesmes deuant l'effect de l'œuure. Et aucuns sont de cete condition, & sont tellemēt conioincts, que l'un ne sçauroit estre sans l'autre. Je m'efforceray de manifester ce que ie dy. Je peux mouuoir les pieds, sans courir, ie ne peux courir, sans les mouuoir.

Et combien que ie fois en l'eau, ie
peux ne nager, si ie nage, ie ne
peux que ie ne fois en l'eau. Cecy
dont il est questiõ est de cete ma-
niere. Si i'ay receu iniure, il fault
qu'elle ait esté faiçte, si elle a esté
faiçte, il n'est pas necessaire que ie
l'aye receuë. Car plusieurs choses
y peuuent venir, qui retranchent
l'iniure. Comme quelque accidēt
peut abbatre la main leuee, & de-
tourner les traits lācez & enuoyez:
ainsi quelque chose peut reietter
toutes sortes d'iniures, & les rete-
nir & empescher au beau milieu,
de maniere qu'elles ayent esté fai-
çtes, & non pas receues. Dauātage
la iustice ne peut souffrir aucune
chose iniuste, pource que les cho-
ses contraires ne conuiennent en-
semble: l'iniure ne se peut faire, si-
non iniustement, parquoy il est

DE LA TRANQVILLITE
impossible de faire iniure à l'homme sage.

*Que personne ne peut nuire, ou seruir
au sage : que le sage est semblable à
Dieu, hors mis le mortel.*

C H A P. V I I I.

 T ne fault pas que tu t'esmerueille, que si personne ne luy peut faire iniure, personne aussi ne luy peut seruir, ou faire plaisir : le sage n'a faulte d'aucune chose qu'il puisse receuoir au lieu de don, & celuy qui est vuide, ou n'a rien ne peut rien bailler au sage. Car il doit auoir deuant que donner. Or il n'a rien, que le sage doieue s'esjouir, de luy estre transferé ou donné. Personne donc ne

peut nuire au sage , ou luy seruir :
 Tout ainsi que les choses diuines
 ne requerent l'aide, & ne peuuent
 estre offensees. Or le sage est voi-
 sin, & tresproche des Dieux, &
 hors mis le mortel, il est sembla-
 ble à Dieu . Celuy ne desirera
 rien de bas & contemptible, ne
 pleurera rien lequel s'acheminant
 & tendant à ces choses haultes,
 ordonnees, constantes, sans crain-
 tes, coulantes d'un cours egal &
 accordant, tranquilles, benignes,
 neés par le bien public, à soy sa-
 lutaires & aux autres, & appuyé
 sur la raison, marche d'un esprit
 diuin, par les humains acci-
 dents . Il n'a d'où il puisse rece-
 uoir iniure : penses tu que ie die
 seulement de l'homme? il ne la
 peut mesmes receuoir de la for-
 tune, laquelle toutes les fois qu'el-

*Le sage,
 hors mis le
 mortel,
 semblable
 à Dieu.*

DE LA TRANQVILLITE

le a combatu encontre la vertu, ne s'est iamais retiree egalle ; sans qu'elle eust du pire. Si nous receuons amiablemēt & de bon cœur la plus grande chose, outre laquelle, les loix courroucees & les tres-cruels seigneurs, n'ont qu'ils puissent menacer, en quoy la fortune parfait son empire & puissance, & si nous sçauons que la mort n'est mal, ny aussi par consequent, l'injure, nous supporterōs beaucoup plus aisément les autres choses, les pertes, les douleurs, les ignominies, les changemens des lieux, la priuation des choses cheres, & les controuerses, lesquelles choses n'abbatent le sage, combien qu'elles l'environnent & assaillent toutes, à moindre raison sera il faché & estoané des assaults de chacune. Et s'il porte patiemment les

DE LA VIE, LIVRE II. 151
iniures de fortune, à combiẽ plus
forte raison, endurera il celles des
hommes puiffans, lesquels il ſçait
eſtre les mains de la fortune?

*Que le conſeil ſe trouue ſeulement au
ſage & que les conſeils des autres
ne meritent ce nom, mais ſont frau-
des, & tromperies, & deſordonnez
mouuemens des eſprits.*

CHAP. IX.

ARQVOY il endure
toutes choſes, comme
la rigueur de l'hyuer,
l'intemperãce du ciel,
les ardeurs, les maladies, & autres
choſes qui aduiennent d'auãture.
Il ne iuge tant bien de chacun,
qu'il l'eſtime auoir faiãt aucune
choſe par conſeil, qui ſe trouue en
vn homme ſage. Les conſeils de

tous les autres, ne sont conſeils, mais fraudes, & tromperies, embuſches, & deſordonnez mouuemens des eſprits, leſquels il met au nombre des cas ou accidents. Or toute choſe fortuite nous fait la guerre, entour nous. Penſe auſſi cecy que la matiere & occaſion des iniures eſt auſſi amplement ouuerte au moyen des choſes, par leſquelles le danger nous eſt pourchaffé : comme par vn accuſateur atitré, ou par fauſſe accuſation, ou par les irritez mouuemens des plus puiffans contre nous, & autres brigandages, qui ſont entre les hommes de robe longue. Auſſi cete iniure la eſt frequente & ſe faiçt ſouuent, ſi le lucre & gain eſt arraché des mains d'aucun, ou le loger long temps pourſuiuy, ſi l'heritage affectee &

pourfuiue avec grande peine & labeur, est detournee, & la grace & faueur de la maison d'apport & profit, ostee. Le sage euite ces choses là lequel ne sçait viure ny en esperance, ny en crainte. Aiouste maintenant, que personne ne reçoit l'iniure sans estre esmeu; mais est troublé, au sentiment d'icelle. Or l'homme de bien & de droicteure, est exempt de perturbation, il modere ses erreurs, iouyssant d'un grād & doux repos. Car si l'iniure touche cetuy là, elle le mouue & l'empesche. Or le sage n'est point subiect à ire, laquelle est excitee & allumee par l'espece d'iniure, & ne seroit l'autre exempt d'ire, s'il ne l'estoit d'iniure, laquelle il sçait ne luy pouuoir estre faicte. Pour cete cause il

*L'iniure
sert au sa-
ge.*

est tāt cōstant & ioyeux, pour cete cause esleué & hault d'vne continuelle ioye, tant s'en fault qu'il se soucie des offēses des choses & des hommes, que l'iniure mesmes luy sert, par laquelle il fait & reçoit experience de foy, & fonde la vertu. Fauorifons ie vous prie, à cete proposition, & y assistons de bonne volonté; cependant que le sage est mis hors de l'iniure & exempté d'icelle, & rien pourtant n'est retranché & osté, de nostre petulance, de noz debordees & rauifantes factiōs, ou à tout le moins, temerité & arrogance. Noz vices sauues, cete liberté est requise & recherchee au sage: nous ne faisons pas, qu'il ne vous soit licite de faire iniure, mais que cetuy-là mette souz le pied toutes iniures, & se defende par la patience &

magna-

magnanimité de cœur. En cete maniere, aux sacrez combats & ioustes, plusieurs ont vaincu, lassant par vne obstinée patience, les mains de ceux qui frapportoient & chargeoient sur eux. Estimes que le sage ressemble à ceux là lesquels par vne longue & fidele exercitation, & trauail ont obtenu la force de souffrir & laisser toute force & violence contraire & ennemie.

Ayant fait diuision de l'iniure & cõtumelie, apres qu'il a parlé d'une partie, il vient maintenãt à l'autre.

C H A P. X.

P V I s que nous auons couru & depeesché la premiere partie, passons à l'autre, veu que nous auons à present re-

V

DE LA TRANQVILLITE
futé la contumelie, par certaines
choses propres, & plusieurs auffi
communes. L'iniure est moindre
de laquelle nous pouuons former
plainte, plustost que la poursui-
ure, laquelle les loix auffi n'ont
reputé digne d'aucune vengean-
ce: Le cœur bas & vile, qui se
refrete & retire pour quelque
faict ou dict, non honneſte,
dont il se ſent intereſſé, induit
& excite cete affection là: Cetuy
la ne m'a admis aujourdhuy,
veu qu'il admettoit les autres.
Il s'est orgueilleusement monſtré
contraire, à mon propos, ou s'en
est ry & moqué manifestement,
& ne m'a pas mis au milieu, mais
au plus bas lieu & degré, & au-
tres choses de ſemblable marque.
Leſquelles qu'appelleray-ie au-
tremét ſinō les plaintes d'vn eſprit

trop delicat & ayant telles choses à ennuy & contrecœur, en quoy presque les delicats & heureux tombent. Le loisir n'est pas de noter ces choses, veu que choses pires nous menacent, & sont pres. Noz esprits debiles & feminins, & follastrans par faulte de vraye iniure, sont esmeus des choses desquelles la plus grande partie consiste en la faulte de celuy qui l'interprete. Parquoy celuy qui reçoit cõtumelie ne montre rien en soy de prudence. Car il s'estime indubitablement contemnè, & cete attainte & morsure n'auient, sans quelque humilité & abaissement de cœur, qui descend & se supprime. Mais le sage n'est contemnè de personne, il cognoist sa grandeur; & anonce, que personne ne se peut

Le sage n'est contemnè de personne.

tant promettre de foy qu'il faiçt de luy , & ne surmonte pas seulement toutes ces miseres des esprits , que ie peux dire facheries, mais il ne les sent pas seulement. Il ya d'autres choses , qui touchèt le sage, encore qu'elles ne le troublent ou peruertissent : comme la douleur du corps, & la debilité, ou la perte des amis & des enfans, ou la calamité de la patrie embrasée de guerres . Je ne nie pas que le sage ne sente ces choses là. Car nous ne certiffiõs qu'il soit dur comme la pierre ou le fer. Il n'ya point de vertu, qui fasse que tu ne sentes les maulx & defastre.

*Les maulx
que le sage
sent.*

*Que le sage reçoit quelques attein-
tes & trauerses, mais les surmonte, & re-
prime.*

C H A P. XI.



QUE y a il d'óc? Le vertueux & sage reçoit quelques coups & at-
 taintes; mais les ayât
 receues il les surmonte, guarit &
 reprime. Mais il ne sent pas seule-
 mēt ces choses moindres, & ne se
 sert contre elles, de cete accoustu-
 mée vertu d'édurer les choses gri-
 efues, & facheuses, mais ou il ne
 les note pas, ou n'en fait que rire,
 les estimans dignes de risées. Da-
 uantage veu que les superbes &
 insolens, & ceux qui portent mal
 la felicité, font vne grande partie
 de ces iniures & contumelies, il a
 le moyē par lequel il peut reietter
 cete audacieuse & superbe affec-
 tion, sçauoir est la santé, grandeur
 de courage, qui est bien la plus
 belle vertu de toutes: cete magna-
 nimité de cœur, passe legeremēt

toutes telles choses cōme vaines images & visions nocturnes, n'ayans rien de solide ny de vray. Et pense semblablement que tous sont de tant inferieurs, qu'il n'ont l'audace & hardiesse de mesprier les choses qui sont de tant plus haultes. La contumelie est dictē à *contemptu*, du contemnement, pource que nul ne fait telle iniure, à aucune, sinon à celui qu'il a cōtemné. Or persōne ne contemne le meilleur & le plus grand, encore qu'il fasse quelque chose que font les contemp- teurs & ont coustume de faire. Car les enfans mesmes frappent sur le visage des parents, & l'enfant a messé & arraché les cheveux de la mere & craché dessus, ou en la presence des siens à decouuert & desnue les cho-

*D'où la cō-
tumelie
est dictē.*

DE LA VIE, LIVRE II. 156
ses qu'il faut cacher, voire mes-
mes a proferé & luy a dict quel-
ques sales & des-honnestes pa-
roles : & toutesfois nous n'ap-
pellons aucune chose de cela, con-
tumelie. Pourquoy ? pource que
celuy qui l'a faict, ne peut cōtem-
ner. C'est la cause pour laquelle la
cōtumelieuse plaisanterie des ser-
uiteurs enuers leurs maistres nous
plaist & delecte; desquels l'audace
a mesmes, droict sur les conuiues,
pourueu qu'elle ait commancé au
maistre. Selon qu'aucun est tres-
contemné, & principalement ex-
posé à moquerie, ainsi a il la lan-
gue tres-libre. A cet effect les in-
iurieux & prōpts à mal faire mar-
chandent les enfans, eguisent leur
impudence, & les tiennent souz
vn maistre, à fin de dire iniures nō
pourpensees ou meditees; & nous

V iij

DE LA TRANQVILLITE
n'appellons ces choses là contumelies, mais subtilitez & plaifanteries.

Que le sage a enuers tous telle volonté que nous auons enuers l'enfant. qui a faict iniure, dont on ne se fait que rire, & que l'erreur de l'un & des autres est egalle, mais en choses différentes & plus grandes.

CHAP. XII.

 R combien grande folie est-ce, d'estre ores delicté, ores offensé de mesmes choses; & appeller médifance ce qu'a dict l'amy, & plaifante iniure ce qui a esté dict par le petit seruiteur? Et telle volonté que nous aurons enuers les enfans, le sage l'aura enuers tous, lesquels se peuuent dire pareils,

apres la ieunesse & les cheueux gris. Ceux-là ont ils gangné quelque chose, auxquels les maux de l'esprit, & les erreurs sont acreuës en chose plus grande, lesquels different des enfans en la grandeur seulement & forme des corps? Au reste ils ne sont moins vagans & incertains, desireux des voluptez sans election, craintifs, paisibles non de l'esprit, mais par la peur. Et ne fault pas qu'aucun die qu'il y ait entre eux & les enfans quelque chose à dire ou de difference, pource que les enfans sont auari-

* Qui estoient anciennement appellez Tali, comme de l'aujourd'huy, mais de différentes marques.
* Ense-

*gnes des
grands Se-
nateurs,
qui estoient
entour les
haches
d'armes
que l'on
portoit de-
uant eux.*

ceux-cy iouent à bon escient les
mesmes personnages, au camp &
au Palais : ceux-là esleuent aux ri-
uages, formes de maisons, par l'a-
mas qu'ils font du sable; ceux-cy,
comme faisans quelque grand cas,
occupez à bastir & dresser maisõs,
ont tourné en danger les choses
qui ont esté inuentees pour la gar-
de & deffense des corps. Parquoy
l'erreur est egalle aux enfans, &
ceux qui sont plus promeuuz &
âgez, mais en autres choses & plus
grandes. Ce n'est donc pas sans
cause, que le sage prend les contu-
melies de ceux-cy, comme ieux:
& aucunesfois il les amonneste &
chastie comme enfans, non pas
pour auoir receu iniure, mais pour
ce qu'ils l'ont faiete, & à fin qu'ils
cessent de la faire vne autre fois.
En cete maniere les bestes se don-

DE LA VIE, LIVRE II. 158
tent, par le foïet, & ne nous courroucons pas contre elles, comme contre les cheuaux, quand elles ne veulent que l'on monte dessus, mais nous les reprimons, à fin que la douleur surmonte la cõtumace & rebellion. Parquoy tu sçauras estre dissouz ce qui nous est opposé; si le sage ne reçoit iniure, ny cõtumelie, pourquoy punit il ceux qui l'ont faicte? Car il ne se vange pas, mais il les corrige.

*Que le sage ne prend les iniures qui luy
sont faictes ou dictes, autrement
que le Medecin, celles du malade.*

CHAP. XIII.

 R pourquoy ne pèses tu pas que cete fermeté d'esprit tombe en l'homme sage, veu que tu peux & t'est loi-

DE LA TRANQVILLITE
sible en autres choses , noter le
mesme, mais n'ó pas, d'vne mesme
cause, ou pour vne mesme raison?
Car quiest le medecin qui se cour-
rouce contre le frenetique? ou qui
est celuy qui a prins en mauuaise
part les iniures du febricitant , au-
quel sont defenduës & empes-
chees les choses froides? Le sage a
telle affection enuers tous, que le
medecin enuers ses malades : des-
quels il ne dedaigne manier les
parties honteuses, s'ils ont besoin
de remede, ny regarder les excre-
mens, ny recevoir iniures, d'eux
furieux & enragez. Le sage sçait
bien que tous ceux qui marchent
en robe longue, & avec le pour-
pre, gaillards, dispos & colorez
sont mal-sains; lesquels il ne voit
autremét que les malades intem-
pererz. Parquoy il ne se fache pas

DE LA VIE, LIVRE II. 159
seulement, si en leur maladie, ils
ont usé de petulance & rigueur
contre le medecin; & comme il ne
faict non plus d'estime de ce qu'ils
ont peu honorablement & mal
faict. Comme il ne se glorifie pas,
si vn pauvre gueux l'honore, & ne
reputera iniure ou contumelie, si
vn homme infime & de la plus
basse populace, estant salué de luy,
ne le resalue, ou rend la mutuelle
salutation, ainsi ne s'estimera il
aucunement & ne fera plus de cas
de foy, encores que plusieurs ri-
ches l'honnorent & respectent.
Car il sçait bien qu'ils ne sont en
rien differens des pauvres men-
dians, voire mesmes qu'ils sont
encores plus pauvres & misera-
bles. Car ceux-là ont faulte de peu
de chose, ceux-cy, de beaucoup:
Et de rechef il ne se souciera pas, si

le Roy des Medes, ou Attalus Roy d'Asie le passe sās dire mot & d'un visage arrogant, combiē qu'il l'ait salué: Il sçait que son estat n'a non plus occasion d'estre enuieux, que l'estat de celuy lequel en vne grande famille, a la charge de reprimer les malades & les furieux ou insensez. Me fascheray-ie, si ne rend le nom quelqu'un de ceux, qui negocient au temple de Castor, ny achetans ny vendans esclaves, desquels les boutiques sont pleines de la tourbe de tres-mauuais seruiteurs? Non, que ie pense, car que peut celuy auoir de bon, souz lequel n'est personne, sinō mauuaise? Parquoy cōme il ne fait cas de l'humanité & inhumanité de ceuy-cy, autant en faiēt il de celle d'un Roy. Tu as souz ton Empire les Parthes, les Medes, & les Ba-

ctriens, mais tu les contiens par la crainte, mais il ne t'est pas loisible de relascher l'arc, pour l'amour d'eux, mais tu les as derniers & venaulx, & desirans vn nouveau seigneur. Il ne sera donc esmeu de la cōtumelie d'aucun. Car tous different entr'eux: Certainemēt le sage les repute tous pareils, à cause de l'egalle folie. Car s'il s'abaisse vne fois iusques là, qu'il soit meu ou de l'iniure ou de la contumelie, il ne pourra iamais viure en repos.

Or la tranquillité est le propre biē du sage: & ne permettra, que iugeant la contumelie & iniure luy auoir esté faiçte, il fasse honneur à celuy, qui la luy a faiçte. Car il fault que celuy soit biē aise d'estre honoré d'vn, duquel il est fasché d'estre contemnē.

La tranquillité le propre biē du sage.

*Que le sage repugne à l'opinion de tous,
 & ne s'accorde avec le peuple és
 choses qu'il trouue bonnes ou mau-
 uaises, pour ce qu'il prend vn au-
 tre chemin que le vulgaire.*

CHAP. XIII.

AVCUNS sont faisis
 d'une si grande folie,
 qu'ils pensent qu'une
 femme leur puisse fai-
 re iniure ou contumelie. Qu'im-
 porte combien elle a de moyen,
 que se doit on foucier, quel nom-
 bre elle a de cochers, comme elle
 a les aureilles chargees, de bagues
 & riches pendants, & combien
 elle est assise au large en son co-
 che: c'est aussi vn animal impu-
 dent, & sans la science & beau-
 coup d'eruditiõ, elle ne peut quasi
 retenir ses affectiõs & conuoiti-
 ses.

ses . Quelques vns sont faschez
 d'estre poussez d'un * Cendrier; &
 appellent iniure la difficulté du
 Portier; l'arrogance du Nommeur;
 & le mauuais œil du varlet de chā-
 bre. O qu'il se fault eclater de ri-
 re entre ces choses là, ô le grand
 plaisir & volupté que c'est à l'es-
 prit de contempler son repos, par
 le tumulte des erreurs d'autrui!
 Quoy donc? Le sage vient il point
 à l'huis que le rigoureux portier
 garde? Or si quelque affaire d'im-
 portance ou necessaire l'y appel-
 le, il experimentera, & appaise-
 ra ce portier; quel qu'il soit com-
 me vn mauuais chien, en luy iet-
 tant à manger, & ne se fâchera
 qu'il luy couste quelq̄ chose, pour
 entrer & passer le seuil, considerāt
 q̄ l'ô luy dōne mesmes en certains

** Cestoit ce
 luy qui
 bailloit le
 fer aux fē-
 mes, pour
 friser leurs
 cheueux;
 & le fer
 se chaufoit
 aux cen-
 dres: ou
 bien il
 fournissoit
 les on-
 guents
 faicts de
 cendres,
 dont les
 femmes
 frotoient
 leurs che-
 ueux, pour
 deuenir
 blonds.*

ponts pour le doict du passage.
 Parquoy il donnera aussi à celuy
 quel qu'il soit, qui exercera la pu-
 blique charge de nommer, pour
 *saluer. Il sçait acheter les choses
 venales. Cetuy là est de cœur pu-
 filanime & vil, qui se glorifie, d'a-
 uoir librement respondu au por-
 tier, & rompu sa verge; de ce qu'il
 est paruenu au Maistre, & a parlé
 à luy, iusques en son siege ou sur
 son liect. Cetuy se fait aduersaire,
 qui debat & prend querelle, &
 pour vaincre s'est rédu egal. Mais
 le sage, quel'on aura souffleté, que
 ferail? Il fera ce que fit Caton,
 quād on l'eut frappé sur le visage;
 il ne fust point irrité, il ne se ven-
 gea point. Il ne remit pas l'iniure,
 mais il nia luy auoir esté faiete. Il
 ne cogneut d'vn plus grād cœur,
 qu'il pardonna. Nous ne demou-

*C'est
 pour le
 Nommneur
 duquel
 ceux qui
 briguoyent
 les offices
 & digni-
 tez se ser-
 uoyent,
 pour sça-
 uoir les
 noms des
 citoyens.

DE LA VIE, LIVRE II. 162
rerons long temps en cecy. Car
qui est celuy qui ne sçait, que le
sage n'a mesme opinion, que tous
des choses que l'on croit bonnes
ou mauuaises? Il ne regarde pas
ce que les hommes estiment des-
honneste, ou miserable il ne che-
mine par où le peuple va: mais
comme les astres prennent vn
chemin contraire au monde; ains
cetuy cy marche contre l'opi-
nion de tous.

*Que le sage resiste aussi bien à plusieurs
maulx ensemble, qu'à vn particu-
lièrement & que Epicure mesmes
ne donne à la fortune lieu & ac-
cés en la maison d'iceluy.*

CHAP. XV.

Xij


 ESSEZ pour cete cause de dire; Le sage dōc recevra il point d'iniure, s'il est frappé? Si on luy arrache l'œil; recevra il point de cōtumelie & difame, s'il est demené par la place publique, des meschantes paroles des vilains, & assailly de propos outrageux? si au banquet du Roy on le fait seoir au dessouz de la table, & manger avec les seruiteurs exerceans des offices vils & ignominieux? s'il est contrainct d'endurer autre chose de celles, qui se peuent excogiter facheuses à l'honneste honte? Quoy que ces choses la croissent ou en nombre ou en grandeur, elles seront de mesme nature. S'il ne se soucie pas des petites choses il ne se souciera pas non plus des grâdes. Si le peu ne le touche, aussi ne le tou-

chera le plus grand nombre. Mais vous prenez, par vostre imbecillité, coniecture d'un grand cœur; & quand vous pensez combien vous estimez pouuoir souffrir, vous mettez le limite vn peu par de là & plus auant, à la sapience. Mais sa vertu l'a colloqué en autres fins & bornes du monde, & n'a rien de commun avec vous. Pour cete cause bien que luy suruiennent choses rudes & toutes autres facheuses à porter, & horribles à ouir & à voir, il ne sera accablé d'icelles ensemble, & resistera à toutes, tout ny pl⁹ ny moins qu'à chacune à part. Celuy qui tient qu'une chose est tolerable au sage, & l'autre intolerable, & que la grandeur de courage est comprise dedãs certains limites, fait mal. La fortune gangne, si elle

* Le Latin
*a vincia-
 tur, cōme
 voulant
 dire ; La
 fortune
 nous lie, si
 elle n'est
 du tout
 liee ; mais
 i'estime
 qu'il fault
 dire, vin-
 carur.*

n'est du tout * vaincue . Ne pensez que se soit vne durté & rigueur Stoique . Epicure , que vous prenez pour defenseur de vostre negligence & paresse , & pensez qu'il commande les choses molles , effeminees , & ocieuses propres à la volupté , dit ; Rarement la fortune entreuient au Sage ; laquelle voix il a ptoferée presque d'un homme vertueux . Veux tu parler plus vertueusement , & la chasser du tout ? Cete maison du Sage , estroicte , sans ornement , parure , sans bruit , sans appareil , n'est gardée d'aucuns portiers , digérons la tourbe d'un ennuy venal , mais la fortune ne passe par cete porte & fueil vuide , libre & exempt des portiers . Elle sçait bien qu'il n'y a point de lieu pour elle , là où il n'y a rié du sien . Que si

DE LA VIE, LIVRE II. 164
Epicure mesmes , lequel a beaucoup vaqué à l'aïse du corps , se leue contre les iniures , qu'est ce qui nous doit sembler incredible ou par dessus la mesme de l'humaine nature ? Cetuy-là dict que le sage peut tolerer & endurer les iniures , & non les iniures , nous . Et ne fault point que tu dies que cela repugue à la nature .

Que la contumelie ou l'offence de paroles n'est que l'ombre & le soupçon de l'iniure & n'en fault faire cas .

CHAP. XVI.

Nous ne nions pas que ce ne soit chose incommode estre battu & poussé , & estre priué de quelque membre : mais nous niõs toutes ces choses la estre iniures :

X iiij

DE LA TRANQVILLITE
nous ne leur ostons pas le sens de
la douleur, mais le nom d'iniure,
lequel ne peut estre receu, la vertu
sauue. Nous verrons lequel parle
plus veritablement. L'vn & l'autre
consent au contemnemēt de l'in-
iure. Demandes tu quelle differē-
ce il y a entre les deux? Telle qu'il
y a entre les tres-vaillans & forts
escrimeurs, desquels l'vn presse le
coup, & demeure en sa démarche;
l'autre regardāt vers le peuple qui
cric, signifie qu'il n'y a rien, & ne
permet que l'on se mette entre
deux. Il ne fault pas que tu penses
que ce soit grande chose, enquoy
nous sommes en different. Et ce-
cy se faict, qui appartient seul à
nous. Les exēples de part & d'au-
tre, nous exhortent de contemner
les iniures, & les contumelies, ou
offenses de parolles, que ie peux

dire & appeller ombres & soupçon d'iniures. Pour le mespris desquelles, il n'est pas besoin d'un homme sage, mais seulement d'un ayant egard & aduisé, lequel se puisse dire; Ces choses icy m'aduiennent elles à bon droict ou à tort? Si elles m'aduiennent à iuste cause, ce n'est pas contumelie ou offense de parole, c'est iugement. Si elles m'aduiennent à tort, ce-
 luy qui faiet les choses iniustes doit rougir de honte. Quant à ceux qui tiennent cecy pour contumelie ou iniurieuses parolles: Il s'est moqué & ry de la legereté de ma teste, du mal de mes yeux, de mes cuisses gresles, & de ma stature. Quelle contumelie, ou parole offensive est ce d'oüir ce qui apparoist. Nous rions deuant quelqu'un, de quelque cho-

DE LA TRANQVILLITE
se, dicte, nous en sommes fas-
chez & indignez deuât plusieurs,
& nous ne laissons aux autres la li-
berté de dire certaines choses, que
nous mesmes auons accoustumé
de dire contre nous, & nous en ta-
xer. Nous nous plaifons és mode-
rez ris & gaudifferies, nous som-
mes irritez cōtre ceux qui en vsent
trop & outre mesure.

*Que c'est vne maniere de vengeance
d'oster le plaisir de l'iniure de paro-
les à celuy qui l'a faicte, & qu'il
fault aller au deuant du moqueur.*

CHAP. XVII.

 H R Y S I P P E dict qu'vn
certain homme fut indi-
gné de ce que quelqu'vn
l'auoit appellé vn tres-grād mou-

ton, ou beste. Nous auons veu plorer au Senat, Fidus Cornelius, gendre de Nason, lors que Corbule l'appella vne Autruche pelee. Il s'est monstré ferme & constant contre les autres medifantes paroles, qui offensoient les mœurs & la vie, & contre cecy tant absurde, les larmes luy sont tombees des yeux. Tant est grande l'imbecillité des esprits, quand la raison en est departie. Que dira l'on, de ce que nous sommes offésés, si quelqu'un contrefaiçt & imite nostre parolle, si quelqu'un exprime & represente nostre alleure, ou quelque vice du corps ou de la langue, comme si ces choses là se manifestoient deuantage, quand vn autre les imite & contrefaiçt, que quand nous les faisons nous mesmes. Aucuns n'oyent volontiers

la vieillesse, le nom de vieillards, & autres choses, auxquelles l'on desire paruenir, ou y paruient l'on par le vœu. Aucuns ont esté fachez d'auoir esté appelez pauvres, mais quiconque cache la pauvreté se l'obicte & represente. Parquoy tu retranches l'occasion & matiere aux mesdisans, & gaudisseurs, quand de ton bon gré tu prens le deuant & ris le premier. Nul n'a donné occasion de risée aux autres, pourueu qu'il ait commancé le premier. L'on dict que Vatinus homme n'ay, & à la risée & à la haine, estoit vn plaisant bouffon, & medisant. Il disoit luy mesme beaucoup de choses, en moquerie, de ses pieds, & de sa gorge decoupee: en cete maniere il euitoit la plaisante risée & gaudisserie de ses ennemis,

*Vatinus
grand mo-
queur &
medisant.*

DE LA VIE, LIVRE II. 167
qu'il auoit en plus grand nombre, que de maux, imperfections ou defectuositez & principalement celle de Ciceron. Si cetuy-là a eu ce pouuoir, par la dureté & impudence de sa bouche, en tant que par les continuelles iniures, de mordantes & piquantes parolles, il auoit aprins a estre eshonté, pourquoy ne l'aura celuy, ou ne pourra cela, lequel au moyen des libres études, & amour de la sapience est paruenü à quelque fruit & auancement. Adiouste que c'est vne maniere de vengeance d'oster le plaisir de l'iniure de parolles, à celuy qui l'a faicte. Il a accoustumé de dire; Ha miserable! pauure que ie suis; il ne m'a pas entendu ce croy-ie: tant le fruit &

DE LA TRANQVILLITE
effect de la cōtumelie ou iniurieu-
se parole, consiste au sens & indi-
gnation de celuy qui la souffre. Et
puis il n'aura pas faulte, quelque-
fois de la pareille. Et se trouuera
aussi quelqu'un, qui prendra ven-
geance, pour toy, de cete iniure.

*Qu'estant moqué & offensé de paroles
iniurieuses, n'en fault faire compte,
& se trouuera autre, qui vengera
l'iniure & rendra bien le change au
moqueur: avec exemple de cela.*

CHAP. XVIII.

 A I V S Cesar, entre au-
tres vices, desquels il abo-
doit, estoit, comme l'on
dict, merueilleusement iniurieux
de paroles, enuers tous ceux, qui
auoient quelque tache, & luy mes-
me estoit occasiō & tres-gracieu-

se matiere de risée, tant sa couleur passe, tesmoignant sa folie, le rendoit laid, & hideux; tant il auoit le regard afreux & les yeux enfoncez en la teste, & tant grande estoit la deformité de son chef, destitué & desnüé de cheueux. Da- uantage il auoit le chinon du col tout pelu, les cuisses gresles, & les pieds mal faiçts. Je n'aurois iamais faiçt, si ie voulois raconter par le menu les choses, par lesquelles il a esté iniurieux enuers les Peres, & ses ancestres & ayeulx, & enuers tous les ordres. Je reciteray les choses, qui l'ont ruiné. Il aymoit & fauorisoit sur tous autres, Asiatique Valere, homme audacieux, & lequel à peine estoit pour endurer les risées & contumelieuses paroles des autres. Il obieçta & declara à cetuy-cy, banquetant en

DE LA TRANQVILLITE
table, & mesmes en l'assemblee, à
haulte voix, comme estoit sa fem-
me, estant couché avec elle. Bons
Dieux! est il possible que le mary
oye cela, le Prince le fache, & par-
uienne à vne telle licence & def-
bordement, que le Prince narre
son adultere mesmes, & mespris
ou degoustement, ie ne dy pas à
vn homme consulaire, ny à vn
amy, mais seulement au mary? Le
bruit auoit couru de Cheree tribū
des soldats, qu'il estoit languif-
sant par le sommeil, & plus sus-
pect, par vne voix rompuë & cas-
sée: auquel demandant le bois,
Caius le luy donnoit, ores avec la
forme de Venus, ores de Priapē,
reprochant à l'homme d'armes, en
vne façon & autre, sa mollesse &
luxure. Et a faiēt cecy, estant luy
mesme, luisant, miste, avec pan-
touffes

touffles ou mules aux pieds & braſſelets aux bras. Il le contraignit donc ſe ſervir du fer, à fin de ne demander ſi ſouvent l'enſeigne. Cetuy là le premier leua la main, entre les coniuerez; celuy là trâcha d'vn coup le col par le milieu: l'on a en apres offert, avec violence beaucoup de glaiues vangeurs de toutes parts, des publiques & particulieres iniures. Mais le premier a eſté homme, qui l'a ſemblé & eſté veu le moins. Et le meſme Caius eſtime toutes choſes, iniures de paroles, & contumelies, & a eſté impatient à les endurer, & tres-deſireux de les faire. Il ſ'eſt courroucé à Herennius Macer, qui l'auoit ſalué, nommant Caius ſimplement & ne demeura impuny vn* Primipilaire, de ce qu'il l'auoit dict

* C'eſt à dire ayant

Y

*esté Cen-
tēier de la
premiere
cohorre.*

Caligule. Car celuy qui estoit nay au champ; & nourry entre les legiōs souloit estre appellé ainsi; & n'y auoit point & n'y eut onques nō plus familier aux soldats: mais iliugeoit deia, Caligule, estre vne infamie & iniure. Cecy mesmes donc seruira de consolation aux fachez, encore que nostre facilité r'enuoye & mette dehors la vengeance, qu'il se trouuera quelqu'vn, qui puisse & rende le chāge au medisāt, superbe, iniurieux, lesquels vices iamais ne se cōsument ou parfont en vn homme, & en vne contumelie ou offense de parolles. Regardons les exemples de ceux desquels nous louons la patiēce; cōme de Socrates qui a prins en bonne part les publiques faceties & risées des comedies, cō-

*Exemples
de ceux
qui ont
patiem-
ment sup-
porté les
iniures
de parolles*

DE LA VIE, LIVRE II. 170
tre luy, où il estoit presët & n'a pas
lors moins ry, que quand sa fem-
me Xantippe luy ietta de l'eau sa-
le & orde sur la teste. Mais comme
l'on eust reproché à * Iphicrates, *Ou à
Antis-
thenes.
que sa mere estoit barbare & Tras-
sienne, il fit responce, Que
la mere des Dieux aussi estoit I-
deenne.

*Que les imparfaits se doiuent proposer
d'auoir à demourer parmy les in-
iures mesmes, à fin qu'estans at-
tendues, elles leur semblent legieres
& faciles à porter.*

CHAP. XIX. & dernier.

IL ne faut pas venir au de-
bat, & resistéce, & se fault
retirer loin de là: il ne se
fault soucier d'aucune des choses
qui se fera par les mal-aduisez

Y ij

DE LA TRANQVILLITE
car tout cela ne se peut faire par
autres . Il ne fault faire non
plus d'estat des iniures que des
hōneurs du vulgaire . Il ne se fault
fascher des iniuresny esiouir ou
esleuer des honneurs. Autrement
nous laisserons en arriere , par
la crainte des iniures contume-
lieuses ou par l'ennuy , beaucoup
de choses necessaires , & nous
ne donnerons ordre aux publics
& particuliers offices , & mes-
mes aucunesfois salutaires & pro-
fitables, ce pendant que nous
sommés trauaillez du feminin
soucy & peine , d'ouir quelque
chose contre la volonté: aucune-
fois obligez aux puissans & riches,
nous decourirons cete affection
par vne liberté immoderée . Or
n'est ce pas liberté, ne rien sou-
frir . Nous sommes trompez: c'est

liberté d'opposer l'esprit aux iniures , & le remede tel , que de luy seul viennent les choses desquelles il se fault reiouir, detournant de soy les choses exterieures, de peur que luy qui craint les risées & langues de tous , viue en trauail & inquietude . Car qui est celuy qui ne puisse faire iniure , si chacun le peut ? Mais le sage & amateur de sagesse vsera d'un autre & different remede . Car aux imparfaicts à ceux qui se dressent encore au public iugement , se doit proposer cecy, qu'il leurs faut demourer entre les mesmes iniures & contumelies . Toutes choses aduiennent plus legeres à ceux qui attendent ; & plus aucun est honorable de race , de renom , & de bien , plus se doit il porter vaillamment , se souuenant qu'au

DE LA TRANQVILLITE

premier bataillon, sont les reings hautains, les contumelies, iniurieufes paroles, ignominies, & autres deshonneftetés qu'il doit fouffrir comme la clameur des ennemis, les dards iettez de loin, & les pierres petillantes fur les heaumes & cabacets, fans offēse ny bleffure. Mais qu'il fouftienne ne perdant cœurs, & ne reculant pas feulemēt d'vn pas, des iniures, comme les traictés les vns fichez aux armes, les autres à la poitrine. Combien que tu fois preffé & contraint d'vne force & charge fort facheufe, c'est vn grand deshonneur de reculer & quitter la place, defens le lieu affigné par la nature. Demandes tu quel est ce lieu? L'hōme fage a vn autre ayde & moyen contraire à celuy-cy. Car vous menez l'affaire, mais le fage a la victoire ac-

DE LA VIE, LIVRE II. 172
quise. Vous ne repugnez à vostre
bien, & nourrissez & entretenez
en voz cœurs, cete esperance, tant
que vous parueniez au vray, & vo-
lontiers vous receurez les choses
ses meilleures, & aydant par l'opi-
nion & le vœu ou desir. C'est le
profit & auantage de la Republi-
que humaine, qu'il y ait quelque
chose inuincible, & se trouue
quelqu'un contre lequel la fortu-
ne n'ait aucune puissance.

*Fin du second liure & dernier
à Serene.*

Y iiij



LE LIVRE DE LVCE
ANNÆE SENEQVE.

DE LA BRIEFVETE
de la vie : Adressé à Paulin.

De la traduction de GABRIEL
CHAPPVYS, Tourangeau.

*Que la vie de l'homme, contre la plainte commune
des hommes, d'Hippocrates, & d'Aristote, n'est
courte : mais assez longue, quand elle est bien em-
ployee.*

CHAP. I.

LA plus grande partie
des hommes, Paulin
se plaint de la mali-
gnité de nature, en ce
que nous sommes procréés, pour

peu de temps, & que l'espace de celuy qui nous est donné court & passe tant vite, & de si grande violence, de maniere, que bien peu exceptez, la vie destitue & abandonne les autres, au mesme appareil de la vie. Et la tourbe, & l'incōsideree populace ne gemit tant seulement de ce publique mal; cete affectiō a appellé aussi les plaintes des excellens personnages. Et de là vient l'exclamation du plus grand des Medecins, que la vie est briefue & l'art long. Pour cete cause Aristote a debat & controverse non conuenable à l'homme sage, avec la nature des choses, & se plaint que la nature ait tant fauorisé les animaulx, qu'aucuns durent & viuent cinq ou dix siecles, sçauoir est cinq cens ou mille ans, au lieu que le terme qu'elle

a donné à l'homme, nay pour tant de grandes choses, est tant au deça de ce nombre. Nous n'auons pas peu de temps, mais nous pardons beaucoup. La vie est assez longue, & est donnee assez largement pour la consommation & perfection de tres-grandes choses, si elle estoit du tout bien employee. Mais quand elle coule par superfluité & negligence, quand elle n'est employee à aucune bonne chose, à la parfin, la necessité derniere nous contrainnant, nous sentons la vie passée, laquelle nous n'auons apperceu aller. Il est ainsi: nous n'auons receu courte vie, mais nous l'auons faicte telle; & nous n'auons faulte d'icelle, mais nous en sommes prodigues. Comme les grandes & royales richesses estans par-

*La vie de
l'homme
assez lon-
gue si elle
estoit bien
employee.*

uenues entre les mains d'un mauvais maistre & possesseur, sont incontinent dissipées: ou bien qu'elles soient mediocres, si elles sont mises és mains d'un bon mesnager & garde, croissent & augmentent, par l'usage; ainsi nostre âge s'est édifié bié loin à celui qui en dispose bié.

Le Philosophe monstre que la vie est mal employee, en mille choses vicieuses, qui faict que nous trouuons la vie courte, & que nous sommes paruenz à la fin d'icelle, sans y pēser.

CHAP. II.



Q'AVONS nous à faire de nous plaindre de la nature des choses? elle s'est gracieusement gouvernee enuers nous. La vie, si tu en sçais vser est

longue. L'insatiable auarice possede l'vn; l'autre, la laborieuse diligence en choses superflues & de nul profit : l'vn est remply de vin: l'autre est endormy de paresse, & l'ambition tousiours suspenduë traueille l'autre, par les iugemens d'autruy. Le desir de la guerre tient aucuns, tousiours ententifs aux dangers d'autruy, ou en peine, pour les leur. Aucuns se trouuent que le seruice mal employé, & fait aux superieurs ingrats consomme d'vne volontaire seruitude. L'affectation & desir de la fortune d'autruy, ou la haine de la leur propre a detenu & amusé plusieurs. La vagante, inconstante & à soy desplaisante legereté, a faict prendre nouveaux conseils à plusieurs qui ne suiuent rien de certain. A aucuns rien ne plaist, où ils puissent

tendre & dresser leur course, mais les destins & la mort les surprend paresseux & faincants: de maniere que ie ne doute point estre vray ce qui est dict par le plus grand des Poëtes, en maniere d'oracle. La partie de la vie, que nous viuõs est petite. Au reste, tout l'espace, n'est certainement vie, mais est le téps. Les vrgents vices enuironnent de

Les vices nous enuironnent.

tous costez, & ne laissent pas releuer, ou hausser les yeux, en despit & par mespris de la verité, mais tiennent le pied sur la gorge, aux abbatus, plongez & attachez aux conuoitises & affections. Il ne leur est iamais permis de recourir à eux, mais si d'auanture il aduient aucunefois, quelque repos, ils vacillent & sont agitez, comme en haulte mer, ou apres le vent, il y a encore quelque agitation des on-

des, de maniere que leurs cupiditez ne leur donne iamais aucune ceste & repos. Penses tu que ie parle de ceux-là desquels les maux sont auouez & manifestes? Voy ceux à la felicité desquels l'on court; lesquels sont suffoquez de leurs biens. Que les richesses sont facheuses & griefues à plusieurs? Que l'eloquence de plusieurs tire le sang, par l'ordinaire & iournal espace de monstret son esprit? Qu'il y en a qui sont passes, par les continuelles voluptez? Qu'il y en a aussi qui n'ont rien de libre, à raison de la multitude des cliens qui les environne? Regarde finalement & considere tous ceux-là, depuis les infinies & petis iusques aux plus grands. Cety-cy aduocace, ou appelle, cest autre est present:

cetuy-là est en danger , cet autre deffend , & l'autre iuge , & ne se demelle foy-mefme , ou se rend libre . L'une se consume à l'encontre d'un autre . Interroge de ceux-cy , desquels l'on apprend les noms . Tu verras qu'ils sont cogneuz par ces marques . Cetuy-cy honnore cetuy-là , cetuy-là , un autre , & nul , n'a egard de s'honorer foy-mefme . Apres , l'indignation d'aucuns est tres-folle & sans aucune raison . Ils se plaignent du mespris , ou contemnement des superieurs , de ce qu'ayans voulu parler à eux ils ny ont entendu . Y a il aucun si hardy de se plaindre de l'arrogance d'un autre , veu qu'il n'entend pas ou ne vaque à foy-mefme . Cetuy-là toutesfois , quel qu'il soit , a regardé d'un insolent & auda-

cieux visage, mais aucunesfois. Cety-là a baissé les oreilles à tes parolles, ou a fait le sourd. Cety-là t'a recèu à son costé. Tu n'as iamais daigné te voir ny ouir.

Les choses qui abregent la vie de l'homme, & luy ostent beaucoup de son âge, de maniere qu'il luy en demeure bien peu, & estant vieil, meurt neantmoins, auant le temps, & non meur.

CHAP. III.



L ne fault donc pas que tu imputes ces offices là à aucun, lesquels comme tu faisois & exerçois, tu n'estois pas fasché d'estre avec quelqu'un, mais tu ne pouois pas estre quant & toy. Combien que tous les esprits, lesquels
ont

ont iamais excellé par leur splendeur consentent & accordent en cecy seul, ils ne feront iamais assez emerueillez de cete ignorance & obscurité des entédemens des hōmes. Ils n'endurent qu'aucun occupe leurs possessions & metairies; & s'il y a quelque petite contétion touchât les limites, ils courent aux pierres & aux armes, & se hastent d'encourir le meurtre des autres, & le derriment de leur vie, voire mesme ils induisent les possesseurs d'icelles. On ne trouue personne qui vueille diuiser son argent; & chacun distribue sa vie à plusieurs. Ils sont astraits à tenir le patrimoine. L'on est venu aussi à la perte du temps, & sont tresprodiges en ce de quoy seul l'avarice est honneste. Parquoy ie veux prendre quelqu'vn de la

*L'avarice
du temps
est honneste.*

Z

tourbe des vieilles gens . Nous te voyós estre paruenú à la fin de l'age de l'homme. Tu as cent ans ou plus . Or sus reuoque ton âge au compte , & viens à supputer tes ans . Dy combien le crediteur, cōbien l'ami , combien la Republique, & combien le client a emporté de ce temps, combien le procès ou cause de la femme ; combien, le chastiment des seruiteurs, combien les officieuses affaires , allees & venues par la ville. Adiouste les maladies, que nous auons faiçt de la main : ioins aussi ce qui a esté delaiçsé là sās seruir. Tu verras que tu as moins d'années que tu ne cōptes . Reduy toy en memoire, quād tu as esté certain de conseil, quels iours sont passez comme tu auois deliberé, quand tu t'es seruy de toy, quand la face a esté en son

estat, quand l'esprit hardy & sans peur ce que tu as faict en vn si lōg temps: combien il y en a qui ont derobé ta vie, ne sentāt pas ce que tu perdois, cōbien la douleur vaine, la folle ioye, l'auide conuoitise, la douce conuersation t'a emporté, & comme il t'est demouré biē petite part du tien, tu entendras que tu meurs trop tost & non en maturité.

Que c'est vne folie bien grande de differer la vie, c'est à dire les sains conseils iusques à l'age auquel il nous fault mourir, & auquel l'on ne se peut pas asseurer de paruenir.

C H A P. I I I I.

Aa ij



VEST CE donc qu'il
 y a? Vous vivez cōme
 si vous deuiez touf-
 iours viure; vous ne
 vous r'amenez iamais vostre fra-
 gilité. Vous ne notez, n'y prencz
 garde combien de temps est passé;
 vous perdez, cōme de chose pleine
 & que vous auez en abōdāce, veu
 cependant que le mesme dernier
 iour est donné ou à quelque hom-
 me ou à quelque chose. Vous crai-
 gnez toutes choses cōme mortels:
 vous desirez toutes choses comme
 immortels. Tu oirras plusieurs qui
 disent: Ie me retireray des affaires,
 pour prendre repos, mais que i'aye
 cinquāte ans; à l'an soixātiesme, ie
 prendray relache, ou cet âge là me
 donnera trefue & congé de me re-
 rirer des affaires. Mais en fin quel-
 le proye prenstu d'vne plus lon-

gue vie? Qui est ce qui souffrira ces choses aller, comme tu les disposes? Astu point de honte de te reseruer les restes de la vie, & d'estiner au bon & sain entendemēt le temps seul lequel ne peut à rien seruir & profiter? O qu'il est bien tard de commancer à viure lors qu'il fault cesser & prendre fin! Est ce pas vne grande & folle oubliance de la mortalité de differer & remettre les sains conseils iusques au cinquantesme & soixantesme an, & vouloir encommancer la vie, iusques là où peu d'hommes la peuuent mener & conduire? Tu verras que les hommes trespuiffans & esleuez aux grandeurs tiennent des propos, qui leur echappent & tōbent de la bouche, par lesquels ils souhaitent le repos, le louēt & le preferēt à

DE LA BRIEFVETE
tous leurs biens. Ce pendant, s'il
leut estoit seurement licite, ils de-
sirent descendre de ce hault degré
& grandeur. Car la fortune se rue
& s'esforce contre soy, à fin qu'elle
ne prouoque ou frappe & tou-
che rien, par dehors.

*Que le diuin Auguste souhaitoit le re-
pos & entëdoit à se desmesler d'affai-
res, pour paruenir à la tranquillité:
que l'homme sage est du tout libre
& à soy; contre l'opinion de Cice-
ron, lequel estant retiré en son Tus-
culan, se dit & appelle demy-libre.*

CHAP. V.

LE diuin Auguste, auquel
les Dieux ont donné &
faict plus de faueur qu'à
aucun, n'a pas cessé de se souhaïter
le repos, & demãder vacation des

affaires de la Republique. Tout s'ó
 parler s'est tousiours tourné là, de
 s'aquerir & preparer la tráquillité.
 Il recreoit ses labeurs de ce soulas,
 biē que faulx, ce neátmoins doux,
 & agreable, qu'il viuroit quelque
 iour à foy. I'ay trouué en vne cer-
 taine missiue enuoyee au Senat,
 apres auoir promis que son repos
 ne seroit vuide de dignité, ny dis-
 cordant de la premiere gloire, ces
 parolles : Mais c'est vne plus belle
 chose de faire ce que ie dy que le
 promettre : ce neantmoins l'affe-
 ction d'vn temps que ie desire
 fort m'a mené iusques là, que tar-
 dant la lisse des choses, ie reçooy en-
 core quelque chose de plaisir, par
 la douceur des parolles. Le repos
 luy a semblé vne si grande chose,
 que ne la pouuons auoir de faict,
 pour en vser, il la presumoit en son

*Parolles
 du diuin
 Auguste.*

A a iiij .

cœur & pensée. Celuy qui voyoit toutes choses dépendâtes de soy, qui donnoit à tous peuples & nations la fortune, pensoit, tres-ioyeux, & meditoit le iour, auquel il se despoüilleroit de sa grandeur. Il auoit experimenté combien ces biens la reluisans & apparoissans par tout le monde, exprimoient & rendoient de fueur & de peine, combien ils couuroient de secrettes sollicitudes & soucis. Premièrement contrainct de faire guerre aux citoyens, & puis à ses collègues ou compagnons, en fin à ses parens & alliez, il a espādū le sang & par mer & par terre. Ayāt guerroyé en Macedoine, Sicile, Ægypte, Syrie, Asie, & presque par toutes contrees, il a tourné les armes lasses des guerres ciuiles, aux guerres externes, contre les estrā-

gers. Tandis qu'il appaise les Alpes, & acheue de donter les ennemis, entremeslez moitié à la paix, & empire, tandis qu'il s'estend par delà le Rhin, l'Euphrate & le Danube, Murene, Capion, Lepide & les Egnatiens esmouloient leurs glaiues & espees contre luy. Il n'auoit pas encore echappé les embusches de ceux-là, quand la fille, & tant de nobles ieunes gens, induits par l'adultere, comme par solemnel serment, * irritoient de-
 ja son âge vieil, & rompu: & apres cete-là, derechef sa femme à craindre, avec Antoine. Quand il auoit retranché ces vlceres & maulx de ses membres, autres suruenoient & naissoient, & comme estant le corps pesant de beaucoup de sang, tousiours se corrompoient quelques parties. A cete cause, il

** Ou me-
naçoient
son âge, cō-
stant, cet
Empereur
inuinçible
& ne se
pouuant
esbransler.*

*Pourquoy
le diuin
Auguste
desiroit le
repos.*

desiroit le repos , & tous ses la-
beurs tendoient & estoient assis en
l'esperance & pensee d'iceluy. C'e-
stoit-là le vœu & desir de celuy, le-
quel pouuoit faire obtenir le desir
des autres. Combien de fois Marc
Ciceron agité entre les Catilins,
Clodiens, Pompees, & Crasses, en
partie manifestes ennemis, en par-
tie douteux amis, tandis qu'il est
tourmenté avec la Republique, &
la tient perissante, en fin detourné
& retiré n'estant en repos, és prof-
peritez, & ne pouuant endurer les
aduersitez, de telle son mesme cō-
sulat, leué non sans cause, mais
sans fin ? combien de lamenta-
bles voix exprime-il en vne certai-
ne lettre à Atticus, estant deja
vaincu le pere Pompee, & le fils
soudant encore en Hespagne, les
armes rompues ? Demandes tu,

dict-il, que ie fay icy ? Ie me tiens & demoure en mon Tusculan, à demy libre. Il aiouste, apres, autres choses, par lesquelles il deplore le premier âge, se plaint du present, & desespere, du futur. Ciceró s'est dict demy-libre, mais certainemēt le sage ne tombera iamais & n'ira iusques à vn tant vile & bas nom; iamais ne sera demy-libre. Il aura tousiours entiere liberte, & solide, il sera deslié & à foy, plus hault que les autres. Car qu'est-ce qui peut estre par dessus celuy, qui est par dessus la fortune?

Que ceux qui ont detesté l'action & mauuais deportement de leurs ans, n'ont changé les autres ny eux mesmes aussi: que la vie encore qu'elle surpassast mille ans, est courte, quand elle est employee aux vices: & que

DE LA BRIEFVETE
*la science de viure, est difficile, &
celuy ne vit pas, qui est occupé.*

CHAP. VI.

 N dict que Liuius Dru-
sus personnage aigre &
vehement, ayant meu
loix nouuelles & les
maulx de Grache, enuironné &
assisté d'une grâde troupe de tou-
te l'Italie, ne preuoyant l'ysuë des
choses, qu'il n'estoit licite de faire,
ny delaisser estâs vne fois encom-
mancees, ayant detesté sa vie tra-
uaillee & sans repos dès le cōman-
cement, dist que iamais ne luy ad-
uint, ny mesmes estant enfant, d'a-
uoir relasche & repos. Car estant
encore pupille, & avec la * pretex-
te, il a bien eu la hardiesse de recō-
mander les deffendeurs & accusez

* *Vn long
habit que
les nobles
ensans,
portoient*

aux iuges, & entremesler ou entremettre sa faueur, d'une telle efficace, qu'il appert qu'il a emporté quelques iugemens & arrests. Où est ce que ne se rueroit de force, vne tant soudaine & non meure ambition? Tu sçauras que cete tât hastee audace & gardiesse, tournera à vn grand mal & particulier & public. Parquoy il se plaignoit tard, qu'il n'auoit eu aucune vacation, & repos, estant seditieux dés son enfance, & facheux au palais. On debat, & est questiõ s'il s'est tué luy-mesmes. Car ayant receu soudain vn coup, par le feu, il est tombé; & quelqu'un doute si c'estoit vne mort volontaire, ou en temps. Rien ne sert de faire mention de plusieurs, lesquels estans trouuez des autres tres-heureux, ont diët &

*iusques à
l'âge de
17. ans.*

donné vray tesmoignage contre eux-mesmes, haïssans tout le faict & deportement de leurs ans. Mais ils n'ont pas changé les autres, ny eux-mesmes par ces plaintes; Car quand les parolles sortoiēt de force, les affections retomboient à la coustume. Certainement vostre vie, encore qu'elle surpasse mille ans, sera courte, & reduite fort à l'estroit. Tout siecle deuorera toutes ces choses. Et combien que la nature coure cet espace, la raison le dilate, il est necessaire, qu'il vous fuye incontinent. Car vous ne l'épongnez, vous ne le retenez, & ne retardez la chose, qui est la plus vite de toutes, mais vous la laissez aller, comme vne chose superfluë, & reparable. Or ie mets en compte, principalement ceux-là, qui ne s'apliquent ny vaquent à autre

chose qu'au vin & à la paillardise; car il n'y en a point qui s'occupent en choses plus deshonestes. Cōbien que les autres soient detenez de l'image de vaine gloire, ils errent neantmoins souz couleur de belle chose. Soit que tu m'ameines ou nommes les auaricieux, ou les coleres, ou les guerriers, tous ceux-là offensent plus virilement. La faulte & tache de ceux-là qui sont addonnez à Venus & à leurs plaisirs charnels, est sale & deshō- neste. Epluche les temps de tous ceux là, regarde combien de téps ils employent à compter, combiē à dresser embusches & tromperies, combien ils craignent, combien ils honorent, combien ils sont honorez, combien les occupent leurs * vadimoines & assignations & celles d'autruy, combien les bā-

Exaggeration de la gourmandise & luxure, vices deshonestes.

* *Adiour nemēs &*

*obligation
de compara-
roir en ius-
tice, à cer-
tain iour.*

quets, qui sont deormais offices: tu verras comme ou leurs maulx, ou leurs biens ne les laissent pas respirer ny prendre haleine. Finalement tous sont d'accord, que l'homme occupé ou empesché ailleurs ne peut bien exercer aucune chose; il ne reiette non l'eloquence, non les sciéces & arts liberaulx, veu que l'esprit destourné ne reçoit rien plus hault, mais toutes choses, comme mises & foulees les vnes sur les autres. Il n'y a rien moins propre & appartenant à l'hōme occupé, & empesché, que le viure, il n'y a science d'aucune chose plus difficile. L'on trouue communement, plusieurs professeurs des autres arts & sciences.

Que tous precipitent leur vie & travaillent du desir de l'aduenir, estans degoustez

*degoustez des choses presentes. Et
quel est celuy duquel la vie est en
seureté.*

CHAP. VII.



R l'on a veu des enfãs
fort ieunes auoir a-
prins aucunes d'icelles,
si bien, que mesmes ils
pouuoÿent enseigner. Il fault a-
prendre toute la vie, à viure: & ce
qui te semblera parauãture digne
d'admiration; il fault apprendre,
toute la vie, à mourir. Tant de
grãds personnages ayãs laissẽ tous
empeſchemens & affaires, & re-
noncẽ aux richesses, offices & plai-
sirs, ont faict cecy seulement, ius-
ques au dernier âge & se sõt effor-
cez à ce qu'ils sçeussent viure.
Toutesfois plusieurs d'iceux, sont
morts, & sortiz de la vie, ayãs auo-

Aa

ué & confessé , qu'ils n'auoyent pas encore cete science de viure: Certainement est ce le faiçt d'un grand personnage , & eminent par dessus les humaines erreurs, de ne perdre rien de son temps : & pour cete cause la vie est treslongue de celuy, qui se l'applique & vacque du tout à soy mesmes. Rié de là, n'a esté ocieux, & sans propriété & ordre; il n'a rien esté souz autre: car il n'a trouué aucune chose digne d'estre permutée & echangée à sō tēps, estāt gardien treschiche d'iceluy. Et pour cete cause il en a eu assez & là satis-faiçt. Mais il est necessaire que ceux là ayāt eu faulte, ou ayāt esté courts, de la vie desquels le peuple a emporté beaucoup. Et ne fault pas que tu penses que de là ils entendent leur

perte & dommage: certainement
 tu entēdras plusieurs de ceux, qui
 sont greuez & chargez d'vne grā-
 de felicité, s'escrier aucunesfois
 entre la multitude des clients, ac-
 tions des causes, ou autres hon-
 nestes miseres. Il ne m'est pas per-
 mis de viure. Pourquoi nō? Tous
 ceux qui t'appellent pour eux &
 pour plaider leurs causes, t'emme-
 nent & retirent de tes affaires. Cō-
 bien de iours a emporté ce deffen-
 deur? combien * celuy qui brigue
 vestu de blanc, combiē cete vieille
 lasse de consommer, & diminuer
 les heritiers, cōbien ce simulé ma-
 lade pour prouoquer l'auarice de
 ceux qui taschent d'attrapper? cō-
 bien, ce plus riche & opulent amy
 qui vous a nō en amitié, mais pour
 appareil & parade. Examine, dy-ie
 & viens à compter les iours de ta

** qui estoit
 appelé
 candida-
 tus.*

** en quelques ex-
 plaires, on
 lit le mot,
 ridiculos*
 vie; tu verras que le plus petit nō-
 bre ou peu, & les * pires, te font
 demourez. Cetuy la ayant obtenu
 les dignitez & enseignes d'icelles,
 desire les mettre bas, & s'en des-
 charger, & dit souuēt: Quād est ce
 q̄ cet an passera? Cetuy là celebre
 des ieux, desquels il a faict grand
 cas, & a esté bien aise que le sort
 luy soit aduenu: Quand dit il, en
 feray-ie hors? Cet aduocat est tiré
 & suyuy par tout le palais, & par
 vn grandabord, il remplit mer-
 ueilleusemēt toutes choses. Quād
 dit il se presenteront affaires? Cha-
 cun precipite sa vie, & trauaille
 du desir de l'aduenir, ayant les
 choses presentes à mespris & en-
 nuy. Mais cetuy là qui emploie
 tout le temps à son vsage, qui or-
 donne tous ses iours, cōme la vie
 ne desire le lendemain, & ne le

*Chacun
 est ennuyé
 des choses
 presentes.*

craint. Car qu'est ce qu'aucune heure puis apporter de nouveau plaisir & volupté? Toutes choses sont cogneues. Tous desirs sont perceuz avec cōtētemēt; l'on a ce que l'on veut; que la fortune ordonne du reste, comme elle voudra; la vie est desormais en sureté. L'ō y peut adiouster & ny peut l'ō rien diminuer: & y peut l'on adiouster, commel'ō adiouste quelque chose de viande à celuy qui est deia saoul & plein.

Que celuy qui est vieil, n'ayant vescu à soy ne se peut dire auoir l'ōg temps vescu, mais biē auoir esté long tēps: que le temps est chose precieuse; de laquelle toutesfois l'on faiçt grand marché; & que la vie court à la fin, sans y penser.

C H A P. V I I I.

Aa iij



L ne fault dōc pas que tu penses qu'aucun ait vescu lōg temps, souz ombre que tu luy vois des cheueux blancs & des rides au visage. Cetuy là n'a pas vescu long tēps, mais il'a esté long temps. Car penses tu que cetuy là ait beaucoup n'auigé, que la rigoureuse tempeste, l'ayant accueilly au haïre, ou des le port, a porté ça & là, & par la force des vents contraires & furieux, agité & poussé en rond, par mesmes vestiges ou voyes? Cetuy là n'a pas beaucoup nauigé, mais il a long temps souffert la tourmente. I'ay de coustume de m'esmerveiller, quād ie voy aucuns demander le tēps, & ceux qui en sōt priez tresfaciles. L'vn & lautre regarde ce pourquoy le tēps est demandé;

nul d'iceux, le temps mesme, comme si l'on ne donnoit rien. La chose la plus precieuse de toutes est perdue comme au jeu. Ils sont trōpez & deceuz de ce que la chose n'est pas corporelle, & que l'on ne la voit pas. Et pour cete cause, elle est repute'e tres-vtile, voire mesmes n'en faiēt l'on aucuns cas. Les hommes tre-excellens reçoivent leurs annuels dons & pensions du Prince : & en cela ils mettent leur labour, leur peine & diligēce: personne n'estime le temps. Ils en vsent liberalement, sans espargne, comme gratuit & ne coustant riē. Mais voy les mesmes malades, si le danger de mort est proche, toucher les genouz des medecins, & presque les adorer, & s'ils craignēt le supplice de mort, prests d'employer & mettre tous leurs biens,

*Le temps
chose pre-
cieuse.*

A a iiij

pour fauuer leur vie. Tant est grãde en eux, la discorde des affectiõs. Que si le nombre des ans à venir d'aucuns se pouuoit proposer, cõme de ceux qui sont passez, que ceux-là qui verroiēt leur en reſter peu, auroient grande peur? qu'ils en ſeroient échars & bons meſnagers? Or il eſt aiſé de diſpenſer ce qui eſt certain, combien qu'il ſoit petit. Il fault garder plus ſongneufement ce dont la fin t'eſt incertaine, ne ſachant quand il deſſaillira. Et toutesfois il ne fault pas que tu penſes que ceux-là ignorent, que c'eſt vne choſe bien chere & precieuſe. Ils ont accouſtumé de dire à ceux qu'ils aymēt tresfort, qu'ils ſont preſt, de donner vne partie de leurs ans. Ils la donnent, & ne l'entendent pas: or ils donnent, en ſorte, que ſans l'accroiffement d'i-

*Facile de
diſpenſer
ce qui eſt
certain, biẽ
que petit.*

ceux, ils ostēt à eux-mesmes: mais ils ne sçauent pas cecy mesmes, s'ils ostent ou retranchent à eux-mesmes: & pour cete cause la perte du caché detrimēt & dommage leur est tolerable & facile à porter. Personne ne rendra les ans, personne de rechef ne te rendra à toy-mesme. L'âge marchera par où elle a commancé, & ne reuoquera ou suprimera son cours, elle ne fera point de bruit, elle ne donnera aduertissement de sa vitesse & legereté; elle coulera tacitement & sās y penser. Elle ne se gouerne par commandement: elle ne sera prolongee, par la faueur du peuple. Elle passera, comme elle doit: elle ne se detournera en aucune part, elle ne sera point retardee en aucun lieu. Qu'adiendra-il? Tu es occupé & empesché, la vie se haste

DE LA BRIEFVETE
de marcher . Ce pendant la mort
suruiendra, à laquelle, veilles ou
non, il te fault vaquer & enten-
dre.

*Que le delay est la plus grande perte de
la vie: que l'attente en est le plus
grand empeschement: & qu'il ne
fault laisser le present certain, &
qui est en nostre pouuoir, pour ce qui
est incertain & en la main de for-
tune.*

CHAP. I X.

MA I s n'est il possible
que quelque sens des
hommes, ie dy de
ceux, qui font profes-
sion de prudence, s'occupe &
employe plus laborieusement à
foy, à fin qu'ils puissent mieux
viure? Par la perte, ou au despens

de la vie, ils instruisent la vie, & ordonnent à long terme leurs pensées & desseins. Or le differer est la plus grande perte de la vie. La dilation premierement tire chacun iour, elle desrobe les choses presentes, tandis qu'elle promet celles qui sont plus auant. Le plus grand empeschement de viure, est l'attente, laquelle depend du lendemain. Tu pers le iourd'huy, tu pers le present, qui est en la main & pouuoir de fortune, tu laisses aller ce qui est au tien. Où regardes tu? que veux tu faire? ou te veux tu estendre? Toutes les choses à venir sont incertaines. Vy soudain & sur le champ: voicy ce tres-grand Poëte qui crie, & comme poussé & touché de la bouche diuine, chante ces vers salutaires & profitables:

Le differer, ou de lay la plus grande perte de la vie.



Optima quaeque dies miseris mortalibus æui

Prima fugit.

C'est à dire,

*Chacun des meilleurs iours des
ans des pauvres hommes,*

S'enfuit premier, &c.

Pourquoy tardes tu dict-il ? pourquoy cesses tu ? à quoy est-ce q̄ tu t'amuses. Si tu n'occuppes ou vas au deuant le tēps, il fuit, & quand tu l'auras occuppé, ce neátmoins, il fuira. Parquoy il fault debatre avec la vitesse du temps, par la legereté de le pratiquer & estre aussi soudain à s'en seruir, qu'il est à fuir : tout ainsi qu'il fault soudain puiser d'un roide torrent, lequel n'est tousiours pour tomber. Cecy est aussi tres-beau & à propos, pour reprocher l'infinie cogitation, qu'il ne dict pas, chacune



tres-bonne âge, mais dict, chacun iour. Pourquoi, sans te foucier & assurez, lent & paresseux, en vne si grande fuite des temps, tu t'alonges les mois, les ans, & vn long ordre, selon qu'il plaist à ton auidité & desir? Il te parle du iour, & de cetuy-cy mesme fuyant. Il ne fault d'oc pas douter, que tout premier, & chacun bon iour ne fuye & n'echappe aux miserables mortels, & empeschez: desquels les esprits encores pueriles, sont opprimez de vieillesse, à laquelle ils viennent non preparez & desarmeiz. Car ils n'ont à rien prouueu & aduisé; ils sont tombez en icelles, sans y penser. Ils ne sentoient & ne s'apperceuoient pas qu'elle aprochoit tous les iours. Comme ceux-là lesquels cheminant, & deceuz ou par le deuis, ou par la lecture, ou par

quelque interieure pensee , sçauēt qu'ils sont paruenuz où ils ten-
doient, deuant qu'il s'apperceuf-
sent d'en estre pres, ainsi ce che-
min de la vie assiduel & tres-vtile,
que nous faisons dormant & veil-
lant d'vn mesme pas , n'apparoist
à ceux qui sont occupez, sinon à
la fin.

*Qu'il fault combatre contre les affe-
ctions, de force non par subtilité di-
uision de la vie: que le passé est cer-
tain, & hors du pouuoir de fortu-
ne que la souuenance de la chose mal
faicte est desagreable: que le passé est
tousiours present à ceux qui viuent
bien, & que le present appartient à
ceux qui sont occupez ailleurs que
pour soy.*

C H A P. X.



Je veux deduire en parties & argumens ce que j'ay proposé, il me resouviendra de plusieurs choses, qui se presenteront, par lesquelles ie puisse prouuer que la vie de ceux qui sont occupez, ou empeschez est tres-courte & briefue. Fabian auoit accoustumé de dire, non de ces manieres de Philosophes, qui iasent de la vertu assis, mais de ces vrais & anciés, qu'il falloit combatre contre les affections, de force & impetuosité, & non par subtilité, & qu'il estoit expedient de diuertir & detourner, non avec des coups legers, mais d'un vif assault & rencontre, la bataille mauuaise pour nous, que l'on la doit rompre par cauil-lation, ou froisser par meurtrisseure, non tirailler ou pinçoter. Tou-

*Divisio de
la vie.*

resfois, pour leur reprocher leur faulte, il les fault enseigner, & nō pas seulement deplorer. La vie est diuisee en trois temps, au present, au passé, & en l'aduenir. D'iceux ce que nous faisons est brief: ce que nous deuons faire, douteux: & ce que nous auōs faiēt, certain. Car en cecy la fortune a perdu son droiēt, & est-ce qui ne se peut reduire ou ranger à la volonté & discretion d'aucun. Les occupez ou empeschez perdent ce certain, car ils n'ont pas le loisir de regarder le passé, & s'ils l'ont, certainement la souuenance d'vne chose de laquelle il se fault repentir, ne leur est agreable. Car ils ne pensent ou se souuiennent volontiers des temps qu'ils ont mal employez, & n'osent pas retracter ou refoudre & remanier les choses, desquelles

quelles les vices , voire mesmes ceux qui se glissoyēt & insinuoyēt avec quelque allechement d'une volupté presente, en les remaniant , se manifeste . Personne ne se retourne volontiers deuers le passé , sinon celuy qui a faict toutes choses souz sa censure , laquelle ne s'abuse iamais. Celuy qui ha conuoité ambicieusement beaucoup de choses, qui ha contemnē avec arrogance, vaincu par tyrannie & sans raison, deceu par embusche, & trahison, emporté par auarice, despensé & mis prodigalement, de necessité doit craindre sa memoire . Mais cete est la partie de nostre temps dediée & sainte, ayant surpassé tous les accidens humains, & hors du Royauume & empire de fortune; laquelle n'est agitée ny tourmentée de

Bb

disette, de crainte, ny de l'effort & assault des maladies. Cete partie ne peut estre troublée, empeschée ny ostée: la possession en est perpetuelle & asseurée. Chacun des iours seulement, & iceux, par moments sont presents. Mais tous ceux du temps passé se representent quand tu voudras; ils permettent d'estre veuz, & detenuz, à ta volonté: ce que ne peuuent pas faire les occupez. C'est le faict d'vn esprit tranquille & asseuré, de courir & vaguer ça & là sur toutes les parties de sa vie. Les esprits des occupez sont comme souz le ioug, ils ne se peuuent flechir ny regarder. La vie dunque diceux est allé au profond: & comme on ne gangne rien quoy que l'on y mette par dessus, s'il n'y a dessus quelque soustient pour receuoir

*Les esprits
occupez
ailleurs
qu'à soy
sont comé
souz le
ioug.*

& porter ainsi n'importe il pas, combien de temps est donné, s'il n'y a où il s'arreste comme au fòds & s'il passe à trauers les esprits cassez, felez & trouez. Le temps present est tresbrief, & tellement qu'il ne semble rien à aucuns; car il court tousiours: Il coule & est precipité, il prend fin, deuant qu'il vienne. Et n'aresté ou retarde non plus que le monde ou les astres, desquels la continuelle agitation, ne demoure iamais en vn mesme vestige, & ne repose iamais. Le temps present donc appartient seulement aux occuppez, lequel est tât brief qu'il ne se peut empoigner, & iceluy mesme se desrobe & retire d'eux empeschez en plusieurs affaires.

Il monstre comme les empeschez ne vivent long temps, & que les vieilles mesmes d'entre eux desirent accroissement & adionction de leurs années, & craignent de mourir, cognoissans à la fin, mais tard, leur faute. Que ceux qui vivent en repos, à eux, vivent longuement, ou iouissent d'une longue vie.

C H A P. X I.

FINALEMENT VEUX TU sçauoir, comme ils ne vivent pas long temps? Voy comme ils desirēt de lōg temps viure. Les vieillards decrepits & sur le bord de leur fosse, mendient par leurs vœuz & desirs l'accroissement & adionction de peu d'années. Ils se faignent de moindre âge qu'ils ne sont; ils se flattent par mensonge,

& trompent aussi volontiers, que s'ils deceuoient la mort ensemble. Et quand quelque imbecillité du mortel les a aduertis, comme ils meurent craintifs, non pas comme s'ils fortoient de la vie, mais comme s'ils en estoient arrachez & tirez de force, ils crient qu'ils ont esté fols de ce qu'ils n'ont vescu, & que s'ils eschappent de cete maladie, ils viuront en repos & tranquillité. A lors ils pensent comme en vain ils ont apresté les choses desquelles ils ne iouyroient, & come tout leur labour & trauail n'a de rien seruy. Mais à ceux qui vivent loin de tout affaire, pourquoy la vie ne sera longue & spacieuse? Rien n'est delegué d'icelle, rien n'est espandu & semé de part & d'autre; rien de là n'est baillé à fortune, rien ne se perd par negli-

*Les vieill-
les gens
craignent
de mourir.*

gence; rien n'est tiré ou diminué, par presens; rien n'est superflu: elle est toute, par maniere de dire, ou gist en reuenu. Parquoy tant petite ou de telle estendue qu'elle puisse estre, elle suffit abōdammēt & pour cete cause, toutes & quantes fois que le dernier iour viendra l'homme sage ne tardera & ne fera difficulté d'aller à la mort, d'vn certain pas. Tu demande parauanture, qui sont ceux là que i'appelle occupez. Il ne faut pas que tu penses que ic parle seulement de ceux, que les chiens, en fin enuoyez du palais, iettent dehors, que tu vois en leur troupe estre pressez, d'vne maniere plus belle, ou en vne autre, avec plus de contemnement; que les offices appellent de leurs maisons, à fin d'aller frapper à la porte d'autruy: que la

pique du Preteur comble & felicite d'infames gains, & aucunefois la supputatiō trauaille. Le loisir & repos d'aucuns est employé à la metairie, ou en leur liēt; au milieu de la solitude; encore qu'ils se soient retirez de tous, ils sont ennuyeux à eux-mesmes: desquels la viene se doit appeller tranquille, mais negligente & paresseuse occupation.

Il reprend les vices de son temps, & moüstre qu'en ceux-là qui en sont entachez ne se peut trouuer le repos, mais la paresseuse affaire, & occupation de nulle valeur.

CH A P. X I I.

Bb iiij



A P P E L L E S tu celuy
 iouyssant du repos, le-
 quel d'vne curieuse
 subtilité, a proprie &
 agence les vases & vtensiles de Co-
 rinthe, quelques vns ont faict
 choir & consommé la plus grâde
 partie des iours aux lames en-
 rouillees, lequel au lieu, où l'on
 oingt les luteurs (car, ô le grand
 mal'heur! nous sommes entachez
 des vices Romains) est assis pour
 voir les enfans qui ont castille &
 debaten ensemble, qui borne les
 troupeaux de ses voisins, & de-
 duit les egalitez des laboureurs, &
 qui paist les derniers atheletes ou
 luitteurs ? Appelles tu tranquil-
 les ceux, qui passent & demou-
 rent plusieurs heures chez le bar-
 bier, cependant que l'on tire & ar-
 rache, si quelque chose est creü

ou suruenue la nuit prochaine & passée, cependant que l'on delibere, que l'on prend conseil de chacun cheueul; cependant que la cheueleure abbatuë se restitue, ou defaillante est repoussée, çà delà sur le front? Commēt se courroucent ils si le barbier a esté vn peu trop negligent, comme s'il ton doit vn habile homme? Commēt sont ils enflammez de colere, s'il y a quelque chose couppe de leur crein pendant sur le col, si quelque chose ne va bien, & n'est bien couché, & si toutes choses ne retombent en leur poinct? Qui est celuy de ces gens là, qui n'ayme mieux que sa Republique soit troublee & meslee que sa perruque? qui ne soit plus songneux de l'honneur & decoration de son chef, que de son salut? qui n'ay-

me mieux estre plus propre, mi-
 ste & mignon, que honneste &
 vertueux? Appelles tu ceux-là trā-
 quilles ou iouissans du repos, qui
 sont empelchez & occupez entre
 le peigne & le miroir? Et ceux-là
 qui sont empeschez à composer,
 ouir & aprendre chansons & can-
 tiques, ont ils ce repos, tādīs qu'ils
 détournent par le reflexissement
 d'vne tres-sotte melodie mesuree,
 leur voix, de laquelle, nature a fait
 le droict cours, & tres-bon & tres-
 simple? Desquels les doigts, me-
 surans entre-eux quelque vers,
 touchent & sonnent tousiours: &
 desquels, estans appellez à choses
 serieuses, voire mesmes souuent
 tristes, l'on oit le tacite chant?
 Ceux-cy n'ont pas le repos, mais
 vn affaire de nulle valeur. Certai-
 nement ie ne voudrois mettre

leurs festins entre les temps de vacation & repos, voyant comme ils sont songneux à arrenger & ordōner l'argent, comme ils ceignent diligemment les tuniques ou foyes de leurs gens de parfaicte grādeur, comme ils sont douteux, suspēduz & en peine, comme le sanglier ataint par le cuisinier doit sortir : de laquelle promptitude, le signe donnē, & l'heure venuē, les seruiteurs courent seruir sur table; de quel art, l'on trāche les oiseaux & gibier en morceaux non trop gros, comme les infortunez petis enfans, essuyent curieusement les ordures & crachats de ceux qui sont yūres. De ces choses là, l'on affecte le renō & honneur de propriété & gētileffe, & les maux les suiuent tellement, en tous les succēs de la vie, qu'ils ne boient &

ne mangent pas, sans ambition. Il ne fault pas aussi que tu mettes au nombre des tranquilles ceux-là, qui se font porter, en selle & coche deça delà, & se presentent & rencontrent aux heures qu'ils ont de coustume d'estre portez & promenez, comme s'il n'estoit permis les laisser: lesquels vn autre admoneste aussi, quand il se fault lauer, & entrer aux baings, quand monter en litiere & estre porté, quand il fault soupper, & sont tellement dissous d'vne trop grande langueur & delicatesse d'esprit, qu'ils ne peuuēt pas sçauoir d'eux mesmes s'ils ont faim. I'entens quelqu'vn des delicats, s'il fault toutesfois appeller cela, delices, desapprendre la vie & la coustume, estant, du bain, élevé entre les mains, & mis sur la selle, auoir dit,

par demande, suis-je maintenant assis? Penses tu que cet ignorant fache, s'il est assis, s'il est en vie, s'il voit, & s'il est en repos? Je ne sçaurois aisément dire, si j'ay plus grande pitié de luy, ignorant cela, ou bien fignant l'ignorer. Certainement ils ne sentent pas l'oubliance de beaucoup de choses, mais ils mentent de plusieurs: certains vices les delectent comme argumés de félicité. Il leur semble estre le propre d'un homme bas & contéptible, de sçauoir ce qu'il faict. Va maintenant, & pense que les bateleurs & farceurs mentent & controuuent beaucoup de choses, pour reprocher & reprendre la superfluité & excez. Certainement ils passent beaucoup plus de choses, qu'ils ne feignent, & vne si grande quantité de vices incroyables,

s'est aduancee iusques là, de ce siecle ingenieux, que nous pouuons desormais reprendre la negligence des bateleurs & ioueurs de Comedies, de ce qu'il se trouue aucun, tellement perdu & aueuglé de delices, qu'il ne sçait s'il est assis, & en croit vn autre.

Qui est iouissant du repos : qui au contraire, demy-viuant. Il taxe ceux-là mesmes qui sont esprins de desir d'aprendre choses vaines & inutiles.

CHAP. XIII.



ET VY cy n'est donc pas tranquille : imposez luy vn autre nom. Il est malade: voire mesmes il est mort: Ceuuy est tranquille & iouissant du repos, lequel a sentiment & co-

*L'homme
trāquille.*

gnoissance de son repos : mais cetuy cy est demy-viuant, lequel a besoin d'un qui luy monstre, pour entendre l'habitude & maniere de son corps. Comment peut cetuy cy estre maistre de quelque tēps? Ce seroit vne chose longue de poursuyure & declarer chacun par le menu, desquels ou les eschets, ou l'esteuf ou le soucy de cuire le corps au Soleil, ont consommé la vie. Ceux ne sont reposesz ou tranquilles, desquels les voluptez & plaisirs ont beaucoup d'affaire entremeslee, car personne ne doute, que ceux là ne fassent rien, laborieusement & empeschez, qui sont detenez & occupez és estudes des lettres inutiles, desquels le nombre est grand mesmes entre les Romains. Cete maladie a esté des Grecs, de chercher quel nombre

Vlisse auoit de tireurs de rame, si l'Iliade a esté couchee par escrit, deuant l'Odissee, & dauantage si vn mesme auteur les auoit faictes: & autres choses semblables, lesquelles contenues ou tenuës, n'aident en rien la tacite conscience, ou proferees & mises en auant, tu n'en sembleras pas plus docte, mais plus facheux & ennuyeux. Les Romains aussi ont esté espris d'un desir d'apprendre les choses vaines & superflues. I'ay entendu ces iours passez quelque sage qui recitoit les choses que chacun des chefs & Capitaines Romains auoit faict le premier. Duillius a vaincu le premier en bataille nauale; Curius Dentatus le premier a mené les Elephans, en triomphe. Ces choses là aussi, encores qu'elles ne tendent à
la

la vraye gloire, se tiennent neantmoins entour les exemples des œuures ciuiles. Vne telle science ne seruita point; ce neantmoins elle est pour nous detenir par vne belle vanité des choses. Cetuy là a esté Claudius, appelé * *Caudex*, ^{pour ce qu'il a monstré le premier à s'embarquer.} pour ce que la liaison de plusieurs tables troncs & ais est appelé des anciens, *Caudex*; & pour cete cause les registres & publiques tables sont dictes *Codices*, ou liures; & maintenant aussi les nauires & vaisseaux lesquels suiuant l'ancienne coustume, apportent & amènent des viures * *caudicaire*. ^{* comme liez & composé de tables & d'ais.} Certainement cecy appartient aussi à l'affaire, que Valerius Corvinus vainquit le premier Messane; & fut le premier de la maison des valerians appelle Messane, se transférant le nom de la ville par luy

Cc

prinse, & depuis fut nōmé Messale pour ce que le vulgaire changea peu à peu vne lettre en l'autre: permettras tu aussi qu'aucun se soucie de cecy que L. Sylla a mis le premier en la place & * etour, les liōs desliez' veu qu'ils estoient baillezeliez & attachez, ayans esté enuoyé par le Roy Bochus, hommes, pour les tuer avec leurs dārdz? Que cecy aussi soit r'enuoyé & reietté: appartient il aussi à aucune bōne chose, que Pompée le premier, ait représenté en la place du Cirque le combat de dixhuiēt Elephans, à l'encontre des hommes coupables & criminels, se defendans & menans les mains contre les animaux, en maniere de bataille. Le Prince de la ville, & entre les anciens Princes, comme est le bruiēt, d'excellente bonté a repu-

*qu'ils
nōmoient
Cirque.

té cete maniere de spectacle me-
 morable , par vne nouvelle fa-
 çon , perdre les hommes. Ils cõ-
 batent , c'est peu de cas; ils sont
 trauaillez , ce n'est rien , s'ils ne
 sont écrasez & euentrez par la
 force , & merueilleuse charge de
 ces bestes. Il valloit mieux met-
 tre en obly ces choses là , de
 peur que quelque riche & puis-
 sant les aprinst apres , & eust en-
 uie d'vne chose inhumaine.

*Il monstre la vaine diligence
 d'aucuns , & ceux qui
 vraiment iouissent du
 repos , & se peu-
 uent dire
 viure.*

QU'ELLE grande felicité presente d'obscurité & offuscation aux esprits humains. Cetuy là s'est lors pensé estre par dessus la nature des choses, veu qu'il mettoit tant de troupes de miserables hommes, deuant les bestes nées souz vn autre ciel, veu qu'il faisoit guerroyer des animaux tant inegaux, veu qu'il épendoit beaucoup de sang, deuant le peuple Romain, ayant incontinent apres à le contraindre d'en espendre d'auantage. Mais le mesme deceu en apres, par la trahison Alexandrine, s'est présenté au dernier esclau pour le tuer, ayant lors entendu la vaine iactance de son furnom. Mais à fin de retourner au lieu

d'où ie suis de party, & monstrent
 en autre matiere, la vaine diligence
 ce d'aucuns; iceluy mesme racontoit
 que Metellus triomphant, apres auoir vaincu en Sicile, les Carthaginois, est seul de tous les Romains, qui a mené deuant son char, six vingts elephans captifs: que Sylla le dernier des Romains, a estendu le lieu vuide, & reserué tant dedans que hors les murs de la ville, lequel neantmoins les anciens n'auoyent iamais accoustumé d'estendre ayant acquis le champ de la Prouince, mais bien ayant conquis l'Italique. Il sert plus de scauoir cecy, que non pas de scauoir que le mont Auentin soit hors le limite du lieu susdict, comme ce luy là affirmoit, pour l'vne de deux causes; ou pource que le peuple se fust retiré là, ou pource que

vaine diligence
 d'aucuns.

*qu'ils appeloient
 pomerium.

Remüs prenant augurè & presaga-
 géant, ils n'eussent detourné les
 oiseaux de ce lieu là. Et apres, au-
 tres choses inombrables, lesquels
 ou bien sont fainctes ou sembla-
 bles aux mesonges. Car soit qu'ils
 disent toutes choses à la bonne
 foy, pour escrire à reddition, ce-
 neantmoins de qui ces choses là
 diminueront elles les erreurs? de
 qui supprimeront elles les couuoï-
 tises? qui feront elles plus constât
 & vertueux? qui plus iuste & qui
 plus liberal? Ce pendât nostre Fabiã
 se disoit douter & ne sçauoit s'il
 valloit mieux, n'estre mené ou
 s'approcher d'aucunes volõtez & af-
 fectiõs, que d'en estre embrouillé
 & enueloppé. Ceux là d'être tous
 sont en repos & tranquillité, qui
 vaquent ou s'appliquent à la sa-
 pièce; il n'ya que ceux là qui viuēt.

*Ceux qui
 iouissent
 du repos,
 & qui
 viuēt.*

Car ils ne defendent & maintiennent seulement bien leur âge, mais ils adioustent tout temps, au leur. Ce qui s'est passé d'annees deuant eux, leur est acquis, si nous ne sommes tres-ingrats. Ces tres-excellens auteurs des opinions saintes, font nais pour nous, & nous ont préparé la vie. Nous sommes conduits & menez par le labour d'autruy, aux choses tres-belles, tirees des tenebres en lumiere: nul siecle nous est defendu, nous sommes admis & acceptez en toutes choses: & s'il nous plaist d'afranchir, & outrepasser, par la grandeur de courage, les destroits de l'humaine imbecillité, nous auõs beaucoup de temps, par où nous puissions nous promener. Il est licite de disputer avec Socrates, de douter avec Carneades, d'estre en

C.c. iiij

repos avec Epicure , de vaincre la nature de l'homme , avec les Stoïques , d'exceder & furpasser avec les Ciniques , & de marcher également , avec la nature des choses , en compagnie de tout temps. Que ne nous adonnons nous du tout , de ce petit & caduque passage de temps , aux choses , qui sont immenses ou infinies , qui sont éternelles , & cōmunes avec les meilleures ? Quant à ceux , qui courent ça delà par les offices , qui se travaillent & les autres aussi , quand ils auront bien fait des fols , quād ils aurōt marché tous les iours , par deuant les huis de tous , sans laisser aucunes portes ouuertes , quand ils auront porté par diuerses maisons , la salutation meritoire , qui pourront ils voir , d'vne ville tant grande , & empeschee de diuerses

affections ? qu'il s'en trouuera plusieurs, desquels ou le sommeil, ou la luxure ou l'inhumanité les fera retirer ? plusieurs, qui par vne haste simulee, les outrepasseront courant, les ayans long temps mis en peine ? combien s'entrouuera-il, qui se garderont de sortir, par le parche & entree de la sale de la maison, pleine de chiens, & s'enfuiront par les secrettes entrees ou aduenuës des maisons, comme si ce n'estoit pas chose plus inhumaine de tromper, que d'exclure ? combien de ceux, lesquels a demy endormis & pesans, de la chere & gourmandise du iour precedant, rampars à ces miserables là leur sommeil, à ce qu'ils attendent l'autre, à peine ayans leué les leures, rendront par vn tres-arrogât baillement, le nom mille fois chifeté

en l'aureille: Nous pouuons dire
 ceux-cy demourer en vrayes char-
 ges & offices; qui voudront auoir
 tous les iours Zenon, Pythagore,
 & Democrite; & les autres Princes
 des bons arts & sciences, Aristote
 & Theophraste, personne ne chô-
 mera ou perdra temps; chacun r'é-
 uoyera plus heureux, & à soy plus
 affectionné. celuy qui y viendra;
 personne ne permettra qu'aucun
 departe de soy, les mains vuides.
 Chacun peut parler à eux, & les
 peut aborder de nuict & de iour.
 Nul de ceux cy te contraindra de
 mourir, tous t'instruiront & t'en-
 seigneront: nul de ceux-cy vsera
 & consommera tes ans il le contri-
 buera & donnera les siens, le parler
 d'aucun d'iceux ne te sera dange-
 reux, ny l'observation d'aucun en-
 nemy capital, soupçonneuse.

*Ceux avec
 lesquels on
 peut profi-
 ter &
 viure.*

Qu'il y a des familles des nobles esprits,
 iouissant des vrais biens, qui croif-
 sent d'autant plus qu'ils sont diui-
 sez à plusieurs, & rendent les mor-
 tels, immortels: que tous les temps
 seruent au sage, comme à Dieu, &
 quels sont ceux de courte vie & plei-
 ne de soucy, & qu'en fin, mais trop
 tard ils cognoissent leur faulte.

C H A P. X V.

TV emporteras de ceux
 cy tout ce que tu vou-
 drois, il ne tiendra pas
 à ceux que tu ne puisses
 tout ce que tu auras prins, encore
 que soit beaucoup. Que cetuy-là
 doit entendre vne grande felicité,
 & vne belle vieillisse, qui s'est mis
 en la sauuegarde de ceux-là. Il au-

ra avec qui il puisse deliberer des moindres, & plus grandes choses, desquels il puisse, par soy, prendre tous les iours conseil, qui luy puissent dire le vray, sans aucune iniurieuse parole, de qui il soit loué, sans flaterie, & à la similitude desquels il se puisse former. Nous auons coustume de dire, n'auoir esté en nous, quels parens nous deussions auoir, à nous d'auanture donnez, mais nous pouuons naistre à nostre discretion & volóté, il y a des familles de très nobles esprits. Et en quelle famille tu veux estre admis: tu ne feras seulement adopté, au droict du nom, mais aussi des mesmes biens, qu'il ne faudra garder deshonnestement ny avec malignité: ils accroistront & deuiendront plus gráds, d'autant plus que tu les diuiferas

*Qu'il n'est
en nous,
veut il dire
d'auoir
tels parens
que nous
voudrions.*

*Familles
des nobles
esprits.*

& en feras part à plusieurs. Ils t'a-
 chemineront à l'eternité, & t'ele-
 uerót au lieu, auquel personne ne
 fera chassé ny debouté: c'est là le
 seul moyen d'estendre le mortel,
 voire mesmes de le conuertir en
 immortalité. Les monuméts auf-
 si de l'honneur, & tout ce que par
 arrests l'ambition a commandé,
 ou basty par ceuures, est inconti-
 nent renuersé, l'antiquité demolit
 toutes choses, & les retranche plus
 tost. Les choses que la sagesse a cō-
 sacrees ne peuuent perir, il n'y a
 aucun âge qui les puisse abolir,
 nul, qui les puisse diminuer ou
 amoindrir. Cete sagesse suyuant,
 & puis tousiours allant plus oul-
 tre, sert de quelque chose à l'hon-
 neur & reuerce. Parquoy la vie du
 sage est de grande estéduë, il n'est
 pas enclos de mesme ou sembla-

ble limite, que sont les autres, il n'y a que luy qui soit exempt des loix de la race humaine; tous les siecles ou temps luy seruent cōme à Dieu. Le temps est passé, il comprend quelque chose par cete souuenance: il est proche, il s'en sert: il est à venir, pourtant il commande. Le conseruer & amas de tous les temps en vn, luy faict la vie longue. L'âge est tres-briefue & pleine de tres-grand soucy de ceux là, qui oublient les choses passées, qui negligent les presentes, & redoutent l'aduenir. Et quand ils sont venuz à la fin, les miserables entendent, tard, qu'ils ont esté si long temps occupez, tandis qu'ils ne faisoient rien.

Tous les temps seruent au sage, comme à Dieu.

Ceux de vie courte & pleine de soucy.

Il prouue que ceux desquels il a parlé à la fin du chapitre precedent ne peuvent se dire iouissans de longue vie, souz ombre qu'ils desirent & inuouquent la mort, & trouuent le iour long. Que les Roys ont deploré leur puissance & pourquoy : avec l'exemple de Xerxez Roy des Per-
ses.

CHAP. XVI.

LE ne fault pas que tu pèses qu'il soit prouué par cet argumēt, qu'ils iouissent d'une longue vie, pource qu'ils inuouquent aucunesfois, & implorent la mort. L'imprudēce les traueille, par in-
certaines affectiōs, qui encourēt les choses mesmes, qu'ils craignent. Ils desirent souuent la mort, pource qu'ils la redoutent. Cēcy aussi

*Imprudē-
ce de ceux
de courte
vie.*

ne doit seruir d'argument, pour te faire penser qu'ils viuront long tēps', pource que le iour leur semble bien souuent long, de ce que pendant qu'ils viennent à l'heure dictē de soupper, ils se pleignent que les heures vont tard : car si les occupatiōs les delaiſſent aucunes-fois, estans lassez au repos, ou ne faisans rien, ils s'eschauffent d'ardeur, & ne ſçauent comme ils le doiuent disposer ou tirer. Parquoy ils tendent à quelque occupation, & tout le tēps qui est entre deux, leur est facheux & grief. Ils veulēt certainement passer les my-iournees, aussi bien que quand le iour de la charge, pour le faict des Escrimeurs, est ordonné, ou quand quelque constitution est attendue, de quelque autre spectacle ou plaisir. Tout delay de chose
 esperce

esperée leur est long; mais le tēps qui est court à celuy qui ayme, passe vite ou precepitamment & est beaucoup plus brief par leur faulte: car d'autre part ils s'ēfuyēt ailleurs, & ne peuuent pas demourer ny persister en vne volonté & affection. Ces iours là ne sont pas longs, mais facheux & haiz. Mais au contraire, que les nuitcs leur semblēt courtes, qu'ils passent à boire ou à paillarder, & tenir leurs putains embrassées? De là aussi procede la fureur des poëtes, qui entretiennent, par leurs fables les humaines erreurs ausquels Iupiter a semblé, par le plaisir qu'il auoit de coucher avec Alcmene, redoublé la nuitc.

Qu'est ce autre chose qu'enflâmer & accroistre noz vices de leur inscrire & nômer les Dieux pour

*Fureur des
Poëtes.*

Dd

auteurs , & donner au mal , par l'exemple de la diuinité, vne licence excusée? Ceux cy ne peuuent ils trouuer trespourtes les nuicts lesquelles ils achètent tant cher, & qui leur coustent tant? ils perdent le iour par l'attente de la nuict; la nuict, par la crainte de la lumiere. Les mesmes voluptez d'iceux sont crainctives, & trauaillées de diuerses peurs, & avec vne grande ioye vne pensée pleine de soucy entre en leur cœur. Combien long réps durent ces choses? Les Rois, par cete affectiõ ont deploré leur puissance: & la grandeur de leur fortune ne les a pas delectez, mais ils ont esté espouuantez, par la fin qui deuoit vn iour, venir. Comme le tresinsolent Roy des Perse estendoit son armée, par les grandes & spacieuses campagnes, ne

*Les Rois
ont deploré leur
puissance.*

pouuant comprendre ny le nombre ny la mesure d'une tant grande & puissante armée, il se mit à pleurer, de ce que dedans cent ans de la personne d'un si grand nombre de ieunesse ne deuoit demourer en vie. Mais luy mesmes qui ploroit leur deuoit auācer la mort & perdre les vns sur terre, les autres sur la mer, les autres en la bataille, les autres en la fuite; & dedans peu de temps, deuoit les consommer & procurer la fin de ceux auxquels il redoutoit le centiesme an.

*Que les ioyes sont meslées de crainte,
les temps & vie miserable & cour-
te de ceux lesquels acquierent avec
grand travail les choses qu'ils pos-
sèdent encore avec vne plus gran-
de peine.*

Dd ij

DE LA BRIEFVETE
CHAP. XVII.



VE dira l'on aussi de ce que les ioyes d'iceux sont entremeslées de crainte? car ils ne se fondent pas és solides causes & raisons, mais ils sont troublez de la mesme vanité, par laquelle ils cōmencent Or quels pēses tu que soyent leurs tēps? ils sōt miserables, mesmes par la confession d'iceux, veu que ceux là mesmes par lesquels ils se haussent & esleuēt sur l'hōme, sont peu sīceres. Les plus grands biēs qu'ils ayent sont pleins de soucy, & ne se fient moins biē à aucune fortune qu'à la tresbōne. Il est besoin d'autre felicité, pour conseruer la felicité, & fault faire vœu, pour ceux là qui ont succedé. Car tout ce qui

se presente fortuitement est instable; & d'autant qu'il se fera leué pl⁹ hault, il tédra & enclinera plus tost à la cheute & ruine. Or les choses qui doiuent tomber, ne delectent personne. Il est necessaire dōc que la vie de ceux là soit tresmiserable & non seulement trescourte, qui acquierent avec grand labour, ce qu'ils doiuent posseder avec vn plus grand encore: ils obtiennent avec grand trauail les choses qu'ils veulent, & tiennent avec peine & soucy ce qu'ils ont acquis. Ce pendent il n'ya pl⁹ aucune raison du temps qui ne retournera iamais. Nouuelles occupations sont substituées aux vieilles; l'esperance excite l'esperance, l'ambition excite l'ambitiō: l'on ne cherche pas la fin des miseres, mais la matiere en est chã-

J'ay traduit, en cet endroit, suivant les scolies de Pincia.

De qui la vie est miserable & courte.

gée. Noz honneurs nous ont tra-
 uaillés & empeschez, ceux d'au-
 truy emportent plus de temps,
 nous delaiſſons, en* briguant les
 offices, le labeur, & commançons
 celuy de ſuffragateur, nous auons
 laiſſé l'ennuy & peine d'accuſer,
 nous la trouuons de iuger: il a ceſ-
 ſé d'eſtre Iuge, il eſt enqueſteur,
 ou Inquiſiteur, il eſt enuieilly en
 la mercenaire procuration des
 biens d'autruy, il ſera deſtitué de
 ſes œuures. La botine de guerre,
 a laiſſé Marius, le conſulat l'exer-
 ce. Quintius ſe haſte de ſortir &
 echapper de la Dictature, il ſera
 reuoqué, du ſoc & charrue. Scipio
 non encores meur & propre à vne
 ſi grande choſe, ira contre les
 Carthaginois, vainqueur d'Han-
 nibal, vainqueur d'Antiochus,

* en habit
 ou robe
 blanche: à
 raiſon de
 quoy les
 brigueurs
 ou pour-
 ſuyuans
 eſtoient
 dictz can-
 didati,
 comme
 nous auons
 touché
 ailleurs.

l'honneur de son consulat, pleige de celuy de son frere, s'il ne tient à luy, il sera colloqué avec Iupiter, les ciuiles seditions donneront de la peine & tourmenteront le preseruateur, & apres auoir, ieuné, mesprisé & contemné les raisonnables honneurs, l'ambition d'un rebelle & desobeissant exil, le delectera, deja vieil. Iamais ne defaultront les causes ou heureuses ou miserables, de peine & sollicitude, le repos sera empesché par les occupations, & luy coupera l'on broche; iamais ne sera pratiqué, il sera tousiours desiré.

Il s'efforce de detourner son amy Paulin des affaires publiques, biē qu'honorables, pour l'amener au repos des hommes sages, auquel neantmoins l'on ne demeure ocieux, mais em-

D d iiij

DE LA BRIEFVETE
*ployé en plus grande, comparaiſon,
que les communes & vulgaires.*

CHAP. XVIII.

RETIRE stoy donc, du vulgaire, mon biē ay-
mé Paulin, & gangnes
en fin , vn port plus
tranquille, n'ayant esté agité de la
tourmente, selon l'espace de l'âge.
Penses en combien de flots tu és
entré, combien de tempestes tu as
soustenu , en partie particulieres,
& tourné sur ton dos, en partie pu-
bliques . Tu as deja assez demon-
stré ta vertu, & faiēt preuue d'icel-
le , par les laborieux , non cessez
ou continuels enseignemens : ex-
perimente ce qu'elle fera, au re-
pos, & en la tranquillité. La plus
grande partie de ton âge à tout le
moins la meilleure, soit donnée à

la Republique . Prens aussi quelque chose de ton temps pour toy .
Je ne t'appelle pas à vn repos paresseux ou negligent , ne viens à perdre & plonger comme au sommeil & aux voluptez aymees & cheries de la multitude , ce qui est en toy de viue & loüable nature .
Cecy n'est pas aquiescer , & ne rië faire . Tu trouueras à faire choses plus grandes que toutes celles que tu as diligemmēt executees , quād tu seras à recoy & en repos . Certainement tu gouernes & administres les affaires du monde , aussi sobrement & avec telle abstinence que les estrangeres , aussi songneusement que les tiennes , aussi religieusement que les publiques , tu acquiers , en charge & office , l'amour , auquel il est difficile d'e- uiter la haine : toutesfois il vault

mieux, & me croy, cognoistre l'estat & raison de sa vie, que du bled public. Reuoques & r'appelles à toy, cete vigueur d'esprit, tres-capable de tres-grandes choses, d'vne charge & office certainement honorable, mais peu propre à la vie heureuse: & pcnses que tu n'as dés ton premier âge esté instruit en l'estude des liberales sciences, à fin que te fussent commis & enchargez plusieurs milles de bleds: tu auois promis de toy quelque chose plus grande & plus haulte. Il n'y aura faulte d'hômes, & d'vne parfaicte modestie, ou sobriété, & d'vne laborieuse peine & traual. Les tardifues iuments sont beaucoup plus propres à porter les charges, que les nobles cheuaux, desquels qui est ce qui a iamais pressé d'vn pesant fardeau la gene-

reuse vitesse & promptitude à courir ? Penses en outre, quelle peine & sollicitude c'est de te presenter à vne si grande charge : tu as affaire au ventre humain. Le peuple ayāt faim, n'escoute la raison, n'est mitigé & adoucy par l'equité, & n'est flechy par aucune priere. N'aguesres, dedans le peu de iours, esquels C. Cesar est mort, volontiers, s'il y a quelque sens, à ceux qui sont morts ou aux enfers, & estant biē de ce qu'il mouroit estant le peuple Romain, sain & en vie, de scauoir qu'il restoit encores des viures pour sept ou huit iours, tandis qu'il ioint, & aborde, puissant de nauires, & ioue des forces de l'empire, l'indigēce des viures, dernier des maux, estoit venuē & cōtraignoit aussi les assiegez. L'imitation d'vn Roy furieux, estran-

ger & mal'heureusement superbe, a esté presque avec la perte & la faim, & a consisté en la ruine de toutes choses, qui suit la faim. Quelle volonté & courage auoiēt lors ceux, aufquels auoit esté commise la charge du bled public? ayans à receuoir le fer, les pierres, le feu, Caius, ce neantmoins, par vne grande dissimulation, ils cachoiēt, & couuroiēt en leurs cœurs, la guarison du mal secret. Car il fault guarir certaines choses, avec l'ignorance des malades. Et plusieurs sont morts, pour auoir cogneu leur maladie.

*Il continue à inciter son amy de se ren-
ger à la tranquillité, qui rend la vie
longue & heureuse, monstrant la
conditiō miserable des occupez aux
choses vulgaires & communes à*

la tourbe & multitude.

CHAP. XIX.



ETIRE toy à ces choses plus trāquilles, plus seueres & plus grandes. Estimes tu chose semblable ou de mesme, & penses tu que soit tout vn ou de faire que le bled, pur & sain de la fraude & negligence des voituriers, soit mis & ferré dedás les greniers, de peur qu'il se gaste & corrompe ayant receu l'humeur, & se seche par le chauld, à fin de correspondre au poids & à la mesure; ou de mettre peine d'aprocher & venir à ces choses sainctes & haultes, pour sçauoir quelle est la nature des Dieux, quelle volonté, quelle cōdition, quelle forme, quel cas ou accident attend ton esprit, & où la

nature nous accommodera, apres que nous serõs deliurez des corps? Que veut dire qu'elle soustient au milieu les choses plus pesantes de ce monde, suspend en hault les choses legeres, les porte iusques au hault du feu, & excite les astres par leurs cours & mouuemens. Les autres choses, apres, sont remplies de grands miracles. Veux tu, laissant la terre, regarder, de l'esprit, à ces choses là? Les vigoureux, cependât que leur sang est chauld, doiuent aller aux choses meilleures. En cete maniere de vie, t'attéd vn grand amour des bonnes lettres, l'vsage des vertuz, l'oubliance des conuoitises, la science de viure & de mourir, le grand repos des choses. Certainement la condition de tous les occupez ou empeschez est miserable: toutesfois

*Conditio
miserables
des occupez
ou empeschez*

elle est tres-miserable de ceux, qui ne trauaillent pas seulement en leurs occupations, qui dorment à l'appetit du sommeil d'autruy, qui marchent seló le pas d'autruy, qui mangent à l'appetit d'autruy, & qui ont charge d'aymer & de hayr les choses les plus libres de toutes. Si ceux-cy veulent sçauoir comme leur vie est courte, qu'ils pensent, enquoy, & de quelle partie elle est à eux. Quand donc tu auras veu la pretexte & robe de dignité deja souuent prinse, & le non celebre, en la court, n'y ayes point d'enuie: ces choses s'acquierent aux despés & perte de la vie; ils consommeront tous leurs ans à fin d'en compter & mettre vn en nombre. Et l'âge en a laissé aucuns comme ils s'efforçoient de gangner le plus hault de l'ambition, & combat-

toient entre les premières choses. Aucuns estans venuz par mille indignations , à la perfection de la dignité, ont esté surprins d'une miserable pensée, qu'ils ont travaillé, pour le tiltre du sepulchre. La dernière vieillesse d'aucuns, tandis qu'elle se dispose, comme la jeunesse, à nouvelles esperances, a defaillly sans force, entre ses grandes & laborieuses entreprin- ses.

Que plusieurs ayans ou pouuans viure en repos, demandent mesmes, vi- eils, les occupations, & en allegue un exemple d'un Turrianus, au- quel Cesar auoit donné congé de se reposer, & exemption de charge.

CHAP. XX. & dernier.

CELVY


EL V Y est deshonneſte
 auquel l'eſprit a defailluy,
 comme il ſ'eſforçoit de
 gagner en iugement, pour les
 plaidans tres-incogneux, vn an-
 cien & vieil d'âge, & les conſen-
 tements de l'ignorante multitu-
 de arrengeée en rond. Celuy eſt
 deshonneſte lequel viuant laſſé,
 pluſtoſt que trauaillant, eſt tom-
 bé, entre ſes meſmes charges &
 offices. Celuy eſt deshonneſte,
 duquel mourant ſur la reception
 de comptes, l'heritier long temps
 tiré, ſ'eſt ry. Ie ne peux paſſer
 l'exemple qui ſe preſente, & me
 vient en memoire. Turranius e-
 ſtoit vn vieillard d'vne tres-gran-
 de & parfaicte diligence, lequel
 apres l'an nonátieſme de ſon âge,
 ayāt receu de ſon gré, de C. Ceſar,
 vacatiō de ſa charge & affaire qu'il

Ee

luy donna de son bon gré, se fit mettre au liēt, & plorer, comme mort par la famille qui estoit à l'entour. La famille pleuroit le loisir du Maistre, vieil, & ne cessa la tristesse tant que le labeur luy fut restitué. Sert il tant, & est ce vn si grand bien de mourir occupé aux affaires ? Plusieurs ont vne mesme volonté; le desir du labeur leur dure plus long temps que le moyen & pouuoir; ils combattent avec l'imbecillite du corps; ils ne iugent ou estiment la vieillesse mesme pour autre raison facheuse sinon pour ce qu'elle les faiēt retirer à part. La loy, de puis le cinquátiesme an de l'âge ne contraint le soldat; & depuis le soixantiesme ne cite le senateur. Les hommes impetrent plus malaisement de soy le repos, que la loy. Cepen-

dant tandis qu'ils sont menez de force & rauiz, & tandis qu'ils rauissent, tandis que l'un romp le repos de l'autre, tandis qu'ils sont de part & d'autre miserables, la vie est sans fruiçt, sans plaisir, sans aucun profit & auantage de l'esprit: personne n'a deuant soy ou en vœu la mort; chacun a loin son esperance. Aucuns disposent mesmes les choses qui sont par delà la vie les grands bastimens des sepulchres, les dedications des publics ouurages, les charges, touchant le feu ou sepulture & les ambitieuses funerailles. Mais Certainement il fault conduire aux torches & cierges, les funerailles de ceux là, comme s'ils auoient trop vescu.

*Fin du Liure de la Briefueté
de la vie.*

Extrait du Priuilege du Roy.

LE Roy par ses lettres patétes données à Paris le 28. Iour de Iâuiet 1585, signé, le Cointe, a permis à Gabriel Buon, Guillaume Chaudiere, & Iean Houze libraires à Paris d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé, *Les liures dorez de Senecque excellent Philosophe* contenant diuers traictez traduits en françois par Gabriel Chappuis, pendant le temps & terme de neuf ans: & deffenses à tous autres Libraires & Imprimeurs d'en Imprimer ny faire imprimer, vendre ny distribuer autres que les susdicts auront faict imprimer pendâr ledict temps de neuf ans, à peine de confiscation desdicts liures & d'amande plus amplement declaree en leurs lettres. Donnees à Paris le Iour & an que dessus.

Handwritten signature and scribbles.

